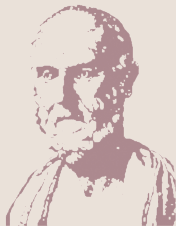


Décembre 2023



Libre expression 3

Ch. Virenque
P. Léophonte
J.P. Bounhoure
F. Natali
R. Tolédano-Attias
L. Pietra
E. Attias
J. Pouymayou
M. Miguères
B. Hedel Samson

La médecine de catastrophe

Site internet :
medecineetculture.com

Association Médecine et Culture :
9, rue Alsace Lorraine
31000 Toulouse
Directeur de la publication :
E. Attias

Sommaire

<i>Elie Attias</i>	
Editorial.	5
<i>Christian Virenque</i>	
Toulouse voit naître la médecine des catastrophe.....	9
<i>Paul Léophonte</i>	
Un poète et romancier pour <i>Happy Few</i>	21
<i>Jean Paul Bounhouse</i>	
Honoré de Balzac et la médecine	39
Napoléon III, visionnaire ou imposteur ? ouimposteur ?	47
<i>Florence Natali</i>	
L'empathie : un intérêt bien compris.....	55
<i>Ruth Tolédano Attias</i>	
Spinoza : La liberté et la raison au fondement de l'État.....	67
<i>Laurent Pietra</i>	
Qu'est-ce qui fonde la croyance ?	76
<i>Elie Attias</i>	
Albert Camus : La vie, la pensée, l'œuvre	93
<i>Jacques Pouymayou</i>	
Pirates et Philosophes.....	139
<i>Michel Miguères</i>	
Quelle est ta révolte, Antigone ?.....	143
<i>Brigitte Hedel Samson</i>	
Daniel Cordier	153
<i>Letures</i>	159
<i>Nous remercions tous les intervenants</i>	179
<i>Sommaire de tous les articles de la revue</i>	183

EDITORIAL

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

Aux alentours de 1985, Toulouse voit naître la *médecine de catastrophe*, une discipline médicale à part entière. « Est une catastrophe, une situation au cours de laquelle des besoins ne peuvent être satisfaits par des moyens temporairement insuffisants ». Les catastrophes naturelles ont toujours existé, d'autres comme les catastrophes industrielles sont très récentes et directement liées aux progrès techniques !

Dans la partie culturelle, l'expression est libre.

« Par une ample, fraîche, profonde prise de souffle à la surface universelle où nous puisons de quoi vivre un instant de plus, tout l'être délivré est envahi d'une renaissance délicate de ses volontés authentiques. Il se possède ». Cette citation est empruntée à un texte de Paul Valéry intitulé *Respirer* où il portait témoignage de la sensation de respirer profondément, joyeusement, l'air de la liberté après la capitulation des troupes allemandes occupant Paris.

Génie du roman, prodigieux auteur, peintre talentueux de la Société du XIXe siècle, *Honoré de Balzac* a décrit avec minutie une mosaïque de personnages, petits bourgeois, aristocrates, paysans, banquiers et de nombreux médecins. Notre premier Président de la République, *Louis Napoléon Bonaparte* gouverna la France pendant vingt deux ans, à un moment clé de son histoire et suscita des jugements contradictoires.

Qu'est-ce qui fonde une croyance ? Nous vivons une époque où les catastrophes du XXe siècle se prolongeant dans nos problèmes contemporains font douter des autorités qui fondèrent la modernité, à savoir la liberté et la science.

Dans *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal aborde la fin de vie et le don d'organes post-mortem. ***L'empathie*** traverse l'ensemble des personnages. A des degrés divers, elle est le ressort caché qui anime tout le processus accompagnant la mort de Simon et sa « régénérescence » à travers les rituels accomplis et la greffe de son cœur auprès d'une receveuse.

La liberté et la raison sont au fondement de l'État. Cette étude sera menée à partir du *Traité de l'autorité politique* de Spinoza.

Albert Camus, né le 7 novembre 1913 à Mondovi en Algérie française est un écrivain, philosophe, romancier dramaturge, essayiste et journaliste militant français, lauréat du prix Nobel de littérature en 1957. Il meurt brutalement dans un accident de voiture le 4 janvier 1960.

Sophocle, en 441 av. J.-C., écrit la pièce ***Antigone*** où il met en scène une jeune femme rebelle dont l'engagement symbolise, à travers les siècles, le refus obstiné de la soumission à l'ordre établi. Son histoire illustre le destin tragique de celle qui dit non. Sa figure fascinera écrivains et philosophes.

Le mercredi 21 octobre 1401, la foule se presse dans le quartier de Grasbrook à Hambourg pour ***assister à l'exécution*** de 71 pirates, de leur chef, le fameux Nicolaus (Klaus) Störtebecker, « *Ami de Dieu et Ennemi du Monde* » et de son acolyte, Magister Wigbold.

Daniel Cordier est un résistant, marchand d'art, historien français, attentif aux autres et aux créateurs.

**Vous pouvez lire et télécharger la
Revue Médecine et Culture
sur les sites**

medecineetculture.com

et

chu-toulouse.fr/-histoire-et-patrimoine

*** ***

Bonne et heureuse année 2024

La médecine de catastrophe

Pr Christian VIRENQUE

Professeur émérite de l'Université Paul Sabatier

Président de la Commission du Patrimoine Historique des Hôpitaux

Près de deux décennies, après la naissance à Toulouse, de la « médecine d'urgence », Toulouse voit naître sa petite cousine, « la médecine de catastrophe ». Il s'agit d'une médecine d'urgence qui, devant s'exercer dans un contexte très particulier et très difficile, s'est peu à peu constituée en domaine spécifique avec des méthodes et des procédures qui lui sont propres. Si le 16 juillet 1968 a vu la création, à Toulouse, du premier SAMU de France et donc de la médecine d'urgence, il faudra encore attendre 17 ans pour que, aux alentours de 1985, la médecine de catastrophe se constitue comme une discipline médicale à part entière. En fait, si on considère l'histoire, au sens large du terme, on constate que la gestation s'est étalée sur ... sur plusieurs siècles !

On entend par catastrophe une situation exceptionnelle, dans laquelle les moyens habituels de lutte se révèlent notoirement insuffisants, plus officiellement : *« Est une catastrophe, une situation au cours de laquelle des besoins ne peuvent être satisfaits par des moyens temporairement insuffisants. »*

Certaines, comme les catastrophes naturelles ont toujours existé, d'autres comme les catastrophes industrielles sont très récentes et directement liées aux progrès techniques ! Leur spectre est très large mais on peut les regrouper en cinq grandes catégories.

Les **catastrophes naturelles**, les plus anciennes donc, concernent les quatre éléments constitutifs de notre planète, la terre (séismes, glissements de terrains...), l'eau (inondations, tsunamis...), l'air (tornades, cyclones...) et le feu (feux de forêt, éruption volcaniques...). Le déluge, probablement un

tsunami, présenté dans la Bible comme un châtiment divin, peut être considéré comme la catastrophe naturelle la plus anciennement rapportée. Aujourd'hui, certaines de ces catastrophes sont prévisibles par les services météorologiques qui préviennent les populations concernées, leur permettant de se mettre à l'abri.

Les **catastrophes sociologiques** sont également très anciennes et elles aussi sont quasiment permanentes : l'état de paix sur notre planète est l'exception ! Conflits, attentats, violences lors des grands rassemblements de personnes forment un peu partout dans le monde le quotidien des populations.

Les **catastrophes technologiques liées aux déplacements**. Apparues quand l'homme invente la roue et qu'il attelle une charrette au cheval qui, jusque-là, lui permettait de voyager individuellement, elles concernent aujourd'hui, les « gros porteurs » routiers, ferrés, aériens, maritimes et génèrent des accidents avec de nombreuses victimes.

Les **catastrophes technologiques « industrielles »**. Elles sont apparues au XIXème siècle avec l'exploitation des mines de charbon. En France, le coup de grisou de la mine de Courrières en 1901, a fait 1100 morts. L'explosion de l'usine de Bhopal, aux Indes, en 1984, a tué 2500 personnes et rendu insuffisants respiratoires de façon retardée plusieurs milliers de personnes. L'explosion de la centrale nucléaire de Tchernobyl en 1986 a provoqué la mort d'un nombre non révélé d'habitants et surtout l'apparition de cancers à plus ou moins grande distance. La sécurité industrielle n'est pas assurée dans beaucoup de pays !

Les **catastrophes biologiques**. Elles sont toujours d'actualité et dans de nombreux pays. Régulièrement, malgré les vaccinations et les progrès de l'hygiène, des pandémies surviennent à l'échelon planétaire (COVID récemment) succédant à celles des temps anciens comme la peste. L'ennemi, microscopique menace aussi directement les intervenants du secours et soin d'urgence.

Par ailleurs, les catastrophes peuvent aussi se distinguer :

- ° Par leur importance. Parfois à effets limités et dites ACEL (Accident Catastrophique à Effets Limités), elles sont considérées, au-delà de 100 victimes, comme « à moyens dépassés », du moins temporairement.

- ° Par l'existence ou l'absence de dégâts matériels.

Certaines sont purement matérielles, certains accidents de la circulation par exemple, ce qui ne veut pas dire sans conséquences sanitaires (blessures invisibles psychotraumatiques).

D'autres se produisent sans aucun dégât matériel. C'est le cas des catastrophes chimiques (Bhopal, par exemple). Celles-ci peuvent tuer silencieusement plusieurs centaines d'êtres vivants, personnes ou, animaux. Ainsi au Cameroun, dans les années 1980, des émanations de CO₂ dans le lac Nyos, un lac situé dans le cratère d'un ancien volcan ayant produit une éruption phréatique a provoqué la mort de centaines de personnes et de bétail, morts silencieuses découvertes seulement plusieurs jours après qu'elles se soient produites.

Généralement cependant, et qu'elle que soit leur origine, les catastrophes s'accompagnent de dégâts matériels souvent très impressionnants, dangereux pour les sauveteurs et qui compliquent singulièrement les plans de secours.

La mise en place d'une réponse sanitaire efficace à ces différentes catastrophes ne s'est faite que très lentement

Si dès la plus haute antiquité, ce sont les soldats qui, les premiers, apportent des soins d'urgence à leurs camarades blessés, en pratique, ces « soins » sont des gestes de secours : bandages, attelles...

Il faudra attendre les années 1555 pour que, sur les champs de bataille, les blessés des armées françaises soient, pour ceux qui auront de la chance, pris en charge par un véritable médecin, **Amboise Paré**, chirurgien qui accompagne bénévolement les rois de France, plus précisément François Premier, Charles IX et Henri III, lors de leurs épopées militaires. Au cours des batailles, il prend en charge des soldats atteints par les toutes récentes armes à feu, bien plus délabrantes que les armes blanches. Face à des hémorragies externes des membres, il invente l'hémostase par ligature qui remplace la cautérisation. Un progrès décisif !

En 1708, le premier, Louis XIV organise et professionnalise la médecine militaire, en créant le **Service de Santé des Armées** (SSA), décision très vite copiée par beaucoup d'états.

Plus tard, durant le Premier Empire et les très nombreuses campagnes napoléoniennes, **Dominique-Jean Larrey** et **Pierre- François Percy** se déplaçant avec des « **ambulances volantes** » très près des combats, vont sauver des milliers de soldats en les amputant, seule façon de prévenir gangrène, septicémie et mort plus ou moins rapide. Napoléon, face à ces mutilés, inventera l'institution des Invalides, première structure de rééducation !

C'est la **première guerre mondiale** qui va marquer un tournant décisif dans la pratique de la médecine des armées. Tout d'abord, au plan de la doctrine, après quelques mois de conflit et au vu des bilans sanitaires exécrables, il est décidé de mettre en place la méthode du « tri ». Il s'agit d'établir le plus tôt possible, donc au plus près de combats, l'état des blessés les classifiant en graves et moins graves. A partir de cette classification, en fait évolutive, le SSA se dote du dispositif « autochirg ». Une colonne de véhicules motorisés est constituée, incluant des camions bloc opératoires, radiolo-

giques, logistiques qui se déplace en fonction des batailles. Avec l'appareil à rayons X des « petites Curies », les chirurgiens repèrent les balles et les éclats d'obus guidant l'acte opératoire qui s'effectue systématiquement sous anesthésie générale délivrée par l'appareil d'Ombredanne. Les bains-perfusions de liqueur de Dakin sur les membres lésés évitent la gangrène. A la fin de la guerre, en 1918, un nombre record de soldats est sauvé et peut même parfois repartir au front ! les progrès enregistrés au cours de la deuxième guerre mondiale sont le fait de l'armée américaine qui développe à grand échelle la réanimation circulatoire avec la pratique de la perfusion intraveineuse et la transfusion sanguine.

Les **guerres de décolonisation** font naître, avec le médecin-capitaine Valérie André, en Indochine (**1954**), la médecine hélicoptérée largement utilisée un peu plus tard en Algérie et aujourd'hui par les SAMU en particulier.

La **transposition civile** de ces avancées militaires se fait très progressivement. Retenons l'action d'Henri Dunant, industriel suisse qui, témoin de la bataille de Solferino en **1864**, invente la **Croix-Rouge** au profit des combattants mais également des populations qui se trouvent victimes des combattants. En **1897**, l'incendie du Bazar de la Charité à Paris est à l'origine de la création de la **Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris** et son service médical, structure militaire affectée aux secours à la population parisienne. La création du **plan Orsec** date de **1952**. C'est la constitution d'un annuaire recensant les moyens de secours disponibles dans un département et la procédure de mise en œuvre par le préfet du département ; ce plan sera décliné dans tous les pays du monde mais il se contente de lister les hôpitaux sans vraiment les impliquer dans sa stratégie.

Les **véritables prémisses de la médecine des catastrophes** date des années **1970** avec la publication d'un livre

(« L'homme et les catastrophes » du médecin général Favre) et de la tenue de réunions scientifiques à Nancy (A.Larcan) et à Paris (P.Huguenard). A Toulouse, nous mettons en place la surveillance des grands rassemblements de personnes : premier vol du Concorde, Meeting aérien de Francazal et premier exercice « SAMU » lors d'une simulation d'accident de train à Villemur. Ces actions médiatisées visent à réduire les comportements de bons samaritains tels les portages acrobatiques et précipités aggravant souvent l'état des victimes.

La **véritable naissance** de notre discipline a lieu à l'occasion de la vague d'attentats en région parisienne dans les années **1980**. René Noto, médecin chef des Pompiers de Paris après l'avoir expérimenté avec Pierre Huguenard du SAMU de Créteil (94) rédige le **plan ROUGE**. On peut le résumer à la constitution d'une chaîne de secours basée sur l'implantation d'un hôpital de campagne, baptisé Poste Médical Avancé (PMA)) placé entre le lieu de la catastrophe et l'hôpital. C'est là que s'effectue le tri des patients et leur catégorisation en Urgences Absolues (UA) et relatives (UR). Les UA sont lourdement médicalisées puis évacuées en priorité, les UR sont sous surveillance temporaire. En fait, la médicalisation est organisée également à l'avant sur ce qu'on nomme les chantiers et bien sûr au cours des évacuations : petite noria dite de ramassage et grande noria vers les établissements de soin. Ce plan Rouge sera vite étendu à tout le territoire national.

Il sera en même temps le support de **l'enseignement** qui démarre en **1985** sous la forme d'un diplôme d'Université (Créteil, Toulouse) puis d'une capacité nationale (dans 5 villes). Cet enseignement est obligatoirement sanctionné par un contrôle des connaissances théorique et pratique effectué par le jury pendant un exercice. En 38 ans à Toulouse, de très nombreux thèmes seront retenus correspondant à tous les

types de catastrophes naturelles, technologiques, sociologiques à Toulouse, dans sa région ou hors région et même à l'étranger (Andorre). En fait, très vite, c'est le préfet qui prend la responsabilité de cette manœuvre départementale annuelle coordonnant tous les intervenants des secours et soins d'urgence publics, associatifs et privés.

La **Société Française de Médecine de Catastrophe** (SFMC) est créée et tient son premier congrès à Toulouse le 11 septembre **1986**. Un ouvrage est publié : « Manuel de médecine de catastrophe », la « Bible » de la spécialité.

Dès **1990**, il est constitué au SAMU 31 une **unité opérationnelle**, le Détachement d'Appui Médical (DAM). Il s'agit d'acheminer sur site les cantines constituant le Poste de Secours Médical (PSM) stockées à Purpan. Des remorques sont préremplies avec la tente gonflable qui sert d'abri. Ce matériel peut aussi être embarqué à bord de camionnettes, d'hélicoptère ou d'avions. Les lots PSM sont répartis dans une dizaine de CHU.

Les hôpitaux s'adaptent aux Situations Sanitaires Exceptionnelles (SSE) en créant le **plan BLANC** ; l'objectif est de préparer chaque établissement à accueillir un collectif de victimes tout en poursuivant les soins aux patients hospitalisés. Une cellule de crise sous l'autorité du directeur est l'ossature de ce plan. Le SAMU, simultanément, dédouble sa régulation séparant le quotidien de la crise ; il va même installer dans un PC mobile une régulation de proximité. Enfin, le soutien psychologique est activé (CUMP, Cellule d'Urgence Médico-Psychologique) au profit des populations mais aussi des intervenants.

Trois révolutions vont se produire en début du XXIème siècle

La première est celle qui suit **l'explosion le 21 septembre 2001 de l'usine AZF** de Toulouse. Le déroulement des opérations sera complexe. Il faut 20 minutes pour localiser le site de l'explosion. Puis, pendant 6 heures, il n'y a plus de liaisons téléphoniques. Les PMA pré positionnés sont détruits amenant à en créer un dans un site non reconnu. Une grande partie des blessés étant ambulatoire quittent à pied le site de l'usine et les quartiers sinistrés et envahissent les hôpitaux et cabinets médicaux ; les moyens d'intervention se limitent pendant plusieurs heures à 3 équipes SMUR ; les équipes pompiers sont engagées dans le secours matériel plus qu'à celui à personnes ; plus de la moitié des effectifs médicaux sont à Paris au congrès national et quasi injoignables... Pourtant au fil des heures, le PMA accueille 350 UA. Aucun décès ne surviendra sur place. 27 établissements de soins recevront des patients. Des renforts régionaux puis nationaux arrivent. Le plan rouge et Blanc sera maintenu pendant une semaine ! Au total, 33 morts et plus de 10 000 victimes. 2500 sont des victimes somatiques. Les autres sont des victimes psychologiques et sociologiques (perte de biens, de logement, d'emploi...). Cet accident fait ainsi apparaître la redéfinition de la notion de victime. Un suivi épidémiologique innovant est mis en place sur plusieurs années. L'explosion de l'AZF déclenche une prise de conscience du pouvoir politique concernant ces situations extrêmes. Une mise à niveau des matériels est effectuée (téléphone satellitaire...) et surtout une nouvelle réglementation est rédigée. Lois, décrets, circulaires s'enchainent. Au final, ORSAN, Organisation de la Réponse du Système de Santé (public et privé) en Situation Sanitaire Exceptionnelle est instituée organisant l'offre de soins, créant des moyens mobilisables, formant et entraînant les professionnels.

Une deuxième révolution survient en **2015** après les **attentats parisiens (Bataclan)**. Le mitraillage des personnes par des balles à haute vélocité et grande portée produit des lésions mutilantes et hémorragiques. Les secours et soins d'urgence ne peuvent accéder aux blessés qui vont mourir, pour un grand nombre, du fait d'hémorragies externes non traitées ! Un certain nombre de personnes peuvent néanmoins être « extraites » et opérées. Nous découvrons le « damage control », c'est-à-dire le rôle essentiel du chirurgien en complément à celui de l'urgentiste. Une coordination renforcée avec les services de police est simultanément instituée.

La troisième révolution est celle qui accompagne la **pandémie « COVID »** en **2020**. Pendant trois semaines, on peut considérer qu'il s'agit d'une catastrophe « biologique » avec un grand nombre d'hospitalisations. A Toulouse, ce n'est pas le cas. Pourtant, une explosion des appels au 15 amène à créer une régulation spécifique avec des étudiants en médecine renseignant des personnes non malades mais qui souhaitent obtenir des informations. Très vite, le calme revient et c'est la gestion de crise sanitaire qu'il faut mettre en place. Les équipes SMURS se protègent, un nouveau type d'intervenant est inventé : la VL MG, voiture du CHU conduite par un ambulancier et embarquant un médecin généraliste. Cette équipe se déplace à domicile validant ou non la nécessité d'une admission. A plusieurs reprises des évacuations à grande distance sont effectuées par avion, hélicoptères, trains. En pratique, le point essentiel aura été la « dénaturation » du plan Blanc. Les autorités politiques ont en effet choisi l'interruption de l'activité programmée des établissements de soins et de nombreux secteurs resteront en fait sans activité pénalisant les malades porteurs de pathologies subaiguës et chroniques. Les équipes d'urgentistes s'investiront, ensuite, dans la pratique des tests puis des vaccinations au profit de la population...

Aujourd'hui la médecine des catastrophes s'appuie sur un dispositif transversal, le Centre de Réponse à la Catastrophe (CRC). Le CRC coordonne les aspects opérationnels, formation et recherche des catastrophes à l'échelon international, actuellement : USA (Boston), Espagne et Andorre. L'emploi des drones est une réalité pour SAMU, Pompiers, Police. L'informatisation opérationnelle est effective grâce au Poste de Commandement Avancé (PCA). Ce véhicule, PC déporté, relaie les informations recueillies sur les tablettes des personnels d'intervention et transmises par un réseau wifi éphémère créé autour du véhicule. Une parabole supporte une liaison satellitaire qui achemine, ensuite, les dossiers des victimes ainsi constitués au SAMU, informé complètement en temps réel. Enfin l'Unité Mobile Polyvalente Europe Occitanie (UMPEO) a été construite. C'est un Shelter porté par un camion et déployable par 4 opérateurs sur 75 m² en 8 modules affectables à diverses missions à la demande : tri, soins, labo, gestion...Il remplace avantageusement notre tente gonflable !

L'avenir est envisagé avec la construction, en **2024**, d'un Dôme de simulation neurosensorielle qui a pour vocation de former des personnels de secours d'urgence et de leur permettre de s'exercer dans des conditions extrêmes. De plus, en partenariat avec les équipes de psychiatrie du CHU de Toulouse, le Dôme proposera une thérapie d'exposition pour les patients psycho-traumatisés.

Ainsi, après des siècles de gestation sous la forme de la médecine militaire, la médecine des catastrophes est devenue une spécialité à part entière, désormais totalement intégrée dans le système de santé publique.



Les ambulances volantes de D. J. Larrey. Imagerie populaire.
Bibliothèque de l'Académie Nationale de Médecine.



FIG. 2 – L'Auto-chir pendant la Grande Guerre (Cliché ECPA).



Ambroise Paré au siège de Metz, 1553



Médecine de catastrophe

L'air, le souffle, la vie

Paul LEOPHONTE

Professeur Honoraire des Universités

Membre correspondant de l'Académie de Médecine

Par une ample, fraîche, profonde prise de souffle à la surface universelle où nous puisons de quoi vivre un instant de plus, tout l'être délivré est envahi d'une renaissance délicate de ses volontés authentiques. Il se possède. J'emprunte cette citation à un texte de Paul Valéry intitulé *Respirer*¹. Publié le 2 septembre 1944, peu de jours après la capitulation des troupes allemandes occupant Paris (le 25 août), il portait témoignage de la sensation de respirer profondément, joyeusement, l'air de la liberté. Dans de tout autres contextes, n'est-ce pas ce qu'il nous arrive de ressentir quand après un effort physique bienfaisant, ou bien devant un paysage grandiose, ou après l'annonce d'une heureuse et bouleversante nouvelle, quand une sensation ou un sentiment forts nous étreignent - ce que Romain Rolland appelait *le sentiment océanique* - nous respirons à *pleins poumons*, la poitrine dilatée avec allégresse, conscients du bien-être que nous procure l'air qui nous pénètre - *ce bel étranger qui nous fait vivre*, écrivait joliment Marguerite Yourcenar. Dans quelques autres situations, qu'elles soient physiologiques (au cours ou au décours d'une épreuve sportive par exemple), en situation de détresse (le souffle coupé) ou dans toute une gamme de situations pathologiques, quand le souffle se fait court, que l'air manque, la pensée s'attache à la respiration. Mais, ces cas exceptés, et bien qu'on puisse à tout moment prendre conscience et moduler volontairement, ou arrêter un temps limité, sa respiration, le souffle est inconscient, automatique, entre une inspiration rapide et une expiration plus

¹ Paul Valéry, *Respirer*, texte publié en 1945 dans *Regards sur le monde actuel*.

lente. Avec les battements du cœur, en harmonie, en symbiose, il participe de la vie.

Les maladies du souffle et de l'organe qui s'y attache constituent la matière d'une spécialité médicale. Sa dénomination procède de deux racines grecques : *pneuma*, le souffle ; et *pneumôn*, le poumon. Ayant exercé la *pneumologie* pendant plus de quarante ans, je me suis souvent posé la question - sans pouvoir consacrer le temps nécessaire à la recherche des réponses (à leur accessibilité) - de la perception que pouvaient avoir nos ancêtres les plus lointains de l'air, du souffle et de ses dysfonctions (dyspnée) ; de ce que la pensée, philosophique puis scientifique balbutiante pouvait y projeter de métaphores, de conjectures, de signification métaphysique.

Le souffle, nos plus lointains ancêtres, aux premiers temps de leur sagacité, ne pouvaient pas ne pas l'avoir associé à la vie, observant la venue au monde d'un enfant. À l'instant de la naissance, contrairement à un abus de langage, l'enfant ne voit pas le jour (atteint d'une cécité de son cortex cérébral, celle-ci ne va se dissiper que peu à peu), il respire ; sa respiration initiale est perceptible par une expiration, forcée, déchirante, un cri (après qu'au contact de l'air se sont dépliés des millions de petits sacs - les alvéoles - dans les poumons). À l'autre extrémité de la vie, dans *un dernier soupir*, expirer équivaut à mourir - s'éteindre évoquant plutôt, comme une chandelle dont la flamme vacille plus ou moins longuement, le temps variable dans sa durée, du mourir.

L'expiration a longtemps paru endogène, à l'instar d'autres souffles centrifuges comme les gaz intestinaux, les éructations ; l'ampliation du thorax, jugeait-on, une manœuvre, un élan, pour mieux expirer. En grec, respirer se dit souffler (*pneo*) ; en latin, *spirare*, de même sens. On notera que tous les instruments à vent (ou la sarbacane) sont à souffle expiratoire. L'*inspiration*, elle, avait, aux origines, un

sens spirituel : le souffle venu d'en haut (*spiritus*). L'air, non perçu comme un milieu ambiant (l'atmosphère), n'était perceptible, sur le modèle de l'expiration, que dans ses courants – la brise ou le vent, assimilés dans les mythologies à un souffle divin. *Écoutons les leçons du vent qui passe et qui raconte l'histoire du monde*, disait Claude Debussy, dont l'ouïe miraculeuse nous a transmis la musicalité. Ce Souffle-Créateur (la vie s'ensuivant) est présent dans les grandes cosmogonies - *Aum* dans la pensée indienne, *Qi* dans la pensée chinoise, *Ruah* dans la pensée hébraïque, *Rûh* dans la pensée arabe, *pneuma* dans la pensée grecque. Dans la plus ancienne civilisation, à Sumer, le Seigneur-Souffle, Enlil, divinité liée au vent, crée le monde en séparant le Ciel de la Terre. Dans l'une des cosmogonies égyptiennes (elles sont plusieurs, chacune attachée à une cité de l'empire), Atoum, *venu à l'existence de lui-même*, crée d'un souffle matérialisé par un crachat (dans une autre version, de son sperme par onanisme) deux enfants, frère et sœur, qui concevront le ciel et la terre. Dans la pensée chinoise, d'un Vide originel dérive l'Un qui est le souffle primordial ; il se divise en deux souffles vitaux, le Yin et le Yang. Selon un mythe japonais, un dieu créateur évacue d'un souffle la brume qui couvrait la terre. Pour les Anciens grecs, le souffle de la divinité, *le logos*, anime la matière inerte ; il donne consistance à une âme répandue dans l'univers. Dans la dualité âme-corps, selon la conception platonicienne, la respiration est gardienne de l'âme ; ce souffle vital s'échappe du mourant par la bouche et les blessures, observe Homère. La pensée stoïcienne assimile l'âme à un souffle circulant à travers la totalité du corps. Dans la Genèse, le souffle de Dieu se meut au-dessus des eaux, au commencement du monde ; le Verbe - d'un souffle – se fait chair. Quand Adam et Ève entendent la voix de Dieu dans le jardin d'Eden, celle-ci s'élève *telle une douce brise*. L'âme, dans la tradition judéo-chrétienne, en miroir de la pensée grecque, émane d'un souffle de Dieu.

Si Dieu retirait son souffle, toutes choses périeraient à l'instant, lit-on dans le Livre de Job.

La matérialité de l'air comme *élément* est un concept formulé dans la mouvance des *physiologues* ioniens (VIème siècle av. JC). S'affranchissant des spéculations des *théologues* recourant aux mythes et aux explications surnaturelles, ces présocratiques se préoccupent de chercher des causes naturelles à la différenciation du monde. Anaximandre invente l'*arkhé*, essence et infini, d'où par différenciation le monde se serait créé ; pour Thalès, le principe de toutes choses serait l'eau ; pour Héraclite, le feu ; pour Anaximène, l'air. L'homme serait plongé dans un milieu aérien continu et invisible, zone de brouillards et de vents, s'opposant à la mer et, dans le ciel, à l'éther. C'est un champ d'influences : les unes favorables qu'on inspire ; les autres défavorables, les miasmes. Anaximène postule que l'*aer*, dilaté, devient feu ; comprimé, il se transforme en vent ; il produit des nuages qui donnent de l'eau ; une forte compression de l'eau transforme celle-ci en terre, dont la forme la plus condensée est la pierre. Empédocle (Vème siècle avant JC), opère une synthèse de ses prédécesseurs ioniens : l'air est le quatrième élément de la matière composant l'univers, avec la terre, l'eau et le feu. Plus tard, Aristote (IVème siècle av. JC) adjoindra un cinquième élément, cinquième essence (*quintessence*), l'*éter* (le mot vient d'Homère) : contrastant avec l'air nourricier planant sur la terre, c'est un air supérieur, subtil, immatériel, lieu du séjour des âmes pour Virgile, anti-chambre du paradis pour les chrétiens.

À partir de quel moment nos ancêtres ont-ils appréhendé le caractère cyclique d'inspiration/expiration, ont-ils observé que la respiration avait partie liée avec l'air, et l'air avec les souffles du monde ? La mécanique ventilatoire reconnue, selon quels postulats, quels constats expérimentaux, fut-elle articulée avec le transfert de l'oxygène dans le sang

et l'épuration du gaz carbonique ; au niveau cellulaire, avec le processus biochimique de la respiration ?

Ce long parcours épistémologique peut être scindé en deux étapes : la première, de l'Antiquité à Galien ; la seconde, après un long intervalle de relatif obscurantisme scientifique, à partir du XVIème siècle, autrement dit à la Renaissance – prodigieuse période dans l'épanouissement des arts et le développement des sciences. Pareille mutation, un homme la symbolise, Galilée (1564-1642) : *la Nature est un livre écrit en langage mathématique*, professe-t-il. Quatre règles l'illustrent, elles figurent dans le *Discours de la méthode* de Descartes (1596-1650) : *la règle d'évidence, la règle de l'analyse (division du complexe en éléments simples), la règle de l'ordre (ou de la synthèse), la règle du dénombrement (ou de l'énumération)*.

Pragmatisme, logique et rigueur expérimentale vont en deux siècles résoudre l'énigme de l'air et du souffle.

Le concept de ventilation, soit l'ampliation inspiratoire du thorax suivie d'une contraction, est esquissé par analogie avec les premiers instruments produisant un souffle. La technique du soufflet en aurait fourni le modèle matériel. Les premiers soufflets (bien avant l'*Illiade* - VIIIème siècle av. JC - où ils sont mentionnés) furent introduits dans l'Antiquité par un forgeron avisé, en auxiliaires de la métallurgie (un jet d'air sortant d'une peau de bouc poussée pour attiser la flamme du foyer).

Aristote décrit les mouvements d'inspiration et d'expiration comme des mouvements passifs de soufflet, en lien avec les mouvements cardiaques. Il ignore le rôle musculaire du diaphragme et des muscles intercostaux. L'échauffement du cœur entraîne la dilatation des poumons et du thorax, l'air froid qui les pénètre le refroidit et refroidit le sang - l'air expiré, observe-t-il judicieusement, est plus chaud que l'air inspiré.

Dans le long temps entre Aristote et Galien (II^{ème} siècle après JC), deux données sont à mentionner, à partir desquelles Galien formulera une synthèse. L'école médicale d'Alexandrie (III^{ème} siècle av. JC) décrit et oppose les artères (vides de sang !) aux veines ; deux réseaux complets parallèles, non communicants. Plus tard, dans le fil de l'humorisme hippocratique et de la physique stoïcienne primitive se développe le concept de pneumatisme – *le pneuma*, un souffle intérieur, nutritif, principe de vie, véhiculé par les artères. Il y aurait, outre le souffle expiratoire, un autre souffle, plus subtil, endogène, dépendant de la respiration. L'air qui entre dans l'organisme alimente ce souffle intérieur, *le pneuma*.

Galien (129-201) anatomiste, praticien et philosophe, adopte ce concept de *pneuma*. Il en distingue trois sortes, et différencie le sang artériel du sang veineux, distribués selon deux systèmes autonomes, non communicants ; il passe à côté de la circulation en boucle. Le sang apporté par les vaisseaux se résorberait dans les organes comme l'eau sur le terrain qu'elle arrose. Il doit donc être renouvelé sans cesse. Ce renouvellement s'effectue dans le foie où le sang fait l'objet d'une synthèse à partir d'un liquide nourricier, élaboré à partir des aliments, apporté par la veine Porte. Il se distribue ensuite à l'organisme sur un mode centrifuge (via les veines sus-hépatiques) par les veines Caves, inférieure et supérieure ; remontant jusqu'au cœur, une partie passe dans l'artère pulmonaire pour irriguer le poumon, l'autre dans le ventricule droit. Le rôle de ce sang, de couleur foncée, est source de nutrition et de vitalité – il contient le *pneuma naturel*. Indépendant du cœur, le mouvement des poumons, par dilatation et contraction rythmique du thorax, capte l'air. Cet air est véhiculé par les veines pulmonaires au cœur gauche où par combinaison avec la chaleur cardiaque et le sang veineux (filtré du ventricule droit à travers des pores invisibles de la cloison inter-ventriculaire !) il détermine une fermentation au cours de laquelle se constitue *le pneuma vital*. Le

sang foncé devient clair ; chassé par l'aorte, il irrigue les organes, apportant cet autre pneuma qui leur communique leurs propriétés fonctionnelles. Un troisième pneuma, *pneuma animal*, contrôle la sensibilité et le mouvement ; il a le cerveau pour origine et les nerfs pour moyen de communication.

Le deuxième temps de la respiration, l'expiration, rejette de l'air qui n'est pas identique à celui qui est entré dans les poumons ; cet air dégénéré a perdu ses capacités pneumatiques ; il se mélange à des impuretés exhalées par le sang veineux arrivé par les artères pulmonaires.

Le grand mérite de Galien, si l'on fait abstraction d'une conception de la physiologie circulatoire erronée, est d'avoir postulé le concept de transformation du sang veineux en sang artériel par introduction, à partir de l'air inspiré, d'un *pneuma vital* véhiculé par les veines pulmonaires dans le cœur gauche – souffle intérieur, principe de vie.

Il faudra un délai de près de quinze siècles, pour qu'un progrès décisif soit effectué dans la connaissance des mécanismes intriqués de la respiration et de la circulation sanguine, grâce à un anatomiste anglais formé à Padoue (alors capitale de l'anatomie européenne), William Harvey (1578-1657). À partir d'observations à thorax ouvert sur des animaux à cœur lent (reptiles), il observe que le sang est aspiré dans l'oreillette droite par les deux veines Caves. Harvey réfute le passage du sang à travers des pores invisibles du ventricule droit au ventricule gauche ; il décrit la contraction cardiaque - la sortie du sang du cœur sous l'effet de la systole ventriculaire, suivie d'un relâchement (diastole) ; le battement des artères n'étant que la répercussion de l'onde sanguine jaillissant de l'aorte.

Ces observations conduisent Harvey à un changement complet de perspective sur le cours du sang et son rôle. Il ne disparaît pas dans l'organe irrigué auquel il apporte des principes nutritifs ; c'est un véhicule liquide en continu

mouvement - en boucle. Sa théorie se fonde sur plusieurs arguments. Harvey calcule, compte tenu du nombre de pulsations par minute (en moyenne 72), qu'en une heure, le cœur est traversé par 540 litres de sang ! Il est impossible que le foie produise une telle quantité avec les aliments ingérés. Un deuxième argument est apporté par l'effet des ligatures, portant soit sur les artères (retentissement en deçà) soit sur les veines (retentissement au-delà). Un troisième argument est celui des valvules des veines (déjà signalées par son maître à Padoue, Acquapendente) ; empêchant le reflux, elles facilitent le retour irréversible du sang vers le cœur. Argument pour finir : des influences, localisées sur le sang à la périphérie de l'organisme, font sentir leurs effets sur l'organisme tout entier.

La théorie circulatoire d'Harvey va s'imposer dans la seconde moitié du XVII^{ème} siècle : Marcello Malpighi (1628-1694) apporte le chaînon manquant au concept de grande et petite circulation d'Harvey ; cet anatomiste (à Pise puis Bologne), devenu *microscopiste*, observe avec une grosse loupe, dans le poumon de grenouille, des vaisseaux minuscules par lesquels communiquent le sang artériel et le sang veineux. Malpighi donne, d'autre part, la première description fonctionnelle du poumon : les ultimes ramifications des bronches, de plus en plus petites, débouchent dans des cul-de-sac en forme de petits ballons, *les alvéoles pulmonaires*. Antoni van Leeuwenhoek (1632-1723), fabricant de lentilles à Delft et *microscopiste* amateur, observe la circulation du sang dans la queue du têtard (plus tard dans la crête du coq et la membrane mince de l'aile de la chauve-souris) : il décrit le mouvement du sang depuis le centre vers les bords (sang artériel) ; le sang veineux ramené vers le milieu de la queue ensuite afin qu'il soit transporté vers le cœur ; il postule que *le sang est composé de particules extrêmement petites... de couleur rouge, flottant dans un liquide appelé par les médecins sérum. Grâce à ces globules, le mouvement du sang devient visible...* La découverte de la

circulation lymphatique complète la théorie circulatoire : le liquide, différent du sang, issu de l'absorption digestive se dirige, non vers le foie pour s'y transformer en sang, mais vers le canal thoracique, lequel débouche dans le système veineux par une petite citerne mise en évidence par un médecin montpelliérain, Jean Pecquet (1622-1674).

Reste à déterminer la relation entre le sang circulant en circuit fermé, l'air et la respiration.

Le sang, substance indivisible, considère-t-on, est à la fois un aliment des organes et un principe complexe (une grande diversité de molécules de catégories différentes le composant), grâce auquel toutes les fonctions, selon la spécificité de l'organe, sont exercées. Selon Harvey, le sang retourne au cœur et au poumon, ayant perdu son activité ; il vient en quelque sorte s'y ressourcer. L'expiration est une épuration consistant dans l'expulsion des fuliginosités du sang veineux. L'inspiration, conjecture-t-il, permet une réfrigération du sang, ce qui évite les suffocations, comme on les observe en situation pathologique (asthme).

La mise en évidence des caractères physiques de l'air aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles va avoir des répercussions sur la connaissance de la physiologie respiratoire. Les Anciens considéraient l'air comme une eau subtile, imperceptible ; l'eau elle-même un solide mou, ou une réunion de solides minuscules semblables à des grains de sable ; mais alors que le volume et la masse d'un liquide sont perceptibles, l'air est invisible ; sa fluidité (son apesanteur) en autorisant le mouvement, pensait-on.

Dans la filiation lointaine d'Archimède, des travaux décisifs vont démontrer qu'il y a une pesanteur de l'air. Disciple de Galilée, Evangelista Torricelli (1608-1647) confirme, avec le vif-argent (le mercure), les expériences que Galilée avait effectuées avec l'eau : une colonne remplie de mercure au-dessus d'une cuve, observe-t-il, retombe invariablement à la même hauteur. Torricelli (qui vient d'inventer le baromètre) déduit qu'un point d'équilibre de la colonne de

mercure dans le tube s'établit sous l'effet de *la force du vide*, autrement dit la pression atmosphérique. Blaise Pascal (1623-1662), à la suite, lors de l'expérience fameuse du Puy-de-dôme, démontre, à l'aide de l'appareil de Torricelli, que le poids de l'air diminue avec l'altitude – jusqu'à un zéro, zone de non-air ? Deux caractères propres du fluide aérien sont mis en évidence par la suite : la *compressibilité* et la *force expansive*. L'irlandais Robert Boyle (1627-1691) et le français Edme Mariotte (1620-1684) formulent simultanément, sans se concerter, une loi qui porte leur nom : l'air n'a pas de volume propre, celui-ci est lié à la pression qu'il exerce sur les parois d'un récipient ; le volume varie inversement à la pression.

Ces notions vont contribuer à bouleverser la conception de la ventilation pulmonaire. Giovanni Alfonso Borelli, mathématicien et physiologiste (1608-1679) maître de Malpighi, instruit de la mécanique des fluides, considère le thorax comme une enceinte pleine d'air, de volume variable selon l'action de ses muscles.

Les changements de volume font, conformément à la loi de Boyle-Mariotte ($p \times v = \text{constante}$), changer la pression interne de l'air, et donc son écart par rapport à la pression atmosphérique externe. L'air entre et sort du poumon, suivant que la pression interne est inférieure (inspiration) ou supérieure (expiration) à la pression atmosphérique - ce qui confirme l'analogie avec le soufflet.

Suite aux travaux d'anatomistes et physiologistes, leurs contemporains, la fonction des muscles respiratoires est dans le même temps établie. Le diaphragme, en s'abaissant, permet une dilatation du poumon dans le sens vertical ; les muscles élévateurs des côtes jouent un rôle complémentaire. Au sein d'une cavité virtuelle vide, entre les deux feuillets d'une enveloppe séreuse (la plèvre), la pression interne maintient la paroi du poumon au contact du thorax. Comparable au système vasculaire, le volume des canalisations respiratoires, depuis la trachée jusqu'aux alvéoles, est de

diamètre décroissant - à l'image d'un cône. La circulation à débit constant a pour conséquence une vitesse plus lente au niveau des bronchioles et des alvéoles.

Le lien entre l'air respiré et le système circulatoire en réseau fermé n'est pas encore établi. Quelle finalité attribuer aux mouvements du thorax ? Leur seule valeur fonctionnelle serait-elle d'imprimer aux vaisseaux des pressions et décompressions rythmiques assurant le brassage du sang et un mixage de ses composantes ?

Le lien fonctionnel entre l'air respiré dans les poumons et le sang qui le traverse va être établi par une succession de travaux remarquables, notamment de l'école d'Oxford, à la suite de Robert Boyle. L'air n'est plus considéré comme un élément, mais comme un composé de mélanges gazeux – un médecin flamand, Jean-Baptiste Van Helmont (1577-1644) avait proposé le mot *gas* (inspiré de *gæst* caractérisant *l'esprit sylvestre*) pour désigner, suite à la fermentation, l'ensemble des *exhalaisons* dans la nature dont l'air est le réceptacle.

Par des expériences avec une bougie ou avec des animaux (souris, moineaux), dans une cloche sous vide, puis après renouvellement de l'air, Boyle observe que l'air est indispensable à la combustion et à la respiration – sous vide, la bougie s'éteint, les animaux meurent. Ces phénomènes sont indépendants de la chaleur ou du froid ambiant. Tout se passe comme si le vide entraînait la perte d'*un principe actif* contenu dans l'air.

Robert Hooke (1635-1703), naturaliste élève de Boyle, observe sur un chien à thorax ouvert que celui-ci, privé des mouvements d'expansion-rétraction du thorax, survit si on insuffle de façon continue ses poumons, qui percés de trous ne peuvent être expansés. Il conclut que c'est bien le passage d'air frais qui est nécessaire, et non les mouvements du thorax, ou ceux même du poumon. Le poumon, note-t-il avec pertinence, ne serait pas même indispensable si

l'on parvenait à mettre l'air frais en contact direct avec le sang.

Richard Lower (1631-1690), médecin spécialiste du sang et disciple d'Harvey, montre que c'est bien en modifiant le sang que l'air agit. Reprenant l'expérimentation à thorax ouvert avec insufflation, il montre que si l'on ouvre les veines pulmonaires, le sang est clair ; si l'on arrête ou ralentit les insufflations, il devient noir. C'est donc avec l'air que le changement de couleur se produit. Autre argument, un caillot de sang veineux exposé à l'air devient plus clair dans la partie de la surface en contact avec l'air ; si on retourne le caillot, l'ancienne base sombre devient claire en surface. Richard Lower pense que, dans les poumons, entre alvéoles et capillaires, l'air s'incorpore au sang et en modifie la nature.

John Mayow (1641-1679), instruit des travaux ayant établi un lien entre combustion et respiration, soulève une hypothèse chimique. Observant que la poudre noire (la poudre à canon - mélange de soufre et de nitrate de potassium - le salpêtre) peut s'enflammer dans le vide, il imagine l'existence d'un même principe présent dans l'air comme dans le salpêtre, qu'il dénomme *esprit nitro-aérien*. Il a compris que c'est, non pas l'air globalement, mais quelque chose, qui y serait présent et agirait, par voie chimique, à la fois dans la combustion et dans la respiration.



Joseph Wright of Derby (1734-1797)
An experiment on a bird in the air pump (1768)

Au cours des années suivantes, diverses théories chimiques - *chimie pneumatique* - vont être formulées sur les propriétés de l'air. Par des voies encore en impasse, on chemine vers son substrat fondamental. C'est d'abord Georg-Ernest Stahl (1660-1734), médecin et chimiste allemand, qui théorise le *phlogistique* ou *phlogiston*. *Le phlogistique est du feu fixé dans la matière et qui s'en échappe lors des combustions*, commentera plus tard Lavoisier. La matière qui a brûlé est *déphlogistifiée*. Le phlogistique, fluide impondérable présent au sein de tous les corps combustibles, libéré dans l'air ferait l'objet d'un cycle, sa quantité globale étant constante.

À la suite, plusieurs conceptions de l'air vont voir le jour - air fixe, air inflammable, air déphlogistiqué... Joseph Black (1728-1799), chimiste écossais, recueille la vapeur émise par la calcination de la craie (*Pierre à chaux*) ; il observe que cette sorte d'air, sous cloche, éteint les chandelles et asphyxie les souris ; il le nomme *air fixe* – présent à l'état de fixité dans les substances calcaires. Il décèle cet air fixe dans l'air expiré. Cet air fixe n'est autre que l'anhydride carbonique (le CO₂).

Henry Cavendish (1731-1810), dissolvant des métaux (fer, zinc...) dans l'acide chlorhydrique ou l'acide sulfurique obtient des chlorures ou des sulfates, en même temps que des bulles d'un air aux propriétés inattendues, plus léger que l'air ordinaire et extrêmement inflammable. Cavendish l'interprète comme de l'air très riche en phlogistique. Cet air inflammable n'est autre que l'hydrogène (du grec, *qui engendre de l'eau*).

Joseph Priestley (1733-1804), un pasteur chimiste et physicien, postule à la suite des observations précédentes que l'air n'est pas un élément unique, il est constitué de plusieurs sortes d'air. Il va réaliser une expérience décisive. En chauffant un échantillon d'oxyde de mercure au moyen d'une lentille concentrant les rayons solaires à travers la paroi d'un récipient de verre, il recueille un air qu'il qualifie d'*air déphlogistiqué*. Celui-ci augmente la flamme d'une chandelle, ou ranime une souris asphyxiée sous cloche. Cet air déphlogistiqué est la portion la plus pure de l'air atmosphérique. Nous n'allons pas tarder à apprendre qu'il s'agit de l'oxygène.

Priestley observe par ailleurs que, sous cloche, une bougie continue à brûler et l'air reste respirable pour un animal si l'on a adjoint au préalable des pousses de menthe ; la plante régénère l'air impropre à la combustion et à la respiration. Toujours imprégné de la théorie du phlogistique, la plante, considère-t-il, absorbe le phlogistique de l'air et restaure ce dernier. Il vient de décrire l'assimilation chlorophyllienne – la plante absorbe le gaz carbonique qu'elle décompose en carbone qu'elle garde, et en oxygène qu'elle rejette.

Puisque l'air, écrit-il, qui a passé par les poumons ne diffère pas de celui qui est corrompu par la putréfaction animale, il est probable qu'un des usages des poumons est d'évacuer un effluve putride. Il tient là l'une des clefs de la physiologie de l'expiration.

Vient enfin Antoine Lavoisier (1743-1794), urbaniste, financier, géologue, physiologiste, père génial de la chimie moderne ; un homme Protée qui incarne au suprême l'esprit des Lumières. On connaît son destin tragique, guillotiné durant la Terreur - *la République n'a pas besoin de savants ni de chimistes*, tranchera l'imbécile Président du Tribunal Révolutionnaire. Témoin de l'exécution, le mathématicien Joseph-Louis Lagrange aurait murmuré à son voisin, l'astronome Jean-Baptiste Delambre : *Il ne leur a fallu qu'un moment pour faire tomber cette tête, et cent années, peut-être ne suffiront pas pour en reproduire une semblable.*

C'est en effectuant des recherches sur la nature exacte de la combustion et de la calcination des métaux que Lavoisier en viendra à formuler une théorie chimique de la respiration, soit un bouleversement par rapport à une approche jusqu'alors mécaniste. Son expérience décisive porte sur l'oxyde mercurique : en calcinant du mercure (Hg) en vase clos pendant plusieurs jours, il observe à la surface de celui-ci la formation de parcelles d'oxyde rouge ; l'air restant, réduit d'un sixième de son volume, éteint les lumières et fait périr en peu de temps les animaux qu'on y plonge ; chauffant ensuite les parcelles rouges dans un récipient vide d'air, il obtient du mercure et de l'air respirable ; le volume d'air obtenu correspondant exactement au volume d'air perdu dans l'expérience initiale. Il conclut que *le mercure, en se calcinant, absorbe la partie meilleure, la plus respirable de l'air, pour ne laisser que la partie méphitique ou irrespirable... La partie respirable de l'air, écrit-il, je l'appellerai oxygène (ce qui veut dire j'engendre l'acide) et la partie non respirable, je l'appellerai azote, ce qui signifie sans vie.*

Poursuivant ses travaux, il les applique à la physiologie de la respiration. Dans une sorte de calorimètre (une enceinte fermée entourée de glace), un animal absorbe de *l'air vital* (*l'air déphlogestiqué* de Priestley - l'oxygène - O₂) et émet de *l'acide crayeux aériforme* (*l'air fixe* de Joseph Black, le gaz carbonique - CO₂) ; les résultats sont ana-

logues à ceux que détermine la combustion d'une chandelle. Collaborant avec Pierre-Simon de Laplace (esprit scientifique protéiforme à l'instar de celui de Lavoisier), les deux hommes déduisent qu'une partie de l'oxygène se mélange au sang dans les poumons pour assurer la combustion vitale du carbone ; une autre partie se combine avec l'hydrogène pour former de l'eau qui est expulsée avec l'expiration ; l'air méphitique, qu'il appelle mofette (l'azote), entre dans le poumon et en ressort tel quel. L'observation de Priestley est confirmée : la coloration rouge du sang artériel tient à ce qu'il s'est chargé d'oxygène au cours de son passage dans les poumons.

Lavoisier conclut que *la vie est une combustion*. Les aliments ingérés constituent le combustible et l'oxygène inspiré leur sert de comburant. Il résume les phénomènes énergétiques de la vie en trois propositions lumineuses : La machine animale est principalement gouvernée par trois régulateurs principaux : la respiration qui consomme de l'hydrogène et du carbone et qui fournit du calorique ; la transpiration qui augmente ou qui diminue, suivant qu'il est nécessaire d'emporter plus ou moins de calorique ; enfin la digestion qui rend au sang ce qu'il perd par la respiration et la transpiration.

L'air et le souffle sont désormais démystifiés. L'air apporte l'oxygène nécessaire à la vie. Au sein des alvéoles pulmonaires s'effectuent les transferts en sens inverse de l'oxygène et du gaz carbonique, sous forme de gaz dissous. La ventilation pulmonaire n'est, en fait, que le premier acte de la fonction respiratoire.

Divers travaux qu'on n'abordera ici que superficiellement (ce n'est plus l'objet de notre chronique) vont établir que la respiration proprement dite s'effectue, non dans les poumons, mais dans les tissus. C'est un phénomène cellulaire.

On doit à Xavier Bichat (1771-1802), physiologiste et anatomo-pathologiste de génie, le concept de tissus, soit

l'unité anatomique fondamentale où se situent les processus physiologiques et les modifications pathologiques de l'organisme. Bichat affirme que *c'est au cours de sa traversée des tissus que le sang artériel prend les caractères de sang veineux*. Jean-Henri Hassenfratz (1755-1827), physicien et chimiste autodidacte démontre que le gaz carbonique provient des tissus. En 1862, Félix Hoppe-Seyler (1825-1895) découvre l'hémoglobine. C'est une protéine riche en fer qui se trouve dans les globules rouges et donne au sang sa couleur ; elle assure le transfert de l'O₂ et recueille le CO₂ des tissus. (John Scott Haldane – 1860-1936 ; Joseph Barcroft – 1872-1947). La régulation nerveuse de la respiration est à la même période établie : c'est le plus ou moins d'anhydride carbonique du sang (hypercapnie) qui règle les mouvements respiratoires, confirme Haldane (1905), agissant sur le centre de commande de l'automatisme respiratoire, dans le bulbe rachidien ; des nerfs agissant comme effecteurs sur les muscles du thorax (diaphragme et muscles intercostaux). Diverses techniques, élaborées par la suite, vont permettre de mesurer la ventilation pulmonaire (volumes et débits, par *spirométrie*) et de doser les gaz du sang.

Ce qui vient d'être exposé sur le cheminement vers la connaissance du substrat de l'air et des mécanismes du souffle n'est bien sûr qu'un détail, une part infime et ciblée, dans la fantastique aventure humaine de la recherche scientifique sur les mystères de l'être et du monde, parmi la multiplicité des mondes dans l'univers. L'hypothèse d'un Créateur étant une question de Foi personnelle, on ne peut que s'interroger sur l'infinité des hasards, depuis le bigbang initial, les enchaînements, mutations et métamorphoses, aboutissant à l'ordonnancement prodigieux de la matière et à la physiologie subtile du vivant. Ce questionnement, joint à celui de la finalité, conduit de l'épistémologie à la métaphysique.

La nature physique de l'air résolue, et le souffle identifié dans ses mécanismes, leur genèse conserve néanmoins, comme tout ce qui est venu de la matière et la matière elle-même, la part de mystère qu'y attachaient nos lointains ancêtres. Quel *primum movens* ?

LECTURES

Cette chronique s'est largement inspirée des travaux d'épistémologie de Jacques Piquemal d'une part et de Cyrille Simonnet d'autre part, ainsi que de l'histoire de la médecine de Maurice Bariéty et Charles Coury.

1. J. Piquemal. *Essais et leçons d'histoire de la médecine et de la biologie*. PUF. 1993
2. C. Simonnet. *Brève histoire de l'air*. Editions Quae. 2014
3. M. Bariéty et C. Coury. *Histoire de la médecine*. Fayard. 1963
4. JP. Poirier. *Lavoisier*. Pygmalion. 1993
5. P. Valéry. *Respirer*. Œuvres II. Pléiade. Gallimard. 1960
6. F. Cheng. *De l'âme*. Albin Michel. 2016

Honore de Balzac et la médecine²

Pr Jean-Paul BOUNHOURE

Professeur à l'université

Membre émérite de l'Académie de Médecine

Génie du roman, prodigieux auteur, peintre talentueux de la Société du XIX^e siècle Balzac a décrit avec minutie une mosaïque de personnages, petits bourgeois, aristocrates, paysans, banquiers et de nombreux médecins. Il est le peintre d'une société dominée par l'argent. Dans toute la Comédie humaine, on retrouve la description de maladies fréquentes ou rares, des portraits de patients et de médecins passés à la postérité. Baudelaire disait : « Balzac est mort triste de ne pas avoir été un médecin ou un savant ». Il consacra dans son œuvre beaucoup de temps à l'étude des sciences, anatomie, psychologie, physique, chimie. Il vécut à l'époque de l'essor de la médecine Française au XIX^e quand des étrangers venaient apprendre la clinique et la thérapeutique aux côtés des grands patrons dans les Hôpitaux Parisiens. Il a décrit les divers types de médecins, modestes praticiens de campagne ou de faubourgs, grands patrons prestigieux et quelques charlatans. Il présente dans plusieurs romans l'archétype du médecin dévoué, compétent, généreux, souvent désintéressé et celui de médecins âpres au gain, avides sans scrupules. Il fait preuve d'ironie et de sévérité à l'égard de quelques grands chefs de service prétentieux. Il fut un ami du Docteur Naquart son médecin personnel qui guidait ses lectures scientifiques et qui dans les moments difficiles, lui ouvrait sa bourse. Esprit curieux, très observateur, Balzac décrit dans ses romans des personnages très originaux dont il

² Le Pr Bounhoure s'excuse d'avoir fait une maladresse en nous envoyant un texte, amputé des 2/3 et publié dans le numéro 37 de la revue Médecine et Culture).

détaille avec un véritable esprit de clinicien, pointilleux, les traits, le caractère, la morphologie, le mode de vie : il rédige de véritables observations médicales à leur propos. Il avait de plus un goût très prononcé pour le surnaturel, les sciences occultes. Toute sa vie il a admis l'existence de forces surnaturelles qui se révèlent dans le magnétisme, la télépathie, le somnambulisme. Il a dépeint dans son œuvre la puissance de l'esprit, de la volonté, de l'énergie suffisantes pour modifier le cours de la vie de ses personnages quand ils sont confrontés à une épreuve. Chaque homme a en lui-même une dotation d'énergie créatrice qui régule son existence et qui va s'amenuiser progressivement de l'âge adulte, de la sénescence jusqu'à la mort. Sa théorie de l'usure vitale est imagée dans la « Peau de chagrin ». Il s'intéresse à la physiognomonie, la crânologie, la forme du crâne permettant d'évaluer les capacités du cerveau, les bosses crâniennes rendant possible la détection des capacités intellectuelles de chaque individu. Conceptions originales mais fantaisistes, le Père Goriot avait la bosse de la paternité, Gobseck celle de l'avarice. Balzac fut un adepte du magnétisme qui attribuait à certains individus le pouvoir d'exercer sur les hommes une action analogue à celle de l'aimant, attraction ou répulsion comme l'amour et la haine. Il s'intéressa au magnétisme animal importé d'Autriche à Paris par le Docteur Messmer (1754-1815) qui dispensa à une vaste clientèle son fluide guérisseur au moyen de passes ou d'attouchements.

Honoré lui-même se sentait détenteur de ce fluide proposant ses services à Madame Hanska et à sa mère quand elles étaient souffrantes. En 1832, lors de l'épidémie du choléra à Paris, il déplora l'absence de magnétiseurs. Doté d'une grande ambition, écrivain prolifique rêvant d'amour, de richesse, de gloire littéraire, de luxe, Balzac voulait tout. Hâbleur, généreux, bon vivant, travailleur acharné, sa vie est un roman, une alternance de brillants succès et d'échecs lamentables. Éditeur, imprimeur, fondateur de caractères, couvert de dettes, traqué par les huissiers et les créanciers, il collection-

na des entreprises désastreuses. Il aimait le faste, se ruina en achats dispendieux et inutiles pour satisfaire des projets mirabolants. Il fit faillite en 1828 et des dettes importantes le poursuivront toute sa vie.

Son œuvre romanesque est colossale : la Comédie humaine comportant plus de cent romans, plus de deux mille personnages : il donne une large place aux médecins, humbles praticiens ou célébrités parisiennes. Parmi les différents types de médecins, il citera en premier Bianchon, son préféré, qui apparaît plusieurs fois dans la Comédie humaine. C'est l'exemple du médecin attentif au bien-être de ses malades. Il revêt une telle importance dans son œuvre qu'il l'appela sur son lit de mort « si Bianchon était là il me sauverait ». Inspiré par le personnage de Bouillaud, grand patron de la médecine française du XIX^{ème} siècle. Bianchon est un médecin plein de science, charitable, soucieux de l'état de ses patients, de leur bien être et de l'effet de ses prescriptions. Balzac lui attribue des qualités professionnelles exceptionnelles, « c'est un clinicien attentif qui palpe, ausculte, fait un examen approfondi ». Bianchon répétait à Rastignac « trop de médecins ne voient que la maladie, moi, je m'intéresse toujours au malade, à son état, ses réactions. » Il a toute l'affection de Balzac qui décrit sa carrière, ses succès jusqu'à l'Académie de Médecine. « Explorer le corps ne suffit pas, il faut considérer l'âme de tous les malades », disait ce praticien.

Autre grand médecin, Desplein est le personnage qui représente Dupuytren. Celui-ci jouissait d'une exceptionnelle réputation, c'était la gloire de Paris au XIX^{ème} siècle. Desplein possède tous les dons, des connaissances encyclopédiques, une habileté prodigieuse, une grande sûreté dans le diagnostic, une virtuosité du geste. Ce chef d'école, plein de science, opère ou traite avec succès de nombreux personnages de la Comédie humaine. Il est capable d'élans de grande générosité avec les patients les plus humbles, sa vie et son talent appartenaient à tous. Il se vante d'être athée

mais c'est un chrétien d'une grande charité cherchant à réparer par son dévouement une faute commise dans sa jeunesse. Benassis, le médecin de campagne, applique dans son village toutes les idées sociales que Balzac exprimait quand il voulut se lancer sans succès dans la politique. Homme doté de qualités humaines exceptionnelles, hyperactif, généreux, volontaire et hardi pour expier l'abandon de la mère de son fils, Benassis se retire dans une région pauvre du Dauphiné. Il va exercer comme médecin et maire, appliquant les idées d'un véritable philanthrope luttant pour la santé, le bonheur, le bien être et la réussite matérielle de ses administrés. Benassis prône l'hygiène, reloge tous les indigents, lutte farouchement contre l'alcoolisme. Il se bat pour la propreté dans le village, réclame l'entraide, la solidarité entre les villageois, le bonheur pour tous. Il bataille contre le crétinisme, organise des soins pour les enfants attardés, veut les insérer dans des familles aisées ou dans des établissements spécialisés. Dans ses fonctions de maire, il favorise la construction des écoles, l'éclosion de petites industries pour accroître l'aisance et le bien-être de tous. D'une misérable bourgade de montagne il fait un village actif et prospère. Dans les Célibataires, le Docteur Martener, médecin de la bourgeoisie incarne la noblesse, la compétence, la culture, la sagesse et le bon sens que Balzac recherchait chez les médecins. Dans le Lys dans la vallée, Madame de Mortsauf se laisse dépérir, meurt d'inanition dans un état mélancolique que rien ne peut améliorer : apparaît le docteur Origet, un homme de grande culture, de grand talent, plein d'humanité et de sagesse qui pressent qu'il ne s'agit pas d'une pathologie organique affectant cette patiente et qui recherche une cause sentimentale sachant que l'importance du moral, du psychisme est un facteur primordial dans l'évolution d'une maladie. Donnant libre cours à une imagination très fertile, Balzac a décrit deux maladies impressionnantes par leur évolution irréversible et leur aspect repoussant. Dans la cousine Bette, une infection entraîne la décomposition des tissus et prend gros-

sièrement l'aspect de la lèpre. Bianchon, désespéré par ce mal, fait appel à des grands patrons qui commentent longuement l'origine de cette pathologie, son évolution, l'inefficacité des traitements prescrits et finalement constatent et avouent leur impuissance. La « plique polonaise », maladie effrayante et repoussante, associée à une dermatose horrible, des crises convulsives impressionnantes avec torsion des membres et des articulations, des luxations spontanées. La peau est couverte de pustules avec des sécrétions purulentes et fétides. Un médecin intervient, le Docteur Halpherson, personnage surprenant, brillant causeur, charlatan avide et sans scrupule, demandant des honoraires extraordinaires pour hospitaliser la patiente dans l'établissement qu'il dirige.

Balzac a laissé un traité original parlant des excitants utilisés à son époque. Ce traité fut publié en 1838 et abordait l'étude de la vie en société, « Pathologie de la vie sociale » qu'il n'eut pas le temps de terminer. L'absorption de cinq substances découvertes depuis deux siècles et introduites dans le mode de vie des hommes a pris, depuis quelques années, un développement excessif pouvant influencer leur santé. Ces cinq substances sont l'alcool, le sucre, le thé, le café, le tabac. Balzac avait une vive aversion pour le tabac, prisé ou fumé, il concluait que le tabac et l'alcool menaçaient la société à son époque. Dans la maison Nucingen, Balzac nous apprend que Malesherbes faisait des camoufflets à ses interlocuteurs qu'il voulait repousser, c'est-à-dire qu'il envoyait des bouffées de fumée comme un affront au visage de son adversaire. ! Tout abus individuel est en fait un acte social qui nécessite une prise de conscience : Chacun est maître de soi, suivant la loi moderne, mais si les éligibles et les prolétaires qui abusent de ces substances ne croient faire du mal qu'à eux-mêmes « en fumant comme des remorqueurs ou en buvant comme des Alexandre », ils se trompent lourdement, ils altèrent la race et abatardissent les générations d'où la

ruine du pays ». Il ajoute, « la Santé publique doit être gérée par l'état. Les peuples sont de grands enfants et la politique devrait être leur mère. » Balzac prenait de grandes quantités de café qu'il buvait sans sucre mais qu'il classait dans les excitants modernes et il reconnaissait qu'il en abusait, plus de quarante tasses par jour ! Il s'en est accusé précisant comme l'a observé Brillat Savarin que le café chassait le sommeil, gardait l'esprit clair et permettait de prolonger l'exercice des facultés cérébrales pendant des heures de travail.

Dans son enfance, Balzac n'eut pas de maladie grave, mais son embonpoint apparaît dès la trentaine et sa santé lui pose alors de réels soucis. Dans son courrier, il rapporte de nombreux troubles fonctionnels qui perturbent sa vie, motivant des consultations répétées auprès de son ami, le Docteur Nacquart.

Doté d'un solide appétit et ayant une alimentation très riche, il présente, dès la trentaine, une obésité abdominale et facio-tronculaire ayant les caractéristiques de ce que l'on appelle aujourd'hui, un syndrome métabolique avec une obésité abdominale, des céphalées très pénibles à répétition, des vertiges, évoquant une hypertension artérielle. Probablement diabétique, il présente des surinfections, des blessures cutanées qui tardent à cicatriser. Son alimentation est surprenante : il alterne un régime frugal avec des repas pantagruéliques, des banquets prolongés comportant des dizaines de plats, de grandes libations avec des crus de grand prix (Champagne, vins de Bourgogne, vins de Touraine). Il boit des litres de café pour se tenir en éveil, sans pratiquer le moindre exercice physique. « Je me tue au travail ne cesse-t-il de répéter, toujours en retard dans la remise des textes pour satisfaire les exigences de ses éditeurs. Dès 1840, il se plaint de troubles de la vue, de troubles de l'équilibre facilitant de nombreuses chutes. Ce petit homme gros et instable tombe très souvent, les vertiges le gênent de plus en plus avec des entorses des chevilles, des douleurs persistantes dans les

genoux. En 1833, au Château de Sacé il semble avoir fait un accident vasculaire cérébral ischémique transitoire avec des céphalées insupportables, des troubles de l'élocution, une dysarthrie, une confusion et une parésie rapidement résolutive. Le Docteur Nacquart parle de névralgies cérébrales devant ces signes neurologiques, de troubles visuels qu'il essaie de traiter par des saignées et des opiacés. En 1836, un tableau identique avec probablement un nouvel accident ischémique cérébral comportant des troubles de l'élocution, une confusion temporo-spatiale. Balzac est traité par la pose de sangsues sur la nuque, des saignées répétées et une diète prolongée.

En 1837, apparaissent des douleurs thoraciques à l'effort qui limitent ses activités. Il survient des crises d'étouffement nocturnes qui signalent le début d'une insuffisance ventriculaire gauche. Le Docteur Naquart s'efforce de ralentir l'évolution en imposant un traitement déplétif, une alimentation très légère, des purgations, la pose de sangsues, des bains de pieds quotidiens dans de l'eau salée. Il annonce au malade la présence d'une hypertrophie cardiaque de mauvais pronostic lui interdisant la montée d'escaliers, la marche prolongée. Les crises se répètent et apparaissent des signes d'insuffisance cardiaque globale avec des oedèmes des jambes une congestion pulmonaire. Négligeant ses conseils de prudence malgré ces symptômes alarmants Balzac part en Pologne pour retrouver Madame Hanska. Le voyage est extrêmement pénible dans le froid, la neige, la glace avec une voiture inconfortable. A Kiev, en Février, Honoré écrit à sa mère qu'il a reçu « un coup de chasse- neige », quatre jours de fièvre, vingt jours de chambre ! Au terme de cet épisode infectieux, survient une intense crise douloureuse thoracique nocturne, constrictive, prolongée évoquant un infarctus du myocarde. Un médecin polonais, le Docteur Knothe, élève du célèbre professeur Franck de Vienne, impose le repos absolu au lit, un traitement déplétif et des pilules mystérieuses pour traiter ses crises d'angor. Il employait des re-

mèdes secrets qui en imposaient à son patient. Malade modèle pour sa soumission et la confiance qu'il avait en la médecine, on est frappé par son énergie : « mon tempérament de taureau donne du fil à retordre à la souveraine de l'humanité. ». A son retour à Paris, le Docteur Nacquart prévoit la fin du recours à divers confrères dont le Professeur Roux, médecin de l'Hôtel Dieu : on poursuit les évacuations sanguines, les saignées, sangsues et ventouses scarifiées. Balzac, vêtu de sa célèbre robe de chambre blanche qui lui donne un aspect monacal ne quitte plus sa chambre, ne peut plus écrire, En essayant de marcher, Balzac a heurté un meuble de sa chambre, le choc laissant une plaie à la jambe qui s'infecte et évolue comme un phlegmon gangréneux. Victor Hugo vient le voir et fait une description angoissante de l'état du patient : « M.de Balzac était dans son lit, la tête appuyée sur un monceau d'oreillers et de coussins de damas rouge empruntés au canapé de la chambre. Il avait le face violette, presque noire, la barbe non faite, les cheveux gris et coupés courts, l'œil ouvert et fixe. Je soulevai la couverture et prit sa main. Elle était glacée, couverte de sueurs, je la pressai et il ne répondit pas à la pression ». Le 18 Août 1850, le malade reçoit l'extrême onction, il mourut peu après. Lors des obsèques, Alexandre Dumas et Victor Hugo sont en tête du cortège, suivis par de nombreux hommes de lettres, des journalistes et des éditeurs. Hugo va prononcer un discours admirable : « M. de Balzac était un des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts parmi les meilleurs... Il nous laisse une œuvre haute et solide, oeuvre du haut de laquelle resplendira sa renommée »

Napoléon III visionnaire ou imposteur ?

Pr J.P. BOUNHOURE

Professeur à l'université

Membre émérite de l'Académie de Médecine

Personnage ayant toujours suscité des jugements contradictoires, neveu d'empereur et fils de roi, notre premier Président de la République, Louis Napoléon gouverna la France pendant 22 ans à un moment clé de son histoire. Pour certains, crétin, idiot, nain immonde ; pour Victor Hugo, aventurier, il était un piètre conspirateur ne pensant qu'à son intérêt personnel. Pour d'autres, il incarnait la foi dans le progrès, toujours intéressé par des questions sociales, la lutte contre la pauvreté étant un de ses objectifs principaux. Il crut en l'avènement d'une société nouvelle, heureuse, grâce aux progrès matériels. Il fut un progressiste libéral incarnant la diversité du XIXème siècle. Sa jeunesse fut profondément marquée par le destin et les succès de son oncle, son idéal était le rêve d'un empire dominant l'Europe redonnant à la France la place principale qu'elle avait occupée. Pour Rémusat, il fut un rêveur romantique, autoritaire mais libéral, ambitieux, ayant toujours une foi constante en son étoile.

Il eut une éducation d'exilé, une instruction incohérente mais il eut la chance d'avoir un précepteur cultivé, sévère et doté d'une forte personnalité qui lui imposa une vie réglée, des études sérieuses, une bonne connaissance du latin, du français et de l'histoire. Il s'agit de Le Bas, républicain, fils d'un conventionnel, qui constata au fil des mois, sous ses conseils, des progrès remarquables, l'application, l'attention, l'exactitude ayant remplacé la paresse et la négligence. Au terme de ses études peu brillantes, Louis Napoléon entra dans une école militaire helvétique dont il sortit avec le grade de Capitaine dans l'artillerie suisse.

Il eut pour sa mère, la reine Hortense un amour et une admiration qui ne se sont jamais démentis. Elle sut lui transmettre un patriotisme fervent et lui fit vivre dans le château d'Arenenberg en Suisse, une vie profondément marquée par les souvenirs du grand Empire, la France dominant l'Europe. Ses relations avec son père furent toujours difficiles, celui-ci avait un caractère ombrageux, extrêmement jaloux et irascible, il mettait en doute les qualités d'homme politique de Louis Napoléon. Des incertitudes sur la paternité persistèrent pendant des années et n'ont pas contribué à faciliter leurs relations.

Doté de jambes courtes et d'un tronc long, le prince Louis Napoléon avait une taille moyenne inférieure à celle de son oncle. A cheval il avait une allure imposante et une certaine prestance d'autant plus qu'il était un remarquable cavalier. Son visage était orné de belles et imposantes moustaches effilées à leur bout qu'il roulait sans cesse alors qu'il discutait ou réfléchissait. Son menton était orné par une barbiche assez courte, une mode que tous les hommes ont adopté au cours du second Empire. Peu expansif, réservé et assez froid il s'exprimait mieux en anglais qu'en français qu'il parlait lentement, cherchant ses mots. Il parlait toutefois quatre langues ce qui lui servit beaucoup dans sa vie politique. Lent dans l'élocution, il l'était aussi pour prendre une décision, concevoir un plan et l'exécuter. Son accent suisse ou allemand en fit toujours un orateur médiocre, aussi multipliait-il les écrits lorsqu'il annonçait des décisions importantes. Il avait un visage hermétique, un regard étrange, assez inexpressif et il gardait toujours une grande maîtrise de lui-même dans les circonstances les plus dramatiques, on ne le voyait jamais perdre son calme. Pour Zola, il était aussi impassible que le Sphinx !! Extrêmement courtois, d'une très grande amabilité dans toutes les circonstances, tout son entourage soulignait sa bonté, sa bienveillance, son extrême générosité. Il tenait à ses décisions et lorsqu'il sentait une

opposition, il revenait plusieurs fois sur son point de vue n'écoutant que rarement les conseils qu'on lui donnait. Hortense l'appelait « mon très doux entêté »

Conspirateur né, ignorant le découragement, il a toujours comploté à Rome et en Romagne contre le Pape et le gouvernement autrichien, en France, contre Louis Philippe. Devenu Président de la République, il a immédiatement comploté contre ses propres fonctions et son gouvernement pour préparer lentement, à bas bruit, son coup d'état et devenir empereur.

Dès son adolescence, il eut une foi surprenante en sa réussite, étonnant tout son entourage quand il annonçait qu'il serait comme son oncle à la tête du gouvernement de la France. Cette confiance en son étoile, il la posséda intensément et la garda contre vents et marées, dans les circonstances les plus tragiques. Aucun chef d'État ne passa autant d'heures en prison avant de prendre le pouvoir. Il sut garder autour de lui de fidèles amis le suivant dans tous les complots avec une confiance absolue dans son succès. Il profita de ses séjours forcés au fort de Ham et en Angleterre pour faire de longues lectures s'intéressant à l'économie, aux conditions sociales pour améliorer la situation des ouvriers, des paysans, du peuple dont le niveau de vie était, à cette époque, lamentable. Homme du XXème siècle, les aspirations des ouvriers lui semblent primordiales, les salaires doivent être augmentés et le chômage doit disparaître. Son livre sur « l'extinction du paupérisme » eut plus de succès en Angleterre et en Allemagne qu'en France mais il apportait des idées nouvelles. Ses deux tentatives pour prendre le pouvoir à Strasbourg et à Boulogne ont par contre l'apparence d'un mauvais vaudeville profondément ridicule. Il comptait prendre le pouvoir alors qu'il était totalement inconnu des Français, espérant que son nom lui assurerait le ralliement des militaires pour une marche triomphale sur Paris. A Strasbourg, il tente maladroitement d'organiser un soulèvement. Echec total ! Incarcéré une semaine, Louis Napoléon

est exilé aux Etats-Unis, Louis Philippe qui considère que ce complot n'est qu'un enfantillage sans conséquence politique espérait ainsi se débarrasser d'un comploter. A Boulogne, la stratégie fut la même, tout aussi simpliste : on entraînait la garnison puis on se ruait vers Paris. Il fallut à peine trois heures pour que l'expédition tourne au désastre. Le lendemain, le journal le Moniteur publiait un communiqué officiel qui résumait en termes cruels la dérisoire épopée : « le territoire français a été violé par une bande d'aventuriers menés par Louis Napoléon Bonaparte ! » Les deux échecs retentissants le font juger par la famille Bonaparte comme un insensé, un ambitieux, inconscient ayant fomenté des complots lamentables, une véritable mascarade ! Comparaisant devant la Chambre des pairs, il fut condamné à la détention perpétuelle en forteresse. On peut avancer que cette incarcération fut une chance, Louis Napoléon va se cultiver, lire et écrire beaucoup. Il n'y a pas une publication, une proposition économique ou sociale de l'époque qui lui aient échappé. Il lisait l'Atelier, organe de l'élite ouvrière et il publia « l'Extinction du paupérisme », véritable proclamation sur ses idées politiques. Il publie dans la presse française de nombreux articles censurant le gouvernement et faisant part de ses projets. Il reçut beaucoup : journalistes, banquiers, hommes politiques ou hommes d'affaires importants. Dans sa prison il songe aux possibilités d'évasion. Profitant de travaux effectués dans son logement, il se déguise en ouvrier, se masque, porte sur ses épaules une planche pour cacher son profil et s'enfuit facilement vers Bruxelles et l'Angleterre. Il apprend parfaitement l'anglais, lie des amitiés solides avec des hommes politiques importants ou des personnalités influentes.

La révolution de 1848, l'abdication de Louis Philippe furent une chance qu'il ne laissa pas passer. Il fit preuve d'un instinct politique remarquable, et fait paraître dans la presse française des articles exposant ses idées. Le gouvernement de la République organise des élections pour une Assemblée

constituante avec suffrage universel masculin. Louis Napoléon profite de la liberté d'expression pour diffuser ses idées et présenter sa candidature. A la surprise du gouvernement, il est élu comme député dans quatre départements. Désormais la conquête du pouvoir peut prendre une voie légale. Il est enfin élu facilement à la Présidence de la République avec un mandat d'une durée de quatre ans.

Le coup d'État pour prolonger sa présidence - surtout les conditions dans lesquelles il a été accompli, - va déclencher des haines inexpiables et interdire une réconciliation qui, cependant, au fil des années, devenait objectivement possible. Cette initiative sera considérée comme une tache indélébile. Le 2 Décembre, dissolution de l'Assemblée Nationale, incarcération de nombreux hommes politiques. Le 3 décembre, réaction des parisiens qui construisent des barricades : devant une grande barricade, l'artillerie entra en action ; tout le quartier insurgé fut parcouru par des colonnes infernales qui ne font pas de prisonnier. La troupe tire sur les insurgés et sur les façades des immeubles où étaient les opposants. Plus de 400 morts comprenant des femmes, des vieillards, des enfants, des centaines de blessés chez des parisiens, souvent sans liens avec l'insurrection. Le calme ne fut rétabli qu'après des centaines d'arrestations. Mais la répression durera des mois pour étouffer la contestation. On imposa l'état de siège pour une trentaine de départements : 26.000 détentions furent effectuées, plus de 10.000 opposants sont déportés en Algérie. La prise de pouvoir a fait couler le sang, ce qui est impardonnable. Même si Napoléon a fait des efforts pour atténuer la répression, c'est une tache ineffaçable sur le futur empereur. Toutefois, un plébiscite organisé le 20 décembre 1851 valide le coup d'état, prouvant que le président Napoléon bénéficiait tout de même d'un large soutien populaire avec pour résultat plus de 90% de oui. La victoire est incontestable et légitime le coup d'état. Pourtant, cette répression sanglante demeurera dans l'esprit

de beaucoup de Français inexcusable et fut une tache indélébile sur la destinée politique de Louis Napoléon. Mais les Français, après le désordre de 1848, craignaient le chaos, l'anarchie, le socialisme. La bourgeoisie, les paysans, les catholiques étaient de farouches partisans du retour à l'ordre et la présidence d'un modéré leur parut une solution raisonnable, les « Idées Napoléoniennes » garantissant l'ordre social.

Le Second Empire a longtemps souffert d'un jugement négatif et les hommes politiques de la Troisième République ont contribué à diffuser ce jugement. Pourtant, des succès et des avancées remarquables en matière d'économie, de politique sociale et d'urbanisme sont à porter au crédit de ce régime. « Nous avons d'immenses territoires à défricher, des routes et des canaux à terminer, des ponts à construire et un réseau de chemin de fer à développer. » Son but était de favoriser le crédit, l'ouverture de grands magasins, de banques de dépôt. Il fit multiplier par dix la longueur du réseau de chemin de fer. Les progrès furent spectaculaires dans la modernisation de grandes villes et il donna à Haussmann tout le soutien nécessaire pour transformer et embellir Paris. Il soutint l'initiative de Ferdinand de Lesseps pour le percement de l'isthme de Suez. Arrivé au pouvoir il constata la forte majorité de nécessiteux dans la population, les conditions précaires de la vie dans les faubourgs des grandes villes et dans les campagnes. Sa politique agricole fut une réussite avec la réduction des friches, le drainage des marécages des Landes et de la Sologne. Le volume des échanges extérieurs fut multiplié par trois durant cette période.

Par contre, la politique extérieure de Napoléon III ne fut pas une grande réussite et suscita des critiques sévères. Les succès dans la guerre de Crimée et la prise de Sébastopol, au prix d'importantes pertes humaines, rehaussèrent le prestige de l'armée Française. Politiquement, l'effet produit fut considérable, le pays ayant le sentiment de renouer avec la gloire d'antan. Ce succès permit à la France d'organiser le

Congrès de Paris, la plus importante réunion diplomatique depuis le Congrès de Vienne. L'Empereur assista à la campagne d'Italie marquée par les victoires de Magenta qui libéra la Lombardie puis à la sanglante bataille de Solferino qui permit l'entrée en Vénétie. La vision des blessés et des morts sur les champs de bataille bouleversa Napoléon, l'incitant à interrompre les conflits, sans atteindre les buts recherchés.

Les points positifs ont été l'annexion de Nice, de la Savoie. L'expédition du Mexique fut une catastrophe et il ressentit très péniblement l'exécution de Maximilien. Toutefois, le rayonnement de la France fut attesté par le succès extraordinaire de l'Exposition universelle de 1869 qui attira quinze millions de visiteurs dans Paris, la ville lumière par excellence.

Mais, le Second Empire va être décrié, honni après la guerre perdue, le désastre de Sedan et l'effondrement de notre armée contre les Prussiens. Napoléon et son armée sont marqués à jamais du sceau de la catastrophe de Sedan. Une défaite brutale, honteuse, une capitulation après des années de lustre qui jettent l'opprobre sur le haut commandement et sur l'Empereur. A sa décharge, l'état de santé de Napoléon III prématurément vieilli, était pitoyable, ses souffrances continues, les hémorragies répétées l'empêchant de prendre des décisions, de suivre à cheval les combats, d'organiser la résistance. Il rechercha une mort glorieuse sur le champ de bataille sans la trouver.

Pour Philippe Seguin, le Second Empire est une étape importante dans la construction de la France moderne. Les vingt-deux années du gouvernement de Napoléon III n'ont pas été perdues pour la France. Selon Eric Anceau, si Napoléon III « eut de singulières grandeurs, d'indiscutables faiblesses, aucune ne mérite de lui valoir une flétrissure éternelle ».

En 2008, La République a commémoré officiellement le bicentenaire de la naissance du souverain.

L'empathie :

Un intérêt bien compris ?

Florence NATALI

Professeure agrégée de Philosophie

« La plus cruelle injure qu'on puisse faire à un être malheureux, c'est de ne point paraître apprécier ses maux. On ne manque qu'à la politesse en ne semblant point partager les plaisirs des autres ; mais on manque sérieusement à l'humanité en écoutant froidement le récit de leurs peines. »

Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*,
1^{ère} partie, section 1, chapitre 2

Dans *Réparer les vivants*, Maylis de Kerangal aborde la fin de vie et le don d'organes post-mortem. Après une session de surf au petit matin, trois jeunes hommes ont un accident de la route. Ils sont tous transportés à l'hôpital dans un état grave. L'un d'eux, Simon, n'étant pas attaché, a heurté sa tête sur le pare-brise. Il arrive inconscient à l'hôpital mais son corps est resté intègre, le cœur bat toujours. Le roman porte sur l'annonce de son décès à ses parents et sur les conditions de possibilité de dons et greffes de ses organes, le tout sur moins de 24h.

Ce qui frappe à la lecture de ce roman relativement éprouvant, c'est l'empathie qui traverse l'ensemble des personnages. A des degrés divers, elle est le ressort caché qui anime tout le processus accompagnant la mort de Simon et sa « régénérescence » à travers les rituels accomplis et la greffe de son cœur auprès d'une receveuse.

Or ce roman met en lumière les différents aspects de l'empathie, tels qu'ils ont été théorisés par le philosophe et père de l'économie libérale, Adam Smith (1723-1790).

Dans cet article, nous verrons comment l'empathie est mobilisée par les différents personnages, selon les situations qu'ils ont à affronter. Définie comme la capacité de se mettre à la place de l'autre, de se représenter ce qu'il ressent, l'empathie vient de « em » (dedans) et « pathos » (ce qu'on éprouve). Elle est un dérivé de la sympathie, qui consiste à éprouver la même chose que l'autre, conjointement. Pour Smith, l'empathie s'ancre dans les affects et intérêts individuels, mais par le détour qu'elle occasionne par l'autre elle permet de porter de l'intérêt à autrui et de le comprendre. Elle est un sentiment moral essentiel à la pacification des relations humaines. En régulant les passions et les intérêts, elle œuvre au service du bien commun.

Cœur, corps et âme

Amené aux soins intensifs, le corps de Simon Limbres fait l'objet de l'attention du corps médical : il est branché sur respirateur artificiel ; cathéter, sonde urinaire sont posés. Le médecin chef du service, Pierre Révol, supervise les soins prodigués par la nouvelle infirmière affectée au service, Cordelia Owl. Une heure après son admission, Révol constate la dégradation inéluctable du cerveau de Simon. Le verdict tombera une heure plus tard : Simon est en état de mort cérébrale.

Après l'annonce du décès à ses parents, l'infirmier de réanimation et coordinateur des prélèvements d'organes et de tissus, Thomas Rémige, est chargé d'annoncer aux parents, récemment séparés, la possibilité que leur fils puisse donner des organes à d'autres patients en attente de greffe. La pression est grande : il s'agit de respecter le deuil des parents, alors que la mort de leur fils vient de leur être annoncée et que son corps apparaît encore seulement endormi, les machines ayant pris le relais de son fonctionnement. Mais le temps est compté : pour que les organes puissent être prélevés et greffés, il faut l'autorisation de ses proches dans les

minutes ou les heures qui viennent. Double deuil : celui de leur fils, encore chaud mais en état de mort cérébrale et auquel l'infirmière Cordelia parle comme à un patient bien vivant ; celui de l'intégrité de son corps, si jeune, si beau et si sportif. Comment accepter la mort et la mutilation ? Est-ce humain ?

Dans le roman, l'empathie joue un rôle central dans le processus d'acceptation du deuil et la possibilité du don d'organes. Voyons à quels niveaux.

1. Chacun depuis sa place

Chaque individu vit, sent et réfléchit depuis sa place propre : « nos sens ne peuvent jamais nous mener au-delà de notre propre personne », indique Smith (*Théorie des sentiments moraux*, p.44). L'individu est comme prisonnier de lui-même. Il ne peut pas, concrètement, être à la place de l'autre : il y a une impossibilité ontologique.

Cette incapacité de sortir de soi ou d'être autre que soi se double du souci de soi : il y a un penchant naturel à l'égoïsme et à la satisfaction de ses intérêts propres.

Dans le roman, Maylis de Kerangal précise la psychologie de chaque personnage, en indiquant des données biographiques. Bien souvent, elles se mêlent aux réflexions présentes des personnages, dans un entrelacs de sentiments, de souvenirs, de décisions conscientes, de dialogues avec autrui. Chacun est sur une trajectoire propre, où les destins se mêlent et s'entrecroisent. Chacun parle depuis sa place : Simon, sa mère, son père, les médecins, les infirmiers... Cependant le « je » narratif n'est que très peu employé. Lorsqu'il l'est, il est mêlé à l'ensemble des descriptions et des conversations, qui sont intégrées dans le cours de l'écriture (il n'y a pas de tirets dans les dialogues). Il y a autant de « capsules » spatio-temporelles et affectives qui traversent le roman que de personnages.

Le lieu de l'empathie est donc d'abord situé dans les âmes.

2. La faculté d'imagination

Le deuxième point commun est que chacun fait l'effort, à un moment ou à un autre, de se mettre à la place de l'autre : Révol est préoccupé par la manière d'annoncer aux parents la mort de leur fils, Rémige également ; les parents se préoccupent du sort de leur fils, ce qu'il peut-être encore ressentir, de leur fille, des amis de Simon blessés dans l'accident, des personnes qui pourraient être aidées par les greffes. Chacun se préoccupe de ce que peut ressentir l'autre, s'il était à sa place.

Or c'est ce que relève Smith dans le mécanisme de l'empathie : depuis ma place, j'imagine ce que cela ferait d'être à la place de l'autre. Qu'est-ce que je ressentirais si j'étais lui ? Comme cette projection ne peut pas se faire concrètement, elle se fait par l'imagination : « Nos sens ne peuvent jamais nous mener au-delà de notre propre personne : il n'y a donc que l'imagination qui nous fasse concevoir les sensations qu'il éprouve ; et cette faculté même peut nous y aider, que parce qu'elle nous représente ce que seraient les nôtres si nous étions à sa place. » (idem, p.44).

Cette imagination est une « copie » des sensations que peut ressentir autrui. Mais elle ne peut pas en avoir l'authenticité (une sensation est propre à un individu), ni la même intensité et est momentanée : « L'homme, quoique naturellement porté à la sympathie, ne ressent jamais pour autant au même degré, la passion qui anime le principal intéressé » (p.70).

Sans imagination, point d'empathie : à mi-chemin entre affect et représentation mentale, elle place dans une bulle auto-référentielle la possibilité de s'ouvrir à l'autre.

3. Le spectateur impartial

Ce mouvement de l'imagination par lequel le « je » se transporte à la place de l'autre est doublement important. Il per-

met d'être le spectateur impartial de soi-même et des événements, afin d'agir objectivement et d'être maître de soi.

a. L'imagination permet de comprendre le point de vue d'autrui et de ses intérêts propres. C'est la « pensée élargie » selon l'expression de Kant (*Critique de la raison pure pratique*, §40). Par-là, nous sortons du solipsisme, de notre égocentrisme. Cette compréhension de l'autre en s'imaginant à sa place est le processus même de la conscience réfléchie. Ainsi Révol est attentif à la formulation de ses phrases pour qu'elles soient entendables par Marianne, la mère de Simon. Ce faisant, il se met à sa place et conscientise sa propre action, il se représente. En effet, je prends conscience de moi-même par le détour de l'autre. La capacité de sortir de soi fait passer de la position de l'acteur (« the man within ») à celle du spectateur (« the man without »). En devenant spectateur de soi-même, en s'imaginant à la place de l'autre, nous atteignons une impartialité et une objectivité relatives dans le jugement. Ces réciprocités internes et externes tissent la sympathie, cœur des relations sociales. En se mettant à la place de Simon et des receveurs, ses parents acceptent le don d'organes.

b. Smith évoque ce que nous pourrions appeler des cercles sympathiques : nous avons tendance à avoir une forte sympathie avec nos amis, tandis qu'elle est moindre avec des connaissances et peut être quasiment inexistante avec des étrangers (p.72-73). Plus l'écart est grand, plus le désintérêt mais aussi l'impartialité sont grands.

Ainsi dans le roman, Thomas Rémige est celui qui manifeste le plus d'empathie envers les parents de Simon et du corps de Simon, car c'est lui qui les accompagne au plus près. Chargé de la proposition du

don de ses organes, il veille sur le corps de Simon lors des prélèvements, accomplit les volontés des parents auprès de lui.

L'autre spectatrice impartiale et vertueuse est Marthe Carrare : médecin anesthésiste appartenant à l'agence de biomédecine, elle a pour but de trouver des receveurs compatibles et de coordonner les hôpitaux pour le transport des organes et la possibilité des greffes. Elle évalue les compatibilités, les receveurs prioritaires, grâce à la technique, selon des procédures normées. N'étant pas sur place, elle gère ces opérations à distance géographiquement. Ne connaissant pas le défunt ni la famille, elle est également dans une distance affective. Ces distances sont redoublées par les protocoles et les probabilités mathématiques pour trouver les meilleurs receveurs. Avec elle, le calcul cède la place à la passion tout en ayant le souci de faire au mieux, car elle sait que derrière les diagrammes il y a des personnes en souffrance.

Les médecins qui prélèvent les organes, quant à eux, ne voient pas Simon mais un corps sur lequel il faut opérer vite et efficacement afin de préserver au maximum les organes et réussir les greffes. Ce corps dépouillé réintègre le chemin de l'humanité par les soins de Thomas Rémige : il le « répare » pour lui rendre son intégrité et son apparence de « héros grec » (« en l'observant travailler, on songe aux rituels funéraires qui conservaient intacte la beauté du héros grec venu mourir délibérément sur le champ de bataille », *Réparer les vivants*, p.287). Ainsi, il pourra être reconnu par ses proches comme celui qu'il a été (p.282).

La capacité de mettre à distance ses propres sentiments et ses représentations, en se plaçant du point de vue d'autrui et en

les insérant dans des cadres plus généraux, est donc essentielle à l'objectivité des jugements. L'impartialité varie selon le degré d'implication et de professionnalisme des acteurs.

4. Situation et rapports de convenance

L'empathie a toujours lieu dans une situation donnée. Cette situation inscrit dans un cadre délimité une temporalité, un espace, des finalités, des acteurs, des actions. La question est alors : que ferions-nous dans telle situation ? Cela suppose un rapport de convenance entre l'action et la situation.

Or dans le roman de Maylis de Kerangal, les soignants sont en permanence dans ce questionnement sur la convenance : que convient-il de faire, de dire ? Comment adapter son discours pour qu'il soit entendable et acceptable (les annonces faites aux parents) ou le plus efficace possible (les appels de Marthe Carrare) ?

Lorsque Thomas Rémige évoque la possibilité du don d'organes, c'est en mettant en avant le contexte : « Nous sommes dans un contexte où il serait possible d'envisager que Simon fasse don de ses organes. » (p.126).

Si nous sommes d'accord avec la réaction des autres, parce que c'est ce que nous aurions fait nous-même, il en ressort de la sympathie. Thomas Rémige croit que les parents vont refuser les dons des organes, face à la réaction de colère de Sean, le père de Simon ; leur acceptation est pour lui un retournement de situation auquel il ne s'attendait pas, dû en grande partie au regard juste qu'il a porté sur eux et à sa capacité à dire des choses d'une grande violence tout en ménageant ses annonces (p.134-135). Il a gagné leur sympathie, non pas affective mais rationnelle.

Si nous ne sommes pas d'accord avec la manière d'être ou d'agir des autres, parce que nous estimons que n'aurions pas fait pareil à leur place, il s'ensuit une réaction de rejet ou de

blâme. Ainsi l'infirmière Cordelia Owl se fait réprimander par Révol. Inexpérimentée en réanimation, elle a manifesté trop d'empathie envers le corps de Simon en présence de ses parents, en lui prodiguant les soins et en lui parlant comme s'il était vivant. Elle compromet ainsi le travail de deuil des parents et de fait la possibilité du don de ses organes. Il faut qu'elle suive l'exemple de Révol : être froid et objectif. En retour, Cordelia lui adresse un reproche : il ne l'a pas associée à la prise en charge du patient ni à la visite des parents, alors qu'on « ne travaille plus comme ça » (p.117). Elle lui reproche son manque de magnanimité, il lui reproche son manque de distance. Dans les deux cas, le rapport de convenue n'a pas été respecté par l'autre depuis leur point de vue.

Enfin, si les autres agissent avec des idées ou des solutions qui dépassent ce que nous aurions pu envisager nous-même, alors cela suscite des louanges et de l'admiration (Smith, p.66-67). Par exemple, Marthe Carrare a une confiance absolue envers Thomas Rémige, qui est à la fois très empathique mais sait demeurer très professionnel grâce à ses capacités de concentration : « c'est une chance pour le monde entier, un type pareil » (p.185).

Ainsi, l'estime et la considération réciproques sont des marqueurs de confiance : chacun, depuis sa place, juge et estime l'action de l'autre, d'où la sympathie plus ou moins grande à son égard.

5. Discussion, négociation et intérêts partagés

Enfin, la discussion avec autrui permet de l'écouter et de le prendre en considération. Elle permet de se mettre à sa place, en lui permettant d'énoncer ses affects, ses opinions. Elle est une marque de considération d'autrui. Ne pas écouter

quelqu'un est au mieux un signe d'impolitesse, au pire un signe d'inhumanité (Smith, p.56).

Les dialogues entre les parents de Simon et le corps médical (Révol, Rémige notamment) sont autant des espaces d'information, de compréhension que de négociation. Il s'agit d'annoncer par étape l'état irrémédiable de Simon, sa mort malgré le cœur qui bat, la possibilité de donner ses organes, lesquels.

Les discussions permettent aux parents de prendre conscience de la situation et de l'accepter progressivement : « ils parlent de leur fils au présent, ce n'est pas bon signe » (p.129) ; puis lorsque Rémige demande ce que leur fils aurait voulu, « ils parlent à l'imparfait, le père et la mère, ils ont amorcé le récit » (p.133). Sur fond de refus, ils acceptent finalement le don.

L'écoute attentive de Thomas Rémige leur permet d'exprimer leur douleur et leur colère, sans jugement. Ils entament ainsi leur travail de deuil, y compris pour l'après, afin qu'ils n'aient aucun regret. Smith le notait déjà : « La société et la conversation sont donc les plus puissants remèdes pour rendre à l'esprit sa tranquillité quand il a eu le malheur de la perdre » (p.73).

La perspective des greffes leur permet de donner un sens à la mort de leur fils : « Alors il ne sera pas mort pour rien, c'est ça ? » (p.139). Thomas Rémige leur apporte une réponse et un réconfort : il « faut penser aux vivants, faut penser à ceux qui restent (...) Enterrer les morts et réparer les vivants » (p.140).

L'intérêt du défunt est pris en compte prioritairement par les parents, qui sont attachés à faire honneur à la personne qu'il est et à ne pas atteindre à sa dignité. Ils sont invités à se demander ce que Simon aurait voulu. Comme ils ne peuvent pas le savoir, ils se mettent d'accord pour prélever le cœur, le foie et les poumons, mais ni les yeux ni la peau. Ils ont

aussi plusieurs demandes : que Thomas Rémige lui mette des écouteurs et lui fasse écouter la mer au moment de clamber son cœur, même s'ils vont peut-être résonner dans un vide abyssal ; d'énoncer les noms des gens qui l'aiment ; de lui rendre son apparence après l'opération. Toutes ces demandes sont honorées : « sinon, c'est de la barbarie » (p.282). Ce serait aussi une tromperie à l'égard de la famille qui a fait confiance au corps médical.

Le corps médical est davantage préoccupé par ce que Smith appelle « la main invisible ». Cette expression désigne l'idée d'une harmonie naturelle des intérêts de chacun. Chacun est amené à prendre en considération les intérêts des autres afin de servir les siens propres. Dans le contexte des dons d'organe, il s'agit de prélever sur le corps du donneur ce qui fera un bienfait maximum à un maximum de receveurs possibles.

L'intérêt des médecins à pratiquer de telles opérations est aussi évoquée dans le roman : l'interne Virgilio Brevia vit la greffe comme une sorte d'adoubement du professeur Harfang qui lui confie l'opération.

Mais une certaine ironie pointe dans le roman. Le respect du corps est mis en avant dans l'entretien avec les parents pour obtenir leur accord : « le corps de Simon n'est pas un stock d'organes sur lequel il s'agit de faire main basse » (p.134). Pourtant les prélèvements le vident de leur substance : « le corps de Simon Limbres est désormais une dépouille. (...) C'est un corps outragé. Châssis, carcasse, peau » (p.285). Il faut tout l'art et la compassion de Thomas Rémige pour lui redonner son apparence initiale, en le bourrant de champs textiles et de compresses, bourre grossière qu'il s'agit de modeler au mieux selon le volume et la forme des organes prélevés, puis de disposer en lieu et place » (p.282). Le corps remis « ad integrum » est profondément ironique (p.289).

mais grâce aux dons, quatre personnes recevront des organes et pourront continuer à vivre. Un pour quatre.

C'est donc bien une maximisation des intérêts, non naturelle, servant à la fois les intérêts individuels et collectifs. Elle est rendue possible par l'empathie mobilisée à des degrés divers par chacun des acteurs dans des rapports de convenances.

Conclusion

Peut-on se mettre à la place de l'autre ? Dans quelle mesure le doit-on, au risque de perdre son objectivité et une distance affective nécessaire à tout accompagnement dans le soin ?

Il peut paraître étonnant qu'on doive l'une des plus importantes analyses de l'empathie au père du libéralisme économique. Smith a établi, dans le sillage des Lumières écossaises qui fondent la moralité sur les sentiments naturels, que l'empathie est nécessaire à toute sociabilité durable et à des intérêts partagés.

En effet, se mettre à la place de l'autre est fondamental dans toute relation humaine : elle permet de comprendre l'autre, d'adopter son point de vue. Il en ressort un apaisement des conflits potentiels, une tranquillité par rapport à ses propres états d'âme et une meilleure conscience de soi.

Cependant l'empathie a ses limites : elle n'est qu'imaginaire, puisqu'il est impossible de se mettre de fait à la place de l'autre. Elle est plus ou moins pondérée par le tempérament des personnes et canalisée par la force des protocoles. Ce qui est en réalité un bien : cela permet de garder la tête froide et l'objectivité des jugements, afin d'œuvrer à un maximum de bien-être. L'empathie permet ainsi de transcender les épreuves du réel et les intérêts subjectifs au service du bien commun.

Bibliographie indicative

- Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, coll. Folio, éd. Gallimard, 2014 (2020) : l'histoire d'un don d'organes post-mortem, du décès du donneur à la transplantation sur un receveur
- Adam Smith, *Théorie des sentiments moraux*, trad. S. de Gaudry révisée par L. Folliot, coll. Rivages Poche Petite Bibliothèque, éd. Payot, 1759 (2016) : sur l'empathie comme faculté morale naturelle, ciment social
- Francis Hutcheson, *Recherche sur l'origine de nos idées de la beauté et de la vertu*, 1725
- David Hume, *Traité de la nature humaine*, 1739
- Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Folio, sur la pitié, expression de l'amour de soi et de non de l'amour propre
- Bentham, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, 1789
- Kant, *Critique de la faculté de juger*, 1790

SPINOZA : La liberté et la raison sont au fondement de l'Etat

Ruth TOLEDANO-ATTIAS

Dr en chirurgie dentaire

DEA de Philosophie

Dr en Lettres et Sciences Humaines,

Etude menée à partir du *Traité de l'Autorité politique* (1^{ère} partie)

Dès l'ouverture de son œuvre³, Spinoza déclare de prime abord que « la politique est une science appliquée où la théorie ne devrait pas être différente de la pratique ». En politique comme en mathématique, la méthode spinoziste se révèle identique : il cherche toujours à démontrer le bien-fondé de sa théorie. Aussi, une fois posé ce théorème, il élabore les éléments et principes de sa théorie politique. Puis il entreprend de l'appliquer dans le cas d'une monarchie. Seule la théorie politique sera examinée ici.

Eléments et principes de la théorie de l'Autorité politique

Comprendre la nature humaine

Spinoza précise qu'il « ne cherche qu'à déduire de la situation propre à la nature humaine, la doctrine susceptible de s'accorder le mieux avec la pratique⁴ ». Sa première préoccupation est donc de comprendre la nature humaine puisque ce sont des hommes qui vont s'assembler pour faire un état de société. Il importe donc de comprendre la nature humaine,

³ Spinoza, B. (1632-1677), *Traité de l'Autorité politique*, (ouvrage posthume), La Pléiade.

La partie à laquelle on se réfère est découpée en sept chapitres, de la p917 à la p990

⁴ *Traité de l'Autorité politique* (TAT), Chap. I, parag. 4

« non de la tourner en dérision ». Il observe que les défauts de la nature humaine ont un caractère de *nécessité* et ne peuvent pas être évités : il faut donc les étudier.

Puisque les hommes sont soumis aux passions, en proie aux sentiments, envie, concupiscence et rivalités, ils sont troublés par leurs affects et entrent souvent en conflit. Ils sont plus redoutables que les animaux à cause de leur habileté et de leur ruse⁵. Comme ils ne s'accordent pas par nature, ils ne donnent pas préférence à la raison. Inutile de se faire des illusions :

« On ne peut amener la masse ni les hommes engagés dans les affaires publiques à vivre d'après la discipline exclusive de la raison. Ce serait de l'ordre de la fable ».

Ce qui les occupe principalement, c'est « leur tendance à conserver leur être ». Ils peuvent avoir des sentiments positifs tels que la miséricorde et la bienveillance, mais « la bonne foi ne fait pas vivre un état ». Aussi, constate-t-il, dans l'état social comme dans l'état de nature, l'homme agit selon les lois de *sa nature* et ne songe qu'à son intérêt personnel⁶.

Comment donc l'homme va-t-il vivre dans cet état, compte tenu de ce préalable ? La doctrine va donc examiner les causes et principes naturels des états dans l'état de nature, autrement dit, le droit naturel.

Le droit naturel : la puissance de la masse

La réalité politique envisagée, c'est la « communauté originnaire de peuplement » que Spinoza désigne par le terme de *nation*⁷. Les hommes nouent des relations entre eux et forment une société organisée régie par un droit assez particulier. En effet, « le droit dont jouit l'homme au sein de la

⁵ TAT, *ibid*, chap.II, parag.14

⁶ TAT, *ibid*, chap.III, parag.3

⁷ *nation* qui traduit le latin *civitas*, et non *republica* comme dans le *Traité théologico-politique*, publié de son vivant en 1670 (à 38 ans).

nature est mesuré par le degré de sa puissance⁸ ». Par là, le philosophe désigne les lois et les règles de la nature en vertu desquelles tout se déroule dans le monde, c'est à dire

« la puissance de la nature même. Le droit naturel n'écarte ni lutte, ni haine ni convoitise ni affect. L'homme a compris dans l'état de nature que la puissance et le droit sont identiques et sont proportionnels au nombre⁹ ».

De manière explicite, deux personnes sont supérieures à une seule. Donc, plus les hommes sont nombreux, plus le droit est considérable. En conséquence, la puissance et le droit diminuent lorsque la crainte augmente.

L'autorité souveraine

Le droit ainsi défini par la « puissance de la masse est nommé *Autorité souveraine* ». Le détenteur absolu de cette autorité est désigné par l'accord général de la Communauté publique. Dans l'état de nature, chacun jouit du droit que la loi générale lui concède : il doit obéir aux 'commandements' issus de l'accord unanime. S'il refuse, on a recours à la *contrainte légale* d'où la crainte qui peut en résulter. Quant à la propriété, elle appartient à celui qui a la puissance d'en revendiquer la possession et de la défendre.

Le langage utilisé par Spinoza est bien celui de la force, de la loi du plus fort dans l'état de nature.

De plus, les lois de nature sont des lois 'divines', posées par Dieu et la *liberté* définit Dieu. Manifestement, ce que le philosophe désigne par Dieu, c'est la Nature puisque le « vouloir suprême de Dieu est inscrit dans la Nature (...) tel qu'il l'exprime dans l'ordonnance de la nature entière¹⁰ ». Cependant la nature a une cohérence.

⁸ TAT, ibid, chap.II, parag.4

⁹ TAT, ibid, chap.II, parag.4

¹⁰ Ibid, II, 4

Liberté vs Raison

La liberté est un des principes premiers de la fondation d'un état selon Spinoza.

Si, dans l'état de nature, l'indépendance d'un individu est fonction de sa puissance, elle ne peut durer que le temps où il peut empêcher quelqu'un d'autre de l'écraser. L'homme est libre s'il a la puissance d'exister, s'il s'abstient de choisir le pire au lieu du meilleur. Autrement dit, le philosophe ne considère pas la liberté comme une condition suffisante puisqu'elle n'est valide que si elle est balancée par la Raison :

« L'homme est d'autant plus en possession d'une pleine liberté qu'il se laisse guider par la raison¹¹ ».

Chez Spinoza, la liberté est conditionnée par la Raison et elles sont indissociables. L'argument se développe par la description d'une conduite humaine. Si explique-t-il, la conduite d'un homme est déterminée par des causes nécessaires, « la liberté, loin d'exclure la nécessité de l'action, la présuppose ». La liberté ne consiste pas à céder à ses convoitises ni l'esclavage à reconnaître l'autorité de la Raison. Elle augmente si l'homme a la raison pour guide et modère ses désirs. On reconnaît là le « saint laïque » et Spinoza lui-même.

L'exercice de la liberté consiste donc à se laisser guider par la Raison, s'astreindre à respecter la législation de son pays ainsi qu'à exécuter les ordres de la Souveraine puissance à laquelle il est soumis. Il y a quand même quelque chose de paradoxal dans ce processus dans lequel astreinte, soumission, exécution des ordres de la Souveraine puissance sont exigés pour faire de cet état un 'havre de liberté'.

En termes modernes, ce seraient les bases du « libéralisme politique », selon Spinoza.

Cependant, quelles limites assigne-t-il à la soumission, à l'obéissance et à la contrainte ?

¹¹ TAT, *ibid*, p928 (in LA Pleiade)

La raison intervient partout au niveau théorique

Spinoza distingue « les gens mus par la raison qui ont la sérénité, la tranquillité intérieure et qui s'épanouissent dans le cadre d'un état ; et la masse qui ne saurait trouver une unité qu'en adoptant une législation fondée sur des critères raisonnables¹² ». Il convient de constater que la raison sert d'alibi ou de justification à la soumission des individus à l'état mais, néanmoins, Spinoza donne la primauté à la raison pour leur attribuer une qualification au sein de l'état :

« Il n'est pas possible qu'un seul des enseignements de la raison contredise la réalité naturelle. Or, les hommes sont en proie aux sentiments ; la saine raison ne saurait exiger que chacun d'eux soit indépendant ; en d'autres termes, la raison elle-même affirme l'impossibilité de l'indépendance individuelle¹³ ».

En somme, l'individu est pris dans les tenailles de l'Etat souverain.

Les règles qui régissent l'organisation de l'Etat

Le mot clef de la théorie politique spinoziste est « utile ». La 'saine raison' dont il s'agit est non pathologique, non débile, non fantaisiste et elle discerne ce qui est *utile* pour les individus. Dès lors, comment s'organise cet état ? Comment s'établissent les rapports entre l'Etat et ces hommes libres, guidés par la saine raison ?

- Il s'agit d'une organisation d'hommes, précise l'auteur, où « le Bien et le Mal sont appréciés par rapport au droit général. La faute est donc une action illégale ». C'est clair, net et précis. L'Etat est l'instance suprême, c'est même une personnalité spirituelle. Spinoza use ici du langage théologique quand nous attendons un langage spécifiquement politique lorsqu'il évoque l'Etat. Aussi explique-t-il,

¹² *ibid*, p932 (in La Pléiade)

¹³ *ibid*, p936 (in La Pléiade)

« {Nous comprenons alors pourquoi} les hommes, habitués à vivre dans l'état sont portés à désigner du nom de *faute* toute opposition aux commandements de la saine raison¹⁴ ».

Or la faute asservit l'homme, elle ne le libère pas. Dans le cadre de cet état, la *soumission* vise à exécuter les actions légales ; mieux encore, « celles dont une décision générale impose l'accomplissement ». Immédiatement, suit une analogie avec la religion : « l'homme peut agir contre les vœux divins en n'appliquant pas la législation mais il ne peut agir contre le vouloir suprême de Dieu inscrit dans la Nature¹⁵ ».

Par ailleurs, les relations entre deux états sont analogues à celles de deux hommes dans l'état de nature. C'est la loi du plus fort qui en est la règle.

- Quels sont alors les rapports de l'individu à l'état de société, après l'instauration d'un régime politique selon le droit positif ?

Le corps de l'Etat, c'est la Nation. Les citoyens bénéficient des avantages assurés par le droit positif et sont, de ce fait, obligés d'obéir aux institutions et aux lois nationales. Le droit, c'est la puissance effective et celui de la nation est supérieur à celui de l'individu. Donc, la constitution ne peut autoriser chacun à vivre selon sa fantaisie sinon cet état serait suicidaire. Cela est incompatible avec la vie de l'état. « La volonté de la nation, c'est la volonté de tous. L'intérêt de la nation prime même si quelqu'un juge que les décisions nationales sont iniques¹⁶ ».

Cette page¹⁷ est très importante : on y voit Spinoza livrer sa théorie au tribunal critique de la raison ; il y présente les objections et les réponses et sa démonstration a tous les ca-

¹⁴ *ibid*, p932 (in La Pléiade)

¹⁵ *ibid*, p932

¹⁶ Spinoza, TAT, *ibid*, p936 in La Pléiade

¹⁷ il s'agit de la page 936

ractères de la démonstration mathématique. Il en découle une proposition de bon sens : de deux maux, il faut choisir le moindre. Il n'est donc pas contraire à la raison de se conformer aux exigences de la Raison, l'inconvénient est compensé par le bien dont l'état fait bénéficier l'individu. La Raison s'avère être un principe constitutif et une règle d'action tandis que le droit de la nation est déterminé par la puissance de la masse en tant que personnalité spirituelle.

Là, on voit s'établir un point de doctrine capital chez Spinoza : *l'interdépendance de la nation et de la masse*. Là prend place un plaidoyer du philosophe pour la liberté de conscience et contre l'intolérance :

« Rien ne saurait décider un homme à agir contre ses croyances, aucun homme ne saurait renoncer à son jugement ».

Cette déclaration semble poser problème à cause de la contradiction qu'elle induit entre la *conscience individuelle* et les exigences de l'état. Si rien ne saurait la contraindre, selon lui, ce principe de tolérance trouve néanmoins sa limite lorsque des sectateurs, par exemple, menacent l'intégrité de l'état. Il s'agit alors d'une contrainte légale.

Spinoza apporte d'autres nuances qui atténuent la dureté de l'état : si la masse a tant d'importance à ses yeux, contre toute attente, il lui reconnaît le *droit à l'insurrection légitime et conforme à la raison*. Il insiste sur ce point et y revient dans plusieurs chapitres :

« Si l'autorité politique se déconsidère et qu'elle provoque contre elle l'unanimité de la masse, elle est responsable de la révolte ».

Il convient de se rappeler que c'est la puissance de la masse qui détermine le droit de la nation. La nation a des devoirs envers ses sujets.

Dans un tel état, la religion n'est pas ruinée, c'est une *affaire personnelle*. Elle joue un rôle moral au service de l'état à

cause de l'amour, de la charité et de la concorde de la religion vraie et des obligations religieuses vraies. Le plus étonnant est qu'il confie la tâche de propagation de la religion à Dieu et à la Souveraine puissance. Toutefois, l'argent public n'est pas dépensé au profit de la religion.

Les tâches de la nation : préserver la vie des citoyens et leur donner une éducation politique.

L'idéal politique est réalisé, selon Spinoza, quand le but de l'état de société est réalisé, c'est-à-dire quand règnent la paix et la sécurité pour garantir la vie. Le meilleur état est celui qui se soucie de préserver le principe de vie. L'état a le devoir d'éliminer les causes de sédition et les guerres car elles sont un danger pour la vie. Contrairement à Aristote, Spinoza pense que les hommes doivent être éduqués à leur rôle dans la cité : la tâche de la nation est *l'éducation politique des citoyens*. La nation serait donc responsable des défauts des citoyens et leur rébellion autant que de leur valeur et de leur fidélité. Autrement dit, la nation est responsable du pire comme du meilleur.

Une question se pose alors : de quoi sont responsables les citoyens ?

Cependant, selon un mouvement propre à la pensée de Spinoza, il balance entre une raison quelque peu coercitive mais il en corrige les excès. Dans une de ses plus belles phrases, voici ce qu'il écrit :

« Lorsque les sujets d'une nation donnée sont trop terrorisés pour se soulever en armes, on ne devrait pas dire que la paix règne dans ce pays, mais seulement qu'il n'est pas en guerre. Si les sujets sont apathiques, ils sont à l'état d'esclaves. Un pays de ce genre a le nom de désert ».

La recherche de la paix pour la préservation de la vie

La paix est une situation positive, pas un état de non-guerre. Le philosophe ne perd pas de vue que la vie humaine digne

et non végétative, définie par la raison, est la seule qui vaille la peine. La vraie valeur, précise-t-il, la vraie vie de l'esprit dénote un souci constant de véracité pour la préservation de la vie humaine digne. Et ceci est valable pour la *masse libre*. La masse ou peuple de citoyens n'est pas conquise en vertu du droit de la guerre ; elle se laisse guider par l'espoir, non par la crainte. C'est la raison pour laquelle Spinoza mettra souvent l'accent sur une notion chère à la Boétie¹⁸, le rejet de la servitude volontaire :

« Une masse libre doit se garder de confier son salut à un homme {un seul} ».

Il donne l'exemple du *Prince* de Machiavel dans lequel ce dernier est montré, se préoccupant plus de l'intérêt du peuple, face au tyran, que de celui du prince. Il le met en garde.

¹⁸ Etienne de la Boétie, (1530-1563), auteur du *Discours sur la servitude volontaire*, 'véritable réquisitoire contre l'absolutisme, interrogeant les rapports de domination, la légitimité de l'autorité sur la population et l'acceptation de cette soumission'.

Qu'est-ce qui fonde une croyance ?

Laurent PIETRA

Docteur en philosophie

Membre associé au Sophiapol de l'Université Paris-Ouest Nanterre - La - Défense ; Intervenant pour l'Institut Emmanuel Lévinas.

Nous vivons une époque où les catastrophes du XXe siècle se prolongeant dans nos problèmes contemporains font douter des autorités qui fondèrent la modernité, à savoir la liberté et la science. Déjà les totalitarismes prétendaient dépasser, surmonter les problèmes posés par le capitalisme et la démocratie, et remettaient en cause le libéralisme politique et économique ; beaucoup de pseudo-science se mêlait alors à la science (avec les théories raciales par exemple), mais la science n'était pas remise en cause comme autorité décisive dans la détermination du vrai. L'échec des révolutions du XXe siècle, l'échec des modernisations des sociétés traditionnelles qui se libéraient des tutelles coloniales, le doute voire le soupçon portant sur les « valeurs » de leurs propres sociétés que les intellectuels « occidentaux » développaient, annonçaient la reviviscence des autorités anciennes de la religion et de la tradition.

Alors que les institutions modernes ont pour but la liberté individuelle et collective dans un système de règles, l'Etat de droit, dont l'équité est garantie par la séparation des pouvoirs, pour lequel l'accord commun minimal est garanti par les procédures démocratiques et la référence à une connaissance scientifique fondée sur la discussion, le dialogue, ces institutions qui sont le résultat de longues luttes, l'aboutissement de crises terribles sont radicalement critiquées comme sources des maux contemporains; comme si elles n'étaient pas seulement conjointes aux maux modernes du racisme, du colonialisme et aux maux plus anciens du patriarcalisme, elles sont rejetées comme si elles en étaient les causes; le bon grain et l'ivraie sont jetés ensemble. Si ce

discours n'était le fait que de personnes qui cherchent à donner un vernis théorique à leur haine d'un supposé «Occident», il serait facile de percer à jour la propagande et l'idéologie de régimes dictatoriaux qui rejettent les droits de l'Homme comme «valeurs occidentales» pour mieux asservir leurs populations, mais il trouve des relais dans les sociétés qui sont historiquement structurées par les autorités modernes, mais secouées par de violentes crises, idéologiquement très divisées, ou inquiètes des crises qui se profilent dans un futur qui paraît de moins en moins lointain.

Qu'on ait affaire à un discours idéologiquement structuré anti-occidental, anti-moderne, anti-humaniste, ou qu'on ait plus simplement affaire à des opinions, des croyances qui répondent aux inquiétudes profondes que suscitent les crises présentes et à venir de nos sociétés modernes, on doit noter que beaucoup de personnes croient trouver une solution individuelle et collective dans le retour à des normes, des croyances traditionnelles et religieuses (modèles de vies traditionnelles et religieuses parfois fantasmés). Pour ces personnes, la liberté et la science ne font plus guère autorité ; pour les personnes qui se réfèrent à des normes traditionnelles mais qui vivent dans des sociétés fondées sur la laïcité, la liberté individuelle de culte et de conscience est invoquée pour faire prévaloir leurs règles religieuses et se soustraire aux règles collectives ; on confond respect des personnes et respect des croyances, qui ne doivent plus être remises en cause, discutées, froissées. La science n'est plus acceptée si elle énonce des propositions contraires à ce qu'affirment les textes sacrés ; seule la techno-science est utilisée dans une ignorance totale de la contradiction entre les énoncés théoriques correspondant aux technologies et les croyances religieuses (par exemple, les lois de la microphysique rendant possibles les smartphones sont incompatibles avec les croyances des créationnistes qui refusent la vétusté de l'univers).

Prenons au sérieux ce retour des normes, des croyances traditionnelles, religieuses. Ayant déjà abordé les questions de la religion et de la superstition dans d'autres numéros de la revue, c'est la question de la croyance qui sera ici examinée. Les autorités de la religion et de la tradition n'ayant pas du tout disparu des sociétés modernes, il faut s'interroger sur le fondement des croyances, envisager la possibilité que les croyances aient un fondement. Il se peut que les croyances n'aient pas de fondement, mais pour le mettre en évidence, il convient de poser la question : qu'est-ce qui fonde la croyance ? Lorsque nous croyons à quelque chose, nous avons l'impression d'avoir des raisons de croire ; mais si quelqu'un nous questionne et met en question nos raisons, nous sommes souvent contraints de reconnaître que nos raisons sont en fait nos opinions, et quand nous devons rendre raison de ces opinions, nous finissons par dire que nous les tenons pour vraies parce que nous y croyons, même si d'autres n'y croient pas.

Qu'est-ce qui fonde nos croyances ? Souvent j'affirme la vérité d'une chose parce que c'est moi qui l'affirme. Je ne puis appuyer ma croyance sur autre chose qu'elle-même. La croyance paraîtra alors infondée, car l'autre me demande sur quoi je fonde ma croyance pour partager ce fondement avec moi. Si je lui dis que c'est ma croyance, il ne peut la partager, à moins d'admettre que j'aie raison en me conférant une autorité et en m'accordant sa confiance — je pense alors à sa place. Ce genre de fondement peut passer pour une mauvaise fondation, voire une absence de fondement. Toute croyance de ce type paraîtrait infondée. Il faut ici éclaircir ce qu'on entend par « fonder » ; s'agit-il de légitimer la croyance en donnant des raisons qui la justifient, de l'expliquer, d'en donner les causes ? Si on considère que la croyance a des causes et non des raisons, on l'expliquera sans la légitimer ; l'autorité, la confiance semblent être ce genre de fondement, de causes pour la croyance. Est-ce à dire qu'il y a des causes qui délégitiment la croyance alors que d'autres la légitime-

raient ? Soit on peut légitimement croire, et il faudra distinguer entre les croyances légitimes bien fondées et les croyances illégitimes, infondées. Soit on ne peut légitimement croire, la croyance est infondée, et on rejettera la croyance, on l'expliquera pour mieux la rejeter.

Poser la question « qu'est-ce qui fonde la croyance ? » supposerait alors une légitimité de la croyance qui pourrait être fondée, si elle est fondée par autre chose qu'elle-même. Mais si on cherche à expliquer la croyance, c'est qu'elle est un fait ; or un fait a-t-il besoin d'être fondé ? Son fondement n'est-il pas son existence ? Ce fait pose pourtant problème car il existe des croyances vraies et d'autres fausses, des croyances rationnelles, d'autres irrationnelles. Ce fait de la croyance est difficile à analyser car l'acte de croire est un fait de l'esprit, mais dont le contenu peut être faux, illusoire : je peux croire vrai ce qui est faux, je peux croire, fondé ce qui est infondé. Cette illusion signale-t-elle un défaut dans le rapport de l'esprit à ce qui n'est pas lui, ou un défaut de l'esprit lui-même ?

La détermination de l'acte spirituel de croire n'est pas simple non plus ; à quelle faculté de l'esprit rapporter l'acte de croire ? A l'entendement, à l'imagination, à la volonté, à la raison, au "cœur" ? Même si la croyance est un fait, ce n'est pas un fait simple ; acte de croire et contenu de croyance, croyance au sens gnoséologique (« je crois que ... ») et croyance au sens religieux (« je crois à... », « je crois en... »). Nous examinerons d'abord les raisons qui permettent de penser que la croyance est infondée afin de juger si on peut écarter le fait de la croyance — car comment pourrait-on fonder ce qui serait sans fondement ? Si, comme nous le supposons, le fait de la croyance ne peut être écarté purement et simplement, il faudra tenter d'en comprendre les causes ; cette recherche des causes et du pourquoi nous conduira peut-être à une légitimité de la croyance qui permettra de dégager un fondement ou des fondements possibles. Il s'agira alors d'évaluer la solidité de ces fondements, car il se

pourrait que nous croyions avoir trouvé un fondement alors que nous nous trompons - en fondant la croyance, pouvons-nous sortir du cercle de la croyance ?

Que la croyance soit un fait ne suffit pas à légitimer ce fait ; d'une part, nous croyons que quelque chose est un fait et nous nous trompons - pour les psychiatres avant Freud, l'hystérie était un fait clinique ; pour les anthropologues avant Lévi-Strauss, le totémisme était un fait ethnologique, religieux ; pour beaucoup d'hommes, le fait que la Terre était plate était incontestable. D'autre part, certaines choses sont des faits et nous les combattons, nous cherchons à les éliminer. Le fait de croire est peut-être attaché à un âge de la vie, à une limitation des facultés qui ne sont pas encore maîtresses d'elles-mêmes, ou aux séquelles de notre dépendance infantine à l'âge adulte. Nous sommes enfants avant que d'être adultes et nous dépendons de nos parents, de nos proches ; nous recevons passivement d'eux quantité d'idées, de pratiques, d'habitudes, d'interdits, d'autorisations que nous sommes constitutivement incapables de juger en raison de notre jeune âge, de l'inachèvement de nos facultés, de l'autorité de nos parents qui savent ce qui est bon pour nous lorsque nous ne le savons pas encore, de la confiance que nous avons en eux si nous les aimons et qu'ils nous aiment.

Le fait de la croyance est fondé sur ces autres faits qu'on peut résumer à l'état de dépendance où nous naissons. Nous croyons d'abord sur une base fragile, nous sommes crédules (nous croyons au Père Noël etc.), puis nous augmentons notre expérience par la déception, la découverte que ce qui paraissait vrai est faux. Nous devenons moins crédules. Nous apprenons plus de choses et nous apprenons aussi à mettre en doute ce qu'on nous a appris et que nous avons passivement accepté. Nous reconnaissons des autorités et aimons avoir confiance en nos semblables ; nous conservons alors un fond de crédulité et nous regrettons parfois cet âge de dépendance qui était aussi un âge où nous n'avions ni à nous occuper seuls de nous-mêmes, ni à nous occuper des

autres. Cependant, devenir adulte et responsable, c'est s'éloigner toujours de cet état et s'efforcer d'être moins crédules ; nous devenons de plus en plus exigeants quant aux croyances et nous ne nous laissons persuader que par l'évidence de notre raison. Deux raisons paraissent alors condamner la croyance et la renvoyer à un état qu'on souhaite quitter. Quand on sait vraiment quelque chose, on n'a plus besoin de croire, spécialement de « croire en... » puisqu'on raisonne soi-même, et lorsqu'on ne sait pas, on ne doit pas se laisser aller à croire. Qu'on sache ou qu'on ne sache pas, la croyance paraît infondée.

Molière fait dire à Dom Juan : « nous croyons que deux et deux sont quatre » ; ici, le maître manifeste son ironie ; tout ce qu'il accepte de croire, c'est ce qu'il sait ; il tient pour vraie l'évidence d'une raison ; B. Russell ou E. Kant parleraient d'une connaissance *a priori* ; croire, c'est ici savoir, car j'acquiesce à une vérité suffisante objectivement et subjectivement que je peux partager avec tous mes semblables qui comprendront la même chose que moi. Nous pouvons rendre raison de ce que nous savons. Au début, nous ne faisons que croire que deux et deux sont quatre, mais très vite, cette croyance infondée trouve son fondement, son explication et nous cessons de croire pour savoir. Cette vérité ne dépend pas de nous, ni des personnes qui nous l'ont apprise, et nous pouvons pourtant nous l'approprier en la comprenant. Une raison s'impose à nous car nous la reconnaissons comme valable et non pas comme une contrainte ou une révélation extérieure. La croyance est alors remplacée par le savoir. Même l'autorité et la confiance peuvent alors se fonder sur cette capacité à rendre raison ; je ne crois plus quelqu'un parce qu'il affirme avec conviction « j'ai raison », mais parce qu'il partage avec moi la raison qui le détermine et qui peut me déterminer sans rapport avec le fait que c'est tel ou tel qui me communique cette raison, sans que j'aie besoin de croire en qui ou quoi que ce soit. A proprement parler, je ne crois plus cette personne, je raisonne, je suis

d'accord avec elle - de mineur je deviens majeur. Les philosophes des Lumières considéraient que leur époque marquait pour l'humanité entière ce passage de l'âge mineur à la majorité, ou tout au moins que cette émancipation devenait possible pour tous et sans doute irréversible.

On objectera alors que si nous savons quelque chose, nous ne savons pas tout ; on dira même qu'on sait bien peu de choses. Pour tout ce que nous ne savons pas, ne sommes-nous pas nécessairement conduits à croire ? N'est-ce pas le fondement le plus évident de la croyance ? Nous croyons parce que nous ne savons pas. Je ne sais pas s'il va pleuvoir avec certitude, mais je vois ces gros nuages gris et j'en infère qu'il va pleuvoir : je crois qu'il va pleuvoir ; « Le sais-tu ? - Non, mais je le crois. » Le problème est que nous sommes tellement habitués à déduire un événement d'un autre que nous présentons souvent comme un savoir ce qui n'est qu'une croyance, une opinion, insuffisante tant objectivement que subjectivement. Kant nous invite dans la *Critique de la Raison pure* à parier sur nos assertions ; beaucoup de nos idées qui nous paraissaient suffisantes subjectivement nous paraissent alors plus douteuses et finalement insuffisantes pour miser dessus. En matière de croyance, nous sommes dans la situation du poulet qui croit qu'on le nourrira toujours, parce que cela s'est passé ainsi régulièrement, jusqu'au jour où on lui coupe le cou. B. Russell, à la suite de Hume, montre que ce qui nous paraît une connexion nécessaire entre deux événements n'est qu'une croyance fondée dans l'habitude.

L'attitude raisonnable en matière de connaissance est donc de se méfier de ce que nous tenons pour vrai, de suspendre notre jugement et de refuser de croire, même si d'autres croient. Quand on ne sait pas, on ne doit pas croire, car ce qu'on croit vrai peut être faux ; certes, cela est difficile car c'est peut-être la plus grande partie de nos "connaissances" qui se révèle être une somme de croyances. Certaines idées sont plus semblables au vrai qu'au faux mais rien ne me garantit que je ne me trompe pas, car mes idées

sont liées entre elles et la fausseté d'une idée ne m'apparaissant pas, je ne peux juger de la validité des idées qui en dépendent sans que j'en aie clairement conscience. Je crois que je suis en mouvement ou en repos, et pourtant le mouvement n'est que relatif ; ayant l'impression d'être au repos, il se peut que je sois en mouvement par rapport à un autre référentiel, d'autant que je ne m'aperçois pas bien que je suis en repos par rapport à un référentiel donné. Les autres dans la même situation que moi peuvent se tromper et le fait que nous croyions la même chose se renforce mimétiquement mais ne garantit en rien que nous ne sommes pas tous dans l'erreur. Les réseaux sociaux décuplent aujourd'hui cet effet en créant d'immenses communautés qui partagent les mêmes idées fausses croyant détenir la vérité du fait de la masse énorme de personnes qui croient des idées identiques et les partagent.

La conclusion qui peut être tirée est la suivante : si la croyance est fondée par une ou des raisons, elle cesse d'être une croyance, elle devient un savoir ; si je ne parviens pas à rendre raison d'une croyance, je ne dois pas acquiescer à cette croyance, mais suspendre mon jugement et refuser de lui donner un quelconque fondement ; ou autrement dit, je peux toujours croire, mais je ne prétendrais pas fonder la croyance. Rationalisme et scepticisme se rejoignent (paradoxalement) pour nous libérer de nos croyances. Cependant, le projet de nous libérer de nos croyances ne fait que mettre en lumière la croyance comme une tendance naturelle de l'esprit. C'est dire aussi qu'avant de combattre une tendance, un penchant, il faut comprendre cette tendance. Il se pourrait en effet que la répression immodérée d'une tendance naturelle produise non sa disparition, mais son expression sous des formes pathologiques, d'autant plus dangereuses qu'elles ne seraient pas comprises comme telles.

Peut-on résumer la croyance à un acte de l'esprit encore maintenu dans un état de minorité ? Il semblerait que beaucoup de nos croyances sont ce que B. Russell nommait des « croyances instinctives ». Nous ne cessons pas de croire

avec la fin de l'enfance. La critique de la connexion causale montre bien que la croyance fait partie de l'édifice même de la connaissance scientifique ; si nous reprenons l'exemple du poulet de B. Russell, cette critique atteint le principe de déterminisme : nous croyons que tout ce qui arrive a une cause déterminée, mais nous croyons que la cause A produit nécessairement l'effet B, or, nous n'avons pas constaté d'occurrence d'une autre succession ; nous avons certes une conjonction constante mais non une connexion nécessaire ; cette conjonction vaut pour le passé, mais nous pouvons seulement croire qu'elle vaut pour l'avenir.

Comme nous l'avons déjà noté, la croyance remplace bien souvent le savoir, car nous ne savons pas tout et ce que nous pensons savoir sera peut-être profondément remis en cause. Ce que nous connaissons de manière certaine et démonstrative repose sur des principes, mais les principes premiers ne peuvent être démontrés, déduits s'ils sont premiers ; ils sont vrais sans être démontrés ; ne retrouve-t-on pas la croyance ? nous tenons pour vrais des principes logiques ou mathématiques sans pouvoir les démontrer ; ne pas les reconnaître conduit à des absurdités. Nous avons certes des raisons de croire, mais pas de raisons démonstratives. Avec les mathématiques et la logique, nous avons affaire à des objets de pensée soit que nous devons admettre, soit que nous déduisons. Ce qui est déduit est su, ce qui est admis est cru, mais il s'agit d'une croyance rationnelle, car chaque esprit qui y sera confronté reconnaîtra la nécessité de l'admettre sans être contraint de le faire par une force extérieure. Mais la science ne s'arrête pas aux mathématiques et à la logique ; on quitte alors les objets de pensée pour le concret ; c'est ici que les connaissances scientifiques (physiques, biologiques...) peuvent être caractérisées comme des croyances ; nous appuyant sur l'expérimentation, nous corroborons des théories mais plusieurs théories, toutes cohérentes, peuvent expliquer les mêmes phénomènes. Certaines théories sont plus probables que d'autres ; nous hiérarchisons donc nos

croyances, nous les soumettons à des tests. Une induction se révèle fausse, nous la remplaçons par une autre induction dont la base est plus large, plus solide — la théorie einsteinienne vaut à une échelle macrocosmique alors que la théorie newtonienne ne fournissait de bons résultats que pour l'échelle d'un système solaire, là où localement la courbure de l'espace-temps peut être considérée comme nulle et correspondre à une géométrie euclidienne.

On voit alors que ce qui permet de hiérarchiser les croyances est un critère pragmatique ; une théorie est plus englobante, plus utile, réussit mieux à expliquer plus de phénomènes, outre ceux qui étaient déjà expliqués par l'ancienne théorie. Cette exigence pragmatique au cœur du théorique nous indique un élément essentiel de légitimation de la croyance. Nous avons besoin de faire des choix et comme nous ne disposons pas d'un savoir absolu, total, mais d'un savoir relatif et peut-être minime, nous devons nous fier à ce que nous croyons, à ce que nous tenons pour vrai. Jusque dans l'usage théorique de notre raison, il y a un usage pratique de la raison qui exige que, pratiquement, nous suspendions l'insuffisance subjective d'une croyance, pour passer à une suffisance subjective de celle-ci — certes sur la base d'une plus grande probabilité de cette croyance par rapport à d'autres, cette probabilité plus grande pouvant se rapporter à une plus grande cohérence.

Or, si nous trouvons déjà une justification de la croyance sur un plan théorique, à plus forte raison l'acte de croire trouvera une pleine légitimité dans l'ordre pratique. Comme le soulignait Platon dans le *Ménon*, pour se rendre à Larisse, l'opinion droite suffit ; la croyance vraie est un aussi bon guide pour l'action que la science. Je ne sais pas rendre raison de ce que je crois vrai, mais comme ce que je crois est vrai, mon action réussit. Je n'ai pas de connaissance du plan entier de ma ville, je ne connais peut-être pas le nom des rues que j'emprunte tous les jours, mais je saurai vous mener d'un point A à un point B. Je ne sais pas pourquoi il faut

mettre les ingrédients de cette recette dans cet ordre - je n'ai pas les connaissances chimiques - mais je sais qu'en faisant ainsi mon gâteau sera réussi. Comme l'indique Hume dans son *Enquête sur l'entendement humain*, l'homme a naturellement la faculté de croire car pour vivre et survivre, nous avons besoin de croire ; si la raison devait œuvrer pour justifier tout ce que nous croyons, nous n'y survivrions pas. A partir d'une impression présente, j'associe une idée qui est vivifiée par mon imagination ; je crois que B va suivre de A car je n'ai jamais observé autre chose que cette conjonction de A avec B. Je mange du pain tous les jours et je fais bien de croire que cela me nourrit et ne va pas tout à coup me tuer. Si je devais démontrer par ma raison que ce pain me nourrira nécessairement et ne me tuera pas, je creuserais ma faim de façon insupportable. La croyance est donc pratiquement ou pragmatiquement nécessaire à l'homme, individuellement et collectivement. Nous croyons parce que nous avons à survivre, à vivre, à nous engager dans nos actions et non seulement à passer notre temps à raisonner et à questionner. Pyrrhon, le sceptique radical, en donna une preuve: si on suspend son jugement en tout et qu'on refuse de tenir pour vrai ou bon ceci plutôt que cela, on finirait dans un ravin si l'un de nos disciples ne nous tirait par le bras pour échapper à cette mort. Beaucoup de sceptiques qui refusent de croire sur un plan théorique acceptent tout à fait de croire sur un plan pratique.

En effet, on peut se passer de croire en régime de connaissance *a priori*, ou lorsque nous doutons méthodiquement, mais lorsque nous agissons, nous ne pouvons douter sans hésiter et échouer. La suspension du jugement, comme le soulignait Descartes dans sa lettre au Père Mesland du 9 février 1645, ne vaut qu'avant l'accomplissement de l'action. Je ne peux attendre d'avoir une connaissance totale pour agir - il me faut une morale par provision - ; je ne peux non plus me rendre indifférent à l'action que je suis en train

d'accomplir. Quand on fait quelque chose, on doit croire à ce qu'on fait et on appelle cela la résolution.

Il y a donc des causes de la croyance qui peuvent être décrites. Selon B. Russell, notre monde n'est pas exclusivement ou simplement matériel, car si tel était le cas, il n'y aurait pas de croyances, il n'y aurait que des faits matériels. Or, comme il l'indique dans ses *Problèmes de philosophie*, il existe des croyances fausses ; la possibilité de l'erreur signale qu'un esprit entre en rapport avec ce qui n'est pas lui et qu'il peut se tromper. Nous sommes donc des esprits qui tentons de comprendre, de connaître ce qui nous entoure, ce qui n'est pas nous, et outre cela nous sommes des corps qui ont des besoins à satisfaire. Une telle justification de la croyance peut paraître bien prosaïque, mais elle ne dit rien d'autre que le fait de la croyance qui est une tendance naturelle de l'esprit humain qui se rapporte soit à un monde qui n'est pas lui, soit à un monde dont il n'est qu'une infime partie ; quand ce que nous croyons correspond, sans qu'on puisse y contredire, à ce qui est le cas dans ce monde hors de nous, nous dirons que nous avons une croyance vraie, et lorsque nous croyons que quelque chose est le cas alors que les termes que nous mettons en relation ne sont pas réellement en relation, nous avons une croyance fausse.

Il y a des croyances vraies ou fausses parce qu'il n'y a pas de savoir ni d'ignorance absolus ; nous essayons de comprendre un monde qui nous contient et nous déborde de toutes parts ; nous parvenons à comprendre quelques aspects, à les connaître, à rendre raison entièrement de ces connaissances ; pour les autres connaissances, plus nous parvenons à rendre raison, plus nous considérons comme probables ou vraies ces croyances ; moins nous en rendons raison, moins ces croyances sont probables. Comme certains ne se laissent pas beaucoup émouvoir par l'absence de raisons, ils pourront acquiescer à ces croyances. Ce qui fonde la croyance est ainsi son indéniable utilité tant sur le plan théorique que pratique. Ces causes de la croyance qui dessinent nettement

son utilité, voire sa nécessité pour l'action, pour le choix, peuvent être considérées comme des raisons qui fondent la croyance - on comprend ainsi pourquoi Kant, philosophe des Lumières qui caractérise son époque comme le passage pour l'humanité de sa minorité à sa majorité, faisait aussi de la croyance un «fait de l'entendement», quitte à distinguer entre les croyances en fonction de leurs suffisances subjective ou objective; le savoir rassemblant les deux suffisances, l'opinion étant insuffisante aux deux titres et la foi étant suffisante subjectivement mais non objectivement.

La croyance prend alors une place centrale dès lors qu'on souligne la finitude humaine, les limites d'une raison qui ne peut s'élever vers un savoir absolu mais qui trouve toute sa légitimité dans un usage pratique. Cependant, une telle légitimation de la croyance ne conduit-elle pas à faire de la croyance ce qui fonde la croyance, en en faisant une tendance naturelle et légitime de l'esprit humain ? Si nous ne pouvons sortir du cercle de nos croyances pour seulement les hiérarchiser, comment faisons-nous pour les hiérarchiser sans nous tromper ? Cette hiérarchie semblera elle-même objet de croyance, et ici c'est la force de ce qui est cru par une majorité de personnes qui risque de définir ce qui est crédible ou non.

Montrer que la croyance est « instinctive » ne saurait suffire ; il convient de fonder la croyance par l'établissement de critères pour hiérarchiser les croyances - mais peut-on trouver des critères qui échappent à la croyance, qui ne sont pas eux-mêmes crus, mais sus ? Lorsqu'on donne une telle place dans la hiérarchie des croyances à la foi à cause de sa suffisance subjective, on prend un risque théorique mais aussi pratique qui n'est pas négligeable. Nous n'avons plus affaire à des choses qui existent concrètement mais à des postulats, à des Idées, où la cohérence de la pensée suffit à donner une vraisemblance à ce que l'on avance, mais ceci n'est en rien une garantie intangible qu'on se trouve en présence de croyances vraies et non de croyances fausses. La

science a évolué depuis ses débuts au XVIIe siècle, et ce qui paraissait nécessaire, fondé scientifiquement, ou philosophiquement, dans ses premiers siècles, a perdu non seulement sa nécessité mais même parfois sa vraisemblance.

A la fin du XVIIIe siècle, la foi semblait avoir sa pleine légitimité sur le plan pratique ; même s'il s'agissait déjà d'une religion naturelle dans les limites de la simple Raison, plusieurs philosophes des Lumières étant d'ores et déjà plus que sceptiques quant aux religions révélées. Les Idées d'âme, d'immortalité et de Dieu légitimaient encore la moralité pour Kant qui reliait être moral, être libre et être un esprit. Comme le faisait déjà Schopenhauer, on peut soutenir, sans référence à ces Idées, que pour être moral, il suffit d'être doté d'une conscience capable d'examiner impartialement ce qui est équitable et de se mettre à la place des autres, de s'identifier aux autres. Sur le plan de l'explication de l'univers physique, les déistes du XVIIIe siècle ne disposaient pas encore du concept scientifique d'évolution et avaient besoin d'un grand horloger pour expliquer la merveilleuse et si complexe horlogerie de l'univers. L'évolution permet désormais de penser sans intervention d'un intellect divin la complexification croissante de l'univers à partir de stades moins complexes ; la complexité peut s'expliquer par les milliards d'années ; les créationnistes qui refusent l'évolution ne peuvent concevoir la complexité de notre univers que par la création divine, qui peut alors avoir eu lieu il y a 6000 ans.

En outre, pour des penseurs qui envisagent leur seule tradition religieuse, spirituelle, l'évidence de sa vérité peut se comprendre. Mais pour nous qui observons et connaissons suffisamment toutes les traditions religieuses ou spirituelles, nous ne pouvons qu'être dubitatifs vis-à-vis de leurs prétentions rivales à être les seules vraies. Pour parier avec Pascal, il faut croire que les plaisirs de ce monde ne valent pas grand-chose et que la vie éternelle est exclusivement apportée par le christianisme, voire le catholicisme. Derrière ce

que Kant nomme la suffisance subjective, il n'y a peut-être rien d'autre que ce que notre société, notre famille nous ont inculqué depuis notre enfance. Quand on se met à croire avec l'impression de croire avec des raisons, on est tout proche de la crédulité. Qu'il y ait des choses qui dépassent la raison, c'est tout à fait concevable, mais peut-on encore appeler « raisons » les « raisons » du « cœur » que « la raison ne connaît point » ? Il faut sans doute être sensible aux différences d'ordre, mais il faut aussi conserver la possibilité d'évaluer un ordre à partir d'un autre, car derrière le cœur, il y a peut-être la société à laquelle j'appartiens - les questions de mortalité et d'immortalité qui paraissent relever de l'option individuelle sont en fait des options qui engagent des civilisations entières. Ce qui permet de hiérarchiser les croyances ne peut donc être un critère purement subjectif, car derrière cette subjectivité, il y a le collectif, le nous qui pense et nous fait croire à certaines choses que nous acceptons sans les juger, sans imaginer même qu'on puisse les juger.

Un des critères pourrait alors être le rapport à une extériorité ; la croyance serait bien fondée dès lors qu'elle ne nous renvoie pas indéfiniment à une autre croyance. Comme le soulignait B. Russell, la vérité est un caractère de la croyance mais un caractère extrinsèque - le caractère intrinsèque de cohérence ne suffisant pas à établir une vérité. Notre croyance est vraie lorsqu'elle est en rapport avec quelque chose qui est effectivement le cas hors de nous ; on dira qu'on n'a pas accès à ce monde hors de nous existant indépendamment de nous ; nous en saisissons pourtant des aspects et si notre ignorance ne diminue pas, notre connaissance augmente, ce qui permet de rejeter dans le faux certaines croyances qui furent crues vraies - la Terre n'est pas plate et elle n'est pas au centre de l'univers.

Mais ce rapport à une extériorité est-il lui-même suffisant pour fonder la croyance ? Nous projetons parfois à l'extérieur de nous ce qui se passe en nous sans que nous en

ayons conscience. C'est même, selon Freud, la façon dont se constitue l'attitude superstitieuse ; nous sentons confusément qu'un événement a une signification, mais ne pouvant reconnaître le processus inconscient, nous le projetons à l'extérieur de nous ; le monde ne connaît pas de hasards et les événements du monde sont significatifs, il m'envoie des signes dont je dois tenir compte — Freud renverse la superstition en montrant qu'il peut y avoir des hasards extérieurs mais non des hasards psychiques. Si je trébuche sur le seuil de ma porte, ce n'est pas un signe du destin mais le signe qu'une résistance intérieure dont je ne suis pas conscient va entraver et faire échouer mon action. La croyance peut alors être fondée si je prends conscience de tous ces processus inconscients ou mimétiques qui me font prendre pour vraies des croyances fausses, irrationnelles.

La croyance ne peut être fondée ni sur elle-même, ni par elle-même ; fonder la croyance, c'est être capable de suspendre son jugement, de résister à notre tendance naturelle à croire et à croire sur une base fragile. Nous ne devons-nous laisser persuader que par l'évidence de notre raison, c'est-à-dire une idée qui ne s'impose à nous que parce que nous la reconnaissons, l'évaluons et la mettons en doute. Cette attitude de suspension du jugement doit être non seulement une méfiance à l'égard de notre propre tendance à généraliser à partir de cas particuliers mais aussi de cette tendance jumelle qu'on trouve dans les groupes humains à accuser quelqu'un ou quelque groupe comme la source de ce qui ne va pas chez eux. Cette capacité à douter méthodiquement qui peut fonder la croyance est un des aspects de ce que Descartes nommait libre-arbitre, liberté d'indifférence, au sens où le futur n'est pas écrit et où nous pouvons douter avant d'acquiescer à une idée, à une raison. Si certains aspects de la liberté peuvent relever de la croyance, voire de l'illusion, la faculté de suspendre nos croyances, de nous en libérer, ne serait-ce qu'un temps, n'est en rien illusoire ; c'est même la seule faculté que nous avons de résister au mimé-

tisme qui structure tant de nos comportements et entraîne tant de nos croyances.

L'évidence de la raison n'a de valeur que si nous avons envisagé les idées contradictoires, que si nous avons écouté et discuté les avis contradictoires aux nôtres; nous ne devons jamais croire que nous détenons le vrai et le bien; une croyance fondée ne peut être fondée par elle-même, sur elle-même, elle est une croyance relative, résultant d'une discussion qui examine les points de vue contradictoires, jamais une conviction qui s'impose avant toute discussion, rejetant toute contradiction, s'appuyant sur l'adhésion d'un grand nombre ou d'une majorité. C'est ce que Kant définissait comme « sens commun » dans sa *Critique de la faculté de juger*, une pensée élargie où penser en accord avec soi-même résulte de notre faculté à penser sans préjugés et à penser en se mettant à la place des autres.

Albert Camus : la vie, l'œuvre

(07.11. 1913 - 04.01.1960)

Dr Elie ATTIAS

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Directeur de la revue Médecine et Culture

En 1871, la famille Camus quitte l'Alsace et va s'installer en Algérie. Le fils, Lucien Auguste, ouvrier agricole, épouse Catherine Hélène Sintès, Espagnole de Majorque. Deux garçons naissent de cette union : Albert et Lucien. Albert est né à Mondovi, aujourd'hui Dréan, près de Constantine, le 7 novembre 1913. Il n'a pas un an lorsque son père est mortellement blessé à la première bataille de la Marne : « [...] mort au champ d'honneur, comme on dit. En bonne place, on peut voir dans un cadre doré, la croix de guerre et la médaille militaire » (*l'Envers et l'endroit*).

Albert sera élevé par sa mère, jeune veuve, avec son frère, dans un appartement d'un quartier populaire d'Alger, le quartier des pauvres. Elle faisait des ménages pour subvenir aux besoins de sa famille. Elle donnait son argent à sa mère qui s'occupait de l'éducation des enfants avec une cravache. Quand elle frappait trop fort, sa fille lui disait : « Ne frappe pas sur la tête parce que ce sont ses enfants, et elle les aime bien ».

De 1918 à 1923, Albert Camus fréquente l'école primaire communale du quartier Belcourt où un instituteur, Louis Germain, discerne ses aptitudes, remplace le père et se consacre à lui. Il réussit au concours des bourses de l'enseignement secondaire puis il est admis au lycée Mustapha d'Alger où il est respecté à cause de ses multiples talents qui font oublier sa pauvreté. On l'appelle affectueusement « le petit Prince ». Avec son professeur de philosophie, Jean Grenier, naît une amitié qui durera jusqu'à la mort.

Bachelier, il intègre la classe de lettres supérieures. Il vit intensément sur tous les plans, lorsqu'il est atteint par la tuberculose : « Une grave maladie m'ôta provisoirement la force de vie qui, en moi, transfigurait tout » (*Carnets*). Grâce à des prêts d'honneur et de menus emplois dans le commerce ou l'administration, il peut reprendre ses études, s'inscrit à la section de philosophie de l'université d'Alger et obtient, en 1936, un diplôme d'études supérieures sur le sujet *Néo-platonisme et pensée chrétienne dans les œuvres de Plotin et de Saint Augustin*. Mais la tuberculose l'empêchera de passer l'agrégation de philosophie.

L'Université n'est pas pour lui une tour d'ivoire : il exerce divers métiers, se marie et divorce peu après. Il adhère au parti communiste, puis démissionne lors du pacte entre Staline et Pierre Laval. Il fonde la maison de la culture d'Alger et la troupe « Théâtre du travail ». Il compose, avec plusieurs camarades, un drame antifasciste, *Révolte dans les Asturies* et devient un écrivain engagé. Les représentations sont interdites par le gouvernement général. Dès ce moment, l'œuvre et la vie de Camus se confondent dans la naissance d'un « message ».

En 1937, il publie un recueil de Nouvelles autobiographiques et symboliques : « Pour moi, je sais que ma source est dans *l'Envers et l'endroit*, dans ce monde de pauvreté et de lumière où j'ai longtemps vécu et dont le souvenir me préserve encore des deux dangers contraires qui menacent tout artiste, le ressentiment et la satisfaction. »

Il a la *passion du théâtre* et fonde la troupe de « L'Équipe » pour laquelle il adapte *Le Temps du mépris* de Malraux, le *Prométhée* d'Eschyle et *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski. Il confiera, plus tard, ses idées à des fictions dramatiques et sera aussi un excellent adaptateur des pièces anciennes ou étrangères : *Les Esprits* de Larivey (1953), *La Dévotion à la Croix* de Calderon (1953), *Requiem pour une nonne* de Faulkner (1957), *Les Possédés* de Dostoïevski (1959).

Il a aussi été un grand journaliste, à Alger puis à Paris, à trois moments de sa vie : reporter à Alger républicain et à Soir républicain, deux petits journaux algérois en 1938-1939, éditorialiste à Combat en 1944-1947 et chroniqueur à L'Express en 1955-1956. Pascal Pia, de son vrai nom, Pierre Durand, l'engage comme journaliste à Alger républicain où il apprend son métier en écrivant des articles dans tous les genres. Il publie notamment un compte rendu de *la Nausée* et un second recueil de nouvelles, *Noces*. Puis, avec quelques amis, il fonde la revue *Rivages*, qu'il veut consacrer à une certaine forme de civilisation, aux antipodes de celle de Sartre : « Ce goût triomphant de la vie, voilà la vraie Méditerranée. » S'il admire le talent de Sartre, il déplore sa perspective de la vie.

Il fait la connaissance de Malraux. Mais, à la suite d'un reportage sur la misère en Kabylie, il doit quitter l'Algérie. En mai 1940, à Paris, il termine *l'Étranger*, vivant d'un modeste emploi à la rédaction de *France-Soir*. En juin, il se replie avec le journal à Clermont-Ferrand, où il rédige l'essentiel du recueil *le Mythe de Sisyphe*. Vers la fin de l'année, il épouse Francine Faure, une Oranaise. En 1941, il retourne en Algérie, à Oran, où il met la dernière main au *Mythe de Sisyphe*, puis il entame *la Peste*. Rentré en France vers la fin de l'année, il rejoint la Résistance active et participe aux activités du réseau *Combat* (mouvement Libération-Nord) pour le renseignement et la presse clandestine.

Il voulait s'engager en 1940, mais il fut ajourné pour raison de santé. Sous l'occupation allemande, il tient une place importante dans la Résistance. Il devient, en août 1944, rédacteur en chef du journal *Combat* : les articles qu'il publie sont très remarqués et rassemblés sous le titre d'*Actuelles* (1950 et 1953). Il continuera de militer pour les déshérités et les victimes de la lutte pour la liberté. Il lancera, en 1956, un appel aux musulmans en faveur de la trêve en Algérie et publiera en 1957, avec Koestler, des *Réflexions sur la peine capitale* tendant à l'abolition de la peine de mort.

Sur les instances de Malraux, les éditions Gallimard publient *l'Étranger* en juillet 1942. Mais Camus a une grave rechute de tuberculose. Il se prépare à rejoindre Francine à Oran pour sa convalescence lorsque les Alliés débarquent en Afrique du Nord. Le couple restera séparé jusqu'à la Libération. La parution du recueil d'essais philosophiques *le Mythe de Sisyphe* (1943) est marquée par le succès et l'incompréhension. Nombre de critiques rapprochent de la pensée de Sartre un ouvrage où Camus écrit : « Je prends ici la liberté d'appeler suicide philosophique l'attitude existentielle. »

Les mouvements de Résistance fusionnent et Camus devient le délégué de « Combat ». Il publie clandestinement deux *Lettres à un ami* allemand. Le 24 août 1944, pendant les batailles de rues pour la libération de Paris, il écrit l'éditorial du premier numéro du journal *Combat*, sorti de la clandestinité. Tandis que Marcel Herrand, acteur, metteur en scène et directeur de théâtre, crée, au théâtre des Mathurins, avec Maria Casarès¹⁹ dans le rôle de Martha, *le Malentendu*, qui connaît un semi-échec, Camus veut donner au journal et à toute la presse issue de la Libération, un visage nouveau : « Pour des hommes qui, pendant des années, écrivant un article, savaient que cet article pouvait se payer de la prison et de la mort, il est évident que les mots avaient une valeur et qu'ils devaient être réfléchis » (*Actuelles I*).

En septembre 1945 naissent ses deux enfants, Jean et Catherine Camus. Quelques jours plus tard, la première de *Caligula* au théâtre Hébertot est un triomphe, mais on ne sait pas très bien si le succès est dû au texte de la pièce ou à la révélation, dans le rôle principal, d'un acteur de génie, Gérard Philipe. L'année suivante, Camus, qui a eu quelques

¹⁹ A. Camus a entretenu une relation amoureuse passionnée avec la comédienne, Maria Casarès : « Tu es entrée, par hasard, dans une vie dont je n'étais pas fier, et de ce jour-là quelque chose a commencé de changer. J'ai mieux respiré, j'ai détesté moins de choses, j'ai admiré librement ce qui méritait de l'être. Avant toi, hors de toi, je n'adhérais à rien. ... »

difficultés avec le F.B.I.²⁰, est accueilli chaleureusement par les universités américaines. Il se charge de la publication des œuvres inédites de Simone Weil, mais il n'arrive pas à faire prévaloir ses vues à la direction de *Combat*, avec lequel il rompt lors de sa prise de position contre la répression d'une révolte à Madagascar par l'armée française : c'est un échec personnel et la mort d'un idéal. En juin 1947, *la Peste* reçoit dès sa publication un accueil enthousiaste de la critique et du public, mais Camus semble n'éprouver qu'une sorte de désenchantement.

Cet état d'esprit est renforcé par un voyage en Algérie, suivi de l'échec, au théâtre Marigny, de *l'État de siège*, mis en scène par J.-L. Barrault. Camus voyage au Brésil en 1949. Dès son retour, à la fin août, il doit s'aliter et ne se relève que le 15 décembre, pour assister à la première de sa pièce *les Justes* qui remporte un succès. Affaibli, il travaille au ralenti, publie un recueil de ses articles *Actuelles I*. Puis, un second ensemble d'essais philosophiques paraît sous le titre de *l'Homme révolté*, origine d'une vaste, longue et amère polémique. Camus fait en 1952 un nouveau séjour en Algérie et, à son retour, il rompt définitivement avec Sartre. Il met en chantier des nouvelles et adapte pour la scène *les Possédés*, de Dostoïevski.

Après *Actuelles II* (1953), il réunit des textes écrits depuis 1939 sous le titre de *l'Été* (1954) : « Ce monde est empoisonné de malheurs et semble s'y complaire. Il est tout entier livré à ce mal que Nietzsche appelait l'esprit de lourdeur. N'y prêtons pas la main. Il est vain de pleurer sur l'esprit, il suffit de travailler pour lui. »

²⁰ En 1945 et 1946, Edgar Hoover, directeur de l'agence, lancé dans la chasse aux communistes, s'est mis en tête d'enquêter sur Jean-Paul Sartre et Albert Camus. Sa conviction : les œuvres littéraires des deux hommes ne sont qu'un prétexte pour diffuser les idées interdites. L'existentialisme serait un communisme déguisé, « une réécriture même du manifeste du Parti communiste ».

Le 22 janvier 1956, il lance à Alger un courageux *Appel pour une trêve civile en Algérie* : « Pour intervenir sur ce point, ma seule qualification est d'avoir vécu le malheur algérien comme une tragédie personnelle et de ne pouvoir, en particulier, me réjouir d'aucune mort, quelle qu'elle soit. » En septembre, il met en scène au théâtre des Mathurins son adaptation de *Requiem pour une nonne* de William Faulkner et publie son dernier roman, *la Chute*. En 1957, il donne un nouveau recueil de nouvelles, *l'Exil et le royaume*.

Albert Camus, écrivain, penseur, dramaturge, essayiste, journaliste critique, se voit remettre le prix Nobel de littérature, à Stockholm, le 10 décembre 1957 qui couronne son œuvre et « *qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes* ». Il dédie son *Discours de Suède* à l'instituteur Louis Germain.

Mais *Actuelles III*, recueil des articles sur l'Algérie, souffre d'une conspiration du silence. Camus fait un nouveau voyage en Grèce. Sa santé donne de nouveau de l'inquiétude. En 1959, il met en scène *les Possédés* au théâtre Antoine, puis va se reposer dans une maison récemment achetée à Lourmarin, en Provence. Le 20 décembre, il répond à une série de questions d'un professeur américain, R. D. Spector : « Je ne relis pas mes livres. Je veux faire autre chose, je veux le faire [...]. »

Le 4 janvier 1960, entre Sens et Paris, la puissante voiture de Michel Gallimard dérape et s'écrase contre un arbre ; le passager, Albert Camus, âgé de quarante-sept ans, est tué sur le coup et sa carrière prématurément brisée.

La carrière de Camus est celle d'un *psychologue* et d'un *moraliste*. Tour à tour, essayiste, romancier et auteur dramatique, il accorde la première place aux *idées*. Mais il ne faudrait pas méconnaître la *variété* et l'exacte *appropriation* de son art d'écrivain. Il a su nous imposer dans *L'Étranger* et *La Peste* un style neutre, impersonnel, tout en notations

sèches et monotones, qui est devenu inséparable du climat de l'absurde ; mais on découvre aisément dans son œuvre des résurgences de l'aptitude poétique à traduire les sensations dans leur pleine saveur qui triomphait dans *Noces* (1938), un des premiers essais où, avant l'amère découverte de l'absurde, le jeune Camus célébrait avec fougue ses « *noces avec le monde* ». Et l'on sera sensible à l'ironie et à l'humour qui jettent çà et là de discrètes lueurs, avant de briller de tout leur éclat dans *La Chute* (1956).

Son œuvre pourrait s'ordonner autour de deux pôles : l'*absurde* et la *révolte* qui correspondent aux deux étapes de son itinéraire philosophique.

- *La morale de l'Absurde* : la prise de conscience du non-sens de la vie le conduit à l'idée que l'homme est libre de vivre « sans appel » quitte à payer les conséquences de ses erreurs et doit épuiser les joies de cette terre. Ces idées, exposées dans *Le Mythe de Sisyphe* (1942), sont illustrées par le roman de *L'Étranger* (1942) et, en 1944, par deux pièces de théâtre : *Caligula* et *Le Malentendu*.

- *L'humanisme de la Révolte* : l'auteur aboutit à la découverte d'une valeur qui donne à l'action son sens et ses limites : la *nature humaine*. Cet humanisme apparaît dans *La Peste* (1947) et dans deux pièces de théâtre, *L'État de siège* (1948) et *Les Justes* (1949), puis s'exprime vigoureusement dans *L'Homme révolté* (1951).

Camus et l'Absurde

« *Un jour vient [...] et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans. Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps [...] Il appartient au temps et, à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde* ».

Bien qu'apparenté dans une certaine mesure à l'existentialisme, Albert Camus s'en est nettement séparé pour attacher son nom à une doctrine personnelle, la *philosophie de l'absurde*.

La vie vaut-elle d'être vécue ? Pour la plupart des hommes, vivre se ramène à « faire des gestes que l'habitude commande ». Mais le suicide soulève la question fondamentale du sens de la vie : « Mourir volontairement suppose qu'on a reconnu, même instinctivement, le caractère dérisoire de cette habitude, l'absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l'inutilité de la souffrance ». Pareille prise de position est rare, personnelle et incommunicable. Elle peut surgir de la « nausée » qu'inspire le caractère machinal de l'existence sans but. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'écœurement. Cette découverte peut naître du sentiment de l'étrangeté de la nature, de l'hostilité primitive du monde auquel on se sent tout à coup étranger. Ou encore l'idée que tous les jours d'une vie sans éclat sont stupidement subordonnés au lendemain, alors que le temps qui conduit à l'anéantissement de nos efforts est notre pire ennemi. Enfin, c'est surtout, la certitude de la mort, ce « côté élémentaire et définitif de l'aventure » qui nous en révèle l'absurdité : « Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît. Aucune morale, aucun effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques de notre condition. » D'ailleurs, l'intelligence, reconnaissant son inaptitude à comprendre le monde, nous dit aussi, à sa manière, que ce monde est absurde, ou plutôt « peuplé d'irrationnels ». En fait, ce n'est pas le monde qui est absurde mais la confrontation de son caractère irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. Ainsi l'absurde n'est ni dans l'homme ni dans le monde, mais dans leur présence commune. Il naît de leur antinomie. « Il est pour le moment leur seul lien, il

les scelle l'un à l'autre comme la haine seule peut river les êtres... L'irrationnel, la nostalgie humaine et l'absurde qui surgit de leur tête-à-tête, voilà les trois personnages du *drame* qui doit nécessairement finir avec toute logique dont une existence est capable. »

Si *cette notion d'absurde est essentielle*, si elle est la première de nos vérités, toute solution du drame doit la préserver. Camus récuse donc les *attitudes d'évasion* qui consisteraient à escamoter l'un ou l'autre terme : d'une part, le *suicide* qui est la suppression de la conscience ; d'autre part, les doctrines situant *hors de ce monde* les raisons et les espérances qui donneraient un sens à la vie, c'est-à-dire soit la *croyance religieuse*, soit ce qu'il appelle le *suicide philosophique* des existentialistes (Jaspers, Chestov, Kierkegaard) qui, par diverses voies divinisent l'irrationnel ou, faisant de l'absurde le critère de l'autre monde, le transforment en « tremplin d'éternité ». Au contraire, seul donne au drame sa solution logique, celui qui décide de *vivre seulement avec ce qu'il sait*, c'est-à-dire avec la conscience de l'affrontement sans espoir entre l'esprit et le monde. « *Je tire de l'absurde, dit Camus, trois conséquences qui sont ma révolte, ma liberté, ma passion. Par le seul jeu de ma conscience, je transforme en règle de vie ce qui était invitation à la mort - et je refuse le suicide.* Ainsi, se définit l'attitude de « ***l'homme absurde*** ».

« Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour maintenir devant soi cet absurde mis à jour par la conscience... *Vivre, c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder...* L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi ***la Révolte*** qui est un confrontation perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité. Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes... Elle n'est pas aspiration, elle est sans espoir. Elle n'est que l'assurance d'un destin écrasant, moins la résignation qui devrait

l'accompagner. » C'est ainsi que Camus oppose à l'esprit du suicide (qui, d'une certaine façon consent à l'absurde) celui du condamné à mort qui est en même temps conscience et refus de la mort. Selon lui, *c'est cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur*, exalte l'intelligence et l'orgueil de l'homme aux prises avec une réalité qui le dépasse, et l'invite à *tout épuiser et à s'épuiser*, car il sait que « dans cette conscience et dans cette révolte au jour le jour, il témoigne de sa seule vérité qui est le *défi* ».

L'homme absurde laisse de côté le problème de « la liberté en soi » qui n'aurait de sens qu'en relation avec la croyance en Dieu ; il ne peut éprouver que sa propre liberté d'esprit ou d'action. Jusqu'à la rencontre de l'absurde, il avait l'illusion d'être libre mais il était esclave de l'habitude ou des préjugés qui ne donnaient à sa vie qu'un semblant de but et de valeur. La découverte de l'absurde lui permet de tout voir d'un regard neuf : il est profondément libre de partir du moment où il connaît *lucidement* sa condition sans espoir et sans lendemain. Il se sent alors *délié des règles* communes et apprend à vivre « *sans appel* ».

Vivre dans un univers absurde consistera à ***multiplier avec passion les expériences lucides***, pour « être en face du monde le plus souvent possible ». Montaigne insistait sur la *qualité* des expériences qu'on accroît en y associant son âme ; Camus insiste sur leur *quantité*, car leur qualité découle de notre présence au monde en pleine conscience : « *Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où la lucidité règne, l'échelle des valeurs devient inutile... Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde.* »

Tout est permis, s'écriait Ivan Karamazov. Camus note que ce cri comporte plus d'amertume que de joie, car il n'y a plus de valeurs consacrées pour orienter notre choix ; « l'absurde, dit-il, ne délivre pas, il lie. Il n'autorise pas tous les actes. *Tout est permis ne signifie pas que rien n'est dé-*

fendu. L'absurde rend seulement leur *équivalence* aux conséquences de ces actes. Il ne recommande pas le crime, ce serait puéril, mais il restitue au remord son inutilité. De même, si toutes les expériences sont indifférentes, celle du devoir est aussi légitime qu'une autre. » C'est justement dans le champ des possibles et avec ces limites que s'exerce la liberté de l'homme absurde : les conséquences de ses actes sont simplement ce qu'il faut payer et il y est prêt. *L'homme est sa propre fin et il est sa seule fin*, mais parmi ses actes il en est qui servent ou desservent l'humanité, et c'est dans le sens de cet *humanisme* que va évoluer la pensée de Camus.

Révolte et Humanisme

Dans les Lettres à un ami allemand, publiées en 1948 mais écrites dès le temps de l'Occupation, Camus s'élève contre les théories de cet ancien ami qui justifie par le « tout est permis » la politique hitlérienne de conquête par tous les moyens. « *J'ai choisi la justice, réplique-t-il, pour rester fidèle à la terre. Je continue à croire que ce monde n'a pas de sens supérieur. Mais je sais que quelque chose en lui a du sens, et c'est l'homme, parce qu'il est le seul être à exiger d'en avoir* ». Cette attitude nouvelle se confirmera dans *La Peste* (1947) et trouvera sa justification profonde dans *L'Homme révolté* (1951).

Les leçons de la révolte

Dans *l'homme révolté*, Camus nous invite à méditer sur la révolte qui, dans *Le Mythe de Sisyphe*, accompagnait la prise de conscience de l'absurde et du néant des valeurs dans un monde où « tout est permis ».

1 - « Je me révolte, donc nous sommes »

L'esclave qui, d'instinct, se révolte contre son maître dit à la fois non et oui. *Non*, car il souligne une limite à ne pas franchir. *Oui*, car du même coup il affirme un droit, il invoque tacitement une valeur qui me dépasse (puisqu'il la met au-dessus de sa vie), qui lui est commune avec tous les hommes et qui définit la *nature humaine* : « *Je me révolte, donc nous sommes...* C'est pour toutes les existences en même temps que l'esclave se dresse, lorsqu'il juge que, par tel ordre, quelque chose en lui est niée qui ne lui appartient pas seulement, mais qui est un lieu commun où tous les hommes, même celui qui l'insulte et l'opprime, ont une communauté prête. » A la passion de *l'homme* absurde qui plaçait le bonheur dans la multiplicité des expériences, épuisant la vie en solitaire en dehors de toute notion de valeur, l'analyse de *l'homme révolté* substitue, par conséquent, comme principe d'action une *valeur collective*, la nature humaine qui justifie la sympathie, la *communion*, le service des autres.

2 - Rester fidèle à la révolte

C'est la révolte elle-même qui nous indique le sens et les bornes de son action. En se révoltant au nom de la nature, l'esclave s'interdit en effet de porter atteinte à cette nature dans tout autre homme, et même dans le maître qui l'opprime, sous peine de trahir la *noblesse* et la *pureté* de sa révolte. Au cours d'une étude historique, Camus vérifie, dans chaque cas considéré, si la révolte « reste fidèle à sa *noblesse* première ou si, par lassitude et folie, elle l'oublie au contraire dans une ivresse de tyrannie et de servitude ». Ainsi, la *révolte métaphysique*, mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition et la création toute entière, s'égare lorsqu'elle aboutit soit au meurtre (Sade, Dostoïevski), soit à l'acceptation du mal (Stirner, Nietzsche). Quant à la *révolte historique*, elle pose le problème, capital pour comprendre le monde moderne, de la légitimité du

monde comme moyen d'action politique. Camus fustige la *terreur irrationnelle* des dictatures fasciste et hitlérienne qui justifient le meurtre par la vengeance et la loi du plus fort. Il s'indigne tout autant contre la *terreur rationnelle* des régimes qui présentent le meurtre comme une nécessité provisoire pour préparer l'avènement d'une société où les hommes seront heureux et où la terreur ne sera plus nécessaire : comment admettre, en effet, qu'il faille consentir à l'anéantissement provisoire des valeurs humaines pour que celles-ci soient un jour respectées ? C'est à ce propos que Camus qui, dans sa jeunesse avait adhéré quelque temps au parti communiste, fut conduit à rompre avec les communistes et même avec Sartre.

Si la révolte s'égare ainsi dans la terreur, c'est par une *exigence d'absolu*. Mais *l'homme vit dans le relatif* et c'est la révolte elle-même qui nous apprend les notions de limite et de mesure. Elle enseigne, par-là, « qu'il faut une part de réalisme dans toute morale ; la vérité toute pure est meurtrière ; et qu'il faut une part de morale à tout réalisme : Le cynisme est meurtrier ». A l'intransigeance révolutionnaire, Camus oppose donc la « pensée solaire » des Grecs, cette « *pensée de midi* » faite d'équilibre et de sens du relatif, par laquelle la révolte se prononce *en faveur de la vie, non contre elle*.

Ainsi se trouvent définis *le sens et les limites de notre action* : « Il y a, pour l'homme, une action et une pensée possibles au niveau moyen qui est le sien. Toute entreprise plus ambitieuse se révèle contradictoire. L'absolu ne s'atteint ni surtout ne se crée à travers l'histoire. La politique n'est pas religion, ou alors elle est inquisition [...]».

La révolte bute inlassablement contre le mal, à partir duquel il ne lui reste qu'à prendre un nouvel élan. L'homme peut maîtriser en lui tout ce qui doit l'être. Il doit réparer dans la création tout ce qui peut l'être. Après quoi, les enfants mourront toujours injustement même dans la société parfaite. *Dans son plus grand effort, l'homme ne peut que se*

proposer de diminuer arithmétiquement la douleur du monde. Mais l'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées soient-elles ne cesseront pas d'être le scandale. Ce qui est en notre pouvoir, mais exige une *tension constante* pour garder la mesure, se résume dans cette formule saisissante : « *Apprendre à vivre et à mourir et, pour être homme, refuser d'être Dieu* ».

Son message philosophique

Camus, dont la seule préoccupation de peindre *l'humaine condition*, **refuse délibérément tout système** car « une pensée profonde est en continuel devenir, elle épouse l'expérience d'une vie et s'y façonne. » Il choisit d'ailleurs d'exprimer sa pensée sous forme d'essais qu'il groupe en deux recueils, *le Mythe de Sisyphe* et *l'Homme révolté*, une perspective du monde articulée sur **cinq points**, de l'absence de Dieu à la révolte.

* Camus est conduit, pour des raisons morales, *devant la présence de l'injustice et du mal sur la terre*, à **l'agnosticisme**, car tout se passe sur la terre comme si Dieu n'existait pas ; il sort ainsi du « paradoxe d'un Dieu tout-puissant et malfaisant, ou bienfaisant et stérile » (*l'Homme révolté*).

* Cette *absence de Dieu débouche inévitablement sur l'absurde* qui caractérise la relation entre l'homme et le monde : « Il n'est ni dans l'un, ni dans l'autre des éléments comparés. Il naît de leur confrontation » (*le Mythe de Sisyphe*). Camus affirme : « Constater l'absurdité de la vie ne peut être une fin, mais seulement un commencement » (*Actuelles I*) ; et cela lui permet d'élaborer une méthode.

* La prise de conscience de l'absurde *permet à l'homme de réintégrer le temps dans son unique réalité*, celle de **l'instant**. Libérés de l'hypothèse de l'éternel ou d'un illusoire avenir, nous allons pouvoir vivre à plein notre seule existence, car, pour un homme, l'éternité est le temps de sa propre vie ; d'où le conseil profond : « N'attendez pas le ju-

gement dernier, il a lieu tous les jours » (*la Chute*). La grandeur d'une telle perspective ne peut qu'exalter l'homme et refléter une attitude vitale, aux antipodes de l'angoisse existentialiste.

* Pour maintenir l'essentielle **notion de limite**, il faut une valeur objective qui permet de juger de l'extérieur tout acte individuel ou collectif, sinon on se heurte à un dilemme des plus graves : « Quand le bien et le mal sont réintégrés dans le temps, confondus avec les événements, rien n'est bon ou mauvais, mais seulement prématuré ou périmé. Qui décidera de l'opportunité, sinon l'opportuniste ? ».

* La **révolte** constituera la réponse définitive de Camus et la clef de voûte de sa pensée. Esquissée déjà dans *le Mythe de Sisyphe* (« [...] elle est un confrontation perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité. Elle est l'exigence d'une impossible transparence »).

Tel est le principe unificateur de cette pensée si vaste, aux aspects si divers. Camus lui-même écrivait au début de sa carrière philosophique : « Une seule certitude suffit à celui qui cherche. Il s'agit seulement d'en tirer toutes les conséquences. »

Son œuvre littéraire

Au théâtre, il diffuse des pièces engagées, soit politiquement (*Révolte dans les Asturies*, *les Justes*), soit philosophiquement (*Caligula*, *le Malentendu*) et des adaptations écrites dans un style simple et souvent poétique qui portent des messages élevés. Mais ces pièces ne sont pas la partie la plus heureuse de son œuvre. Les meilleures semblent *Caligula*, dont l'aspect humoristique noir (la farce tragique) est une innovation, et *les Justes*, sauvée par une actualité politique qui ne cesse d'être brûlante (le problème de la fin et des moyens, des « mains sales » en politique). Camus, dont la première et la dernière œuvre furent des pièces, présente une série d'expériences de forme : ainsi le

Malentendu est une thèse structurée à l'emporte-pièce, avec des personnages tragiques ; *l'État de siège* est une œuvre impressionniste ; *le Requiem* est une vision de théâtralité pure. Cependant, c'est à ce genre plus qu'aux autres que l'on pourrait appliquer ce jugement : « [...] la suite de ses œuvres n'est qu'une collection d'échecs. Mais si ces échecs gardent tous la même résonance, le créateur a su répéter l'image de sa propre condition, faire retentir le secret stérile dont il est détenteur ».

En revanche, dans le domaine de **la fiction**, Camus restera un des plus grands auteurs de la langue française. Autant de chefs-d'œuvre, qu'il s'agisse des contes de *l'Envers et l'endroit*, des *Noces* ou de *l'Été*, des nouvelles du recueil de *l'Exil et le royaume* ou des trois romans célèbres dans le monde entier, *l'Étranger*, *la Peste* et *la Chute*, où il joue son rôle « [...] d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes ».

Le style de Camus recèle une beauté poétique discrète, en retrait, qui élude toute analyse.

Pour **le fond**, les romans de Camus doivent leur succès au fait qu'ils peuvent se lire sur des paliers différents, reflétant ainsi le niveau d'intelligence et de pénétration du lecteur.

* *L'Étranger* est d'abord, dans un cadre exotique, l'histoire d'un crime et de son châtement. Sous-jacente, le lecteur plus fin trouvera l'étude profonde d'une évolution psychologique d'un caractère très particulier, évoluant d'une indifférence vétilleuse à une passion inattendue pour la vérité ; enfin, plus profondément encore, on y découvre une prise de conscience progressive de l'absurde qui débouche sur une révolte qui dépasse singulièrement le cadre étiqué de la vie de ce modeste employé de bureau.

* *La Peste* est, au premier abord, le récit d'une épidémie vue par un témoin compétent, le docteur Rieux, et la réaction unanimiste de la population d'une ville mise en état de siège.

Puis on pense au nazisme (« la peste brune ») et, en creusant un peu, à l'Occupation, qui avait isolé la France en la coupant du monde libre. Derrière ces actualités politiques se profilent des thèmes plus universels et l'on est condamné à rester à la surface des choses si l'on ne comprend pas que la peste symbolise le consentement, le *contraire même de la révolte*. Dans ce roman, chaque personnage oppose à sa forme de peste une forme particulière de révolte dont un des sommets est sans doute l'apostrophe du docteur Rieux au père Paneloux : « Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où les enfants sont torturés. » La peste pourrait être l'époque inhumaine que nous préparent les ordinateurs aux mains des États tyrans, le règne de la machine sur les esprits et celui de l'administration rigoureuse sur nos vies. Enfin, comme une sorte d'empreinte toujours présente, l'absurde et sa manifestation première, la présence de la mort. Ainsi revient un *thème majeur* : nous « jouons » à être éternels ; nous ne pouvons supporter tout fait qui nous oblige à voir en face la vérité absurde, l'évidence inéluctable de notre mort. Mais constater cela consiste à s'engager sur la voie de la révolte.

* *La Chute*, ouvrage auquel certains critiques accordent une valeur autobiographique. Cette confession de minuit de Jean-Baptiste Clamence, mystérieux « juge-pénitent », n'est autre que le lecteur du roman - vous, moi -, car nous sommes tous juges et coupables et que nous clamons dans le désert. « Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions bien que nous connaissions d'avance les réponses ? » La vraie révolte ne peut être qu'une prise de conscience de ce destin que nous ne pouvons empêcher, la conquête difficile de la lucidité ne peut qu'engendrer une joie profonde et orgueilleuse...

Discours d'Albert Camus

Pour la réception du prix Nobel

10 décembre 1957

Il a 44 ans et il est le neuvième français à obtenir le prix Nobel pour « l'ensemble d'une œuvre qui met en lumière les problèmes se posant de nos jours à la conscience des hommes ». Il dédie son discours à Louis germain, l'instituteur qui en CM2 lui a permis de poursuivre ses études. Il est félicité par ses pairs, notamment Roger Martin du Gard, François Mauriac et William Faulkner. Il aurait souhaité que cette distinction revienne à André Malraux, son aîné, qu'il considère aussi comme un maître. Le prix lui a été décerné

Sire, Madame, Altesses Royales, Mesdames, Messieurs,

En recevant la distinction dont votre libre Académie a bien voulu m'honorer, ma gratitude était d'autant plus profonde que je mesurais à quel point cette récompense dépassait mes mérites personnels. Tout homme et, à plus forte raison, tout artiste, désire être reconnu. Je le désire aussi. Mais il ne m'a pas été possible d'apprendre votre décision sans comparer son retentissement à ce que je suis réellement. Comment un homme presque jeune, riche de ses seuls doutes et d'une œuvre encore en chantier, habitué à vivre dans la solitude du travail ou dans les retraites de l'amitié, n'aurait-il pas appris avec une sorte de panique un arrêt qui le portait d'un coup, seul et réduit à lui-même, au centre d'une lumière crue ? De quel cœur aussi pouvait-il recevoir cet honneur à l'heure où, en Europe, d'autres écrivains, parmi les plus grands, sont réduits au silence, et dans le temps même où sa terre natale connaît un malheur incessant ?

J'ai connu ce désarroi et ce trouble intérieur. Pour retrouver la paix, il m'a fallu, en somme, me mettre en règle avec un sort trop généreux. Et, puisque je ne pouvais m'égaliser à lui en m'appuyant sur mes seuls mérites, je n'ai rien trouvé d'autre pour m'aider que ce qui m'a soutenu tout au long de ma vie, et dans les circonstances les plus con-

traires : l'idée que je me fais de mon art et du rôle de l'écrivain. Permettez seulement que, dans un sentiment de reconnaissance et d'amitié, je vous dise, aussi simplement que je le pourrai, quelle est cette idée.

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne se sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis, au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas se séparer ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. Et celui qui, souvent, a choisi son destin d'artiste parce qu'il se sentait différent apprend bien vite qu'il ne nourrira son art, et sa différence, qu'en avouant sa ressemblance avec tous. L'artiste se forge dans cet aller-retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. Et s'ils ont un parti à prendre en ce monde ce ne peut être que celui d'une société où, selon le grand mot de Nietzsche, ne règnera plus le juge, mais le créateur, qu'il soit travailleur ou intellectuel.

Le rôle de l'écrivain, du même coup, ne se sépare pas de devoirs difficiles. Par définition, il ne peut se mettre aujourd'hui au service de ceux qui font l'histoire : il est au service de ceux qui la subissent. Ou sinon, le voici seul et privé de son art. Toutes les armées de la tyrannie avec leurs millions d'hommes ne l'enlèveront pas à la solitude, même et surtout s'il consent à prendre leur pas. Mais le silence d'un prisonnier inconnu, abandonné aux humiliations à l'autre bout du monde, suffit à retirer l'écrivain de l'exil chaque fois, du moins, qu'il parvient, au milieu des privilèges de la liberté, à ne pas oublier ce silence, et à le relayer pour le faire retentir par les moyens de l'art.

Aucun de nous n'est assez grand pour une pareille vocation. Mais dans toutes les circonstances de sa vie, obscur ou provisoirement célèbre, jeté dans les fers de la tyrannie ou libre pour un temps de s'exprimer, l'écrivain peut retrouver le sentiment d'une communauté vivante qui le justifiera, à la seule condition qu'il accepte, autant qu'il peut, les deux charges qui font la grandeur de son métier : le service de la vérité et celui de la liberté. Puisque sa vocation est de réunir le plus grand nombre d'hommes possible, elle ne peut s'accommoder du mensonge et de la servitude qui, là où ils règnent, font proliférer les solitudes. Quelles que soient nos infirmités personnelles, la noblesse de notre métier s'enracinera toujours dans deux engagements difficiles à maintenir : le refus de mentir sur ce que l'on sait et la résistance à l'oppression.

Pendant plus de vingt ans d'une histoire démentielle, perdu sans secours, comme tous les hommes de mon âge, dans les convulsions du temps, j'ai été soutenu ainsi : par le sentiment obscur qu'écrire était aujourd'hui un honneur, parce que cet acte obligeait, et obligeait à ne pas écrire seulement. Il m'obligeait particulièrement à porter, tel que j'étais et selon mes forces, avec tous ceux qui vivaient la même histoire, le malheur et l'espérance que nous partageons. Ces hommes, nés au début de la première guerre mondiale, qui ont eu vingt ans au moment où s'installaient à la fois le pouvoir hitlérien et les premiers procès révolutionnaires, qui furent confrontés ensuite, pour parfaire leur éducation, à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, doivent aujourd'hui élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire. Personne, je suppose, ne peut leur demander d'être optimistes. Et je suis même d'avis que nous devons comprendre, sans cesser de lutter contre eux, l'erreur de ceux qui, par une surenchère de désespoir, ont revendiqué le droit au déshonneur, et se sont rués dans les nihilismes de

l'époque. Mais il reste que la plupart d'entre nous, dans mon pays et en Europe, ont refusé ce nihilisme et se sont mis à la recherche d'une légitimité. Il leur a fallu se forger un art de vivre par temps de catastrophe, pour naître une seconde fois, et lutter ensuite, à visage découvert, contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déçues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire mais ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance. Il n'est pas sûr qu'elle puisse jamais accomplir cette tâche immense, mais il est sûr que partout dans le monde, elle tient déjà son double pari de vérité et de liberté, et, à l'occasion, sait mourir sans haine pour lui. C'est elle qui mérite d'être saluée et encouragée partout où elle se trouve, et surtout là où elle se sacrifie. C'est sur elle, en tout cas, que, certain de votre accord profond, je voudrais reporter l'honneur que vous venez de me faire.

Du même coup, après avoir dit la noblesse du métier d'écrire, j'aurais remis l'écrivain à sa vraie place, n'ayant d'autres titres que ceux qu'il partage avec ses compagnons de lutte, vulnérable mais entêté, injuste et passionné de jus-

tice, construisant son œuvre sans honte ni orgueil à la vue de tous, sans cesse partagé entre la douleur et la beauté, et voué enfin à tirer de son être double les créations qu'il essaie obstinément d'édifier dans le mouvement destructeur de l'histoire. Qui, après cela, pourrait attendre de lui des solutions toutes faites et de belles morales ? La vérité est mystérieuse, fuyante, toujours à conquérir. La liberté est dangereuse, dure à vivre autant qu'exaltante. Nous devons marcher vers ces deux buts, péniblement, mais résolument, certains d'avance de nos défaillances sur un si long chemin. Quel écrivain, dès lors oserait, dans la bonne conscience, se faire prêcheur de vertu ? Quant à moi, il me faut dire une fois de plus que je ne suis rien de tout cela. Je n'ai jamais pu renoncer à la lumière, au bonheur d'être, à la vie libre où j'ai grandi. Mais bien que cette nostalgie explique beaucoup de mes erreurs et de mes fautes, elle m'a aidé sans doute à mieux comprendre mon métier, elle m'aide encore à me tenir, aveuglément, auprès de tous ces hommes silencieux qui ne supportent, dans le monde, la vie qui leur est faite que par le souvenir ou le retour de brefs et libres bonheurs.

Ramené ainsi à ce que je suis réellement, à mes limites, à mes dettes, comme à ma foi difficile, je me sens plus libre de vous montrer pour finir, l'étendue et la générosité de la distinction que vous venez de m'accorder, plus libre de vous dire aussi que je voudrais la recevoir comme un hommage rendu à tous ceux qui, partageant le même combat, n'en ont reçu aucun privilège, mais ont connu au contraire malheur et persécution. Il me restera alors à vous en remercier, du fond du cœur, et à vous faire publiquement, en témoignage personnel de gratitude, la même et ancienne promesse de fidélité que chaque artiste vrai, chaque jour, se fait à lui-même, dans le silence.

*

* *

Deux lettres,

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et vous êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Alber Camus

Alger, ce 30 avril 1950

Mon cher petit,

Je ne sais t'exprimer la joie que tu m'as faite par ton geste gracieux ni la manière de te remercier. Si c'était possible, je serrerais bien fort le grand garçon que tu es devenu et qui restera toujours pour moi « mon petit Camus ».

Je n'ai pas encore lu cet ouvrage, sinon les premières pages. Qui est Camus ? J'ai l'impression que ceux qui essayent de percer ta personnalité n'y arrivent pas tout à fait. Tu as toujours montré une pudeur instinctive à déceler ta nature, tes sentiments. Tu y arrives d'autant mieux que tu es simple, direct. Et bon par-dessus le marché ! Ces impres-

sions, tu me les as données en classe. Le pédagogue qui veut faire consciencieusement son métier ne néglige aucune occasion de connaître ses élèves, ses enfants, et il s'en présente sans cesse. Une réponse, un geste, une attitude sont amplement révélateurs. Je crois donc bien connaître le gentil petit bonhomme que tu étais, et l'enfant, bien souvent, contient en germe l'homme qu'il deviendra. Ton plaisir d'être en classe éclatait de toutes parts. Ton visage manifestait l'optimisme. Et à t'étudier, je n'ai jamais soupçonné la vraie situation de ta famille. Je n'en ai eu qu'un aperçu au moment où ta maman est venue me voir au sujet de ton inscription sur la liste des candidats aux Bourses. D'ailleurs, cela se passait au moment où tu allais me quitter. Mais jusque-là tu me paraissais dans la même situation que tes camarades. Tu avais toujours ce qu'il te fallait. Comme ton frère, tu étais gentiment habillé. Je crois que je ne puis faire un plus bel éloge de ta maman.

Pour en revenir au livre de monsieur Brisville, il porte une abondante iconographie. Et j'ai eu l'émotion très grande de connaître, par son image, ton pauvre Papa que j'ai toujours considéré comme « mon camarade ». Monsieur Brisville a bien voulu me citer : je vais l'en remercier.

J'ai vu la liste sans cesse grandissante des ouvrages qui te sont consacrés ou qui parlent de toi. Et c'est une satisfaction très grande pour moi de constater que ta célébrité (c'est l'exacte vérité) ne t'avait pas tourné la tête. Tu es resté Camus : bravo.

J'ai suivi avec intérêt les péripéties multiples de la pièce que tu as adaptée et aussi montée : *Les Possédés*. Je t'aime trop pour ne pas te souhaiter la plus grande réussite : celle que tu mérites. Malraux veut, aussi, te donner un théâtre. Je sais que c'est une passion chez toi. Mais... vas-tu arriver à mener à bien et de front toutes ces activités ? Je crains pour toi que tu n'abuses de tes forces. Et, permets à ton vieil ami de le remarquer, tu as une gentille épouse et deux enfants qui ont besoin de leur mari et papa. A ce sujet,

je vais te raconter ce que nous disait parfois notre directeur d'Ecole Normale. Il était très, très dur pour nous, ce qui nous empêchait de voir, de sentir, qu'il nous aimait *réellement*. « La nature tient un grand livre où elle inscrit minutieusement tous les excès que vous commettez... » J'avoue que ce sage avis m'a souventes fois retenu au moment où j'allais l'oublier. Alors dis, essaye de garder blanche la page qui t'es réservée sur le Grand Livre de la nature.

Andrée me rappelle que nous t'avons vu et entendu à une émission littéraire de la télévision, émission concernant *Les Possédés*. C'était émouvant de te voir répondre aux questions posées. Et, malgré moi, je faisais la malicieuse remarque que tu ne te doutais pas que, finalement, je te verrai et t'entendrai. Cela a compensé un peu ton absence d'Alger. Nous ne t'avons pas vu depuis pas mal de temps...

Avant de terminer, je veux te dire le mal que j'éprouve en tant qu'instituteur laïc, devant les projets menaçants ourdis contre notre école. Je crois, durant toute ma carrière, avoir respecté ce qu'il y a de plus sacré dans l'enfant : le droit de chercher sa vérité. Je vous ai tous aimés et crois avoir fait tout mon possible pour ne pas manifester mes idées et peser ainsi sur votre jeune intelligence. Lorsqu'il était question de Dieu (c'est dans le programme), je disais que certains y croyaient, d'autres non. Et que dans la plénitude de ses droits, chacun faisait ce qu'il voulait. De même, pour le chapitre des religions, je me bornais à indiquer celles qui existaient, auxquelles appartenaient ceux à qui cela plaisait. Pour être vrai, j'ajoutais qu'il y avait des personnes ne pratiquant aucune religion. Je sais bien que cela ne plaît pas à ceux qui voudraient faire des instituteurs des commis voyageurs en religion et, pour être plus précis, en religion *catholique*. A l'École Normale d'Alger (installée au parc de Galland), mon père, comme ses camarades, était *obligé* d'aller à la messe et de communier chaque dimanche. Un jour, excédé par cette contrainte, il a mis l'hostie « consacrée » dans un livre de messe qu'il a fermé ! Le directeur

de l'École a été informé de ce fait et n'a pas hésité à exclure mon père de l'école. Voilà ce que veulent les partisans de *l'École libre* (libre... de penser comme eux). Avec la composition de la Chambre des députés actuelle, je crains que le mauvais coup aboutisse. *Le Canrd enchaîné* a signalé que, dans un département, une centaine de classes d'École laïque fonctionnent avec le crucifix accroché au mur. Je vois là un abominable attentat contre la conscience des enfants. Que sera-ce, peut-être, dans quelque temps ? Ces pensées m'attristent profondément.

Mon cher petit, j'arrive au bout de ma 4^e page : c'est abuser de ton temps et te prie de m'excuser. Ici, tout va bien. Christian, mon beau-fils, va commencer son 27^e mois de service demain !

Sache que, même lorsque je n'écris pas, je pense souvent à vous tous.

Madame Germain et moi vous embrassons tous quatre bien fort. Affectueusement à vous.

Germain Louis

Albert Camus, *Le premier homme*, (Editions Gallimard)

Roman autobiographique inachevé, publié en 1994 par sa fille Catherine Camus aux éditions Gallimard.

« En somme, je vais parler de ceux que j'allais », écrit Albert Camus dans une note pour *Le premier homme*. Le projet de ce roman auquel il travaillait au moment de sa mort était ambitieux. Il avait dit un jour que les écrivains « gardent l'espoir de retrouver les secrets d'un art universel qui, à force d'humilité et de maîtrise, ressusciterait enfin les personnages dans leur chair et dans leur durée ».

Il avait jeté les bases de ce qui serait le récit de l'enfance de son « premier homme ». Cette rédaction initiale a un caractère autobiographique qui aurait sûrement disparu dans la version définitive du roman. Mais c'est justement ce côté autobiographique qui est précieux aujourd'hui. Après avoir lu ces pages, on voit apparaître les racines de ce qui fera la personnalité de Camus, sa sensibilité, la genèse de sa pensée, les raisons de son engagement. Pourquoi, toute sa vie, il aura voulu parler au nom de ceux à qui la parole est refusée.

Albert Camus, *La Peste*, IIe Partie (Editions Gallimard)

Dans les années 1940, une épidémie de peste s'abat sur la ville d'Oran. Jour après jour, le lecteur suit l'apparition et l'extension de la maladie. Il découvre les réactions de chacun des personnages face aux souffrances et à la mort : certains fuient, d'autres restent pour lutter. À travers ce grand roman, Albert Camus rend hommage à ceux qui affrontent la vie avec modestie et honnêteté, et nous invite à réfléchir sur les valeurs de solidarité et d'engagement.

*

* *

Un lien fraternel commence à s'établir entre le Dr Rieux et Tarrou, venu lui proposer son concours pour constituer des « formations sanitaires volontaires », malgré le danger mortel de la contagion.

Rieux réfléchit.

- Mais ce travail peut être mortel, vous le savez bien. Et dans tous les cas, il faut que je vous en avertisse. Avez-vous bien réfléchi ?

Tarrou le regardait de ses yeux gris et tranquilles.

- Que pensez-vous du prêche de Paneloux, docteur ?

La question était posée naturellement et Rieux y répondit naturellement : J'ai trop vécu dans les hôpitaux pour aimer l'idée de punition collective.

Mais vous savez, les chrétiens parlent quelquefois ainsi, sans le penser jamais réellement. Ils sont meilleurs qu'ils n'y paraissent.

- Vous pensez pourtant, comme Paneloux, que la peste a sa bienfaisance, qu'elle ouvre les yeux, qu'elle force à penser ! Le docteur secoua la tête avec impatience.

- Comme toutes les maladies de ce monde. Mais ce qui est vrai des maux de ce monde est aussi vrai de la peste. Cela peut servir à grandir quelques-uns. Cependant quand on voit la douleur et la misère qu'elle apporte, il faut être fou, aveugle ou lâche pour se résigner à la peste.

Rieux avait à peine élevé le ton. Mais Tarrou fit un geste de la main comme pour le calmer. Il souriait.

- Oui, dit Rieux en haussant les épaules. Mais vous ne m'avez pas répondu. Avez - vous réfléchi ?

Tarrou se carra un peu dans son fauteuil et avança la tête dans la lumière : croyez-vous en Dieu, docteur ? La question était encore posée naturellement. Mais cette fois, Rieux hésita.

- Non, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Je suis dans la nuit et j'essaie d'y voir clair. Il y a longtemps que j'ai cessé de trouver ça original.

- N'est-ce pas ce qui vous sépare de Paneloux ?

- Je ne crois pas. Paneloux est un homme d'études. Il n'a pas vu assez mourir et c'est pourquoi il parle au nom d'une vérité. Mais le moindre prêtre de campagne qui administre ses paroissiens et qui a entendu la respiration d'un mourant pense comme moi. Il soignerait la misère avant de vouloir en démontrer l'excellence.

Rieux se leva, son visage était maintenant dans l'ombre. Laissons cela, dit-il, puisque vous ne voulez pas répondre.

Tarrou sourit sans bouger de son fauteuil.

- Puis-je répondre par une question ? A son tour le docteur sourit : - Vous aimez le mystère, dit-il. Allons-y.

- Voilà, dit Tarrou. Pourquoi vous-même montrez-vous tant de dévouement puisque vous ne croyez pas en Dieu ? Votre réponse m'aidera peut-être à répondre moi-même.

Sans sortir de l'ombre, le docteur dit qu'il avait déjà répondu, que s'il croyait en un Dieu tout-puissant, il cesserait de guérir les hommes, lui laissant alors ce soin. Mais que personne au monde, non, pas même Paneloux qui croyait y croire, ne croyait en un Dieu de cette sorte puisque personne ne s'abandonnait totalement et qu'en cela, du moins, lui, Rieux, croyait être sur le chemin de la vérité, en luttant contre la création telle qu'elle était.

- Ah ! dit Tarrou, c'est donc l'idée que vous vous faites de votre métier ?

- A peu près, répondit le docteur en revenant dans la lumière. Tarrou siffla doucement et le docteur regarda.

- Oui, dit-il, vous vous dites qu'il y faut de l'orgueil. Mais je n'ai que l'orgueil qu'il faut, croyez-moi. Je ne sais pas ce qui m'attend, ni ce qui viendra après tout ceci. Pour le moment, il y a des malades et il faut les guérir. Je les défends comme je peux, voilà tout.

- Contre qui ?

Rieux se tourna vers la fenêtre. Il devinait au loin la mer à une condensation plus obscure de l'horizon. Il éprouvait seulement sa fatigue et luttait en même temps contre un désir

soudain et déraisonnable de se livrer un peu plus à cet homme singulier, mais qu'il sentait fraternel.

- Je n'en sais rien, Tarrou, je vous jure que je n'en sais rien. Quand je suis entré dans ce métier, je l'ai fait abstraitement, en quelque sorte, parce que j'en avais besoin, parce que c'était une situation comme les autres, une de celles que les jeunes gens se proposent. Peut-être aussi parce que c'était particulièrement difficile pour un fils d'ouvrier comme moi. Et puis il a fallu voir mourir. Savez-vous qu'il y a des gens qui refusent de mourir ? Avez-vous, jamais entendu une femme crier : « Jamais ! » au moment de mourir ? Moi, oui. Et je me suis aperçu alors que je ne pouvais pas m'y habituer. J'étais jeune alors et mon dégoût croyait s'adresser à l'ordre même du monde. Depuis, je suis devenu plus modeste. Simplement, je ne suis toujours pas habitué à voir mourir. Je ne sais rien de plus. Mais après tout...

Rieux se tut et se rassit. Il se sentait la bouche sèche.

- Après tout ? dit doucement Tarrou.

- Après tout..., reprit le docteur, et il hésita encore, regardant Tarrou avec attention, c'est une chose qu'un homme comme vous peut comprendre, n'est-ce pas, mais comme l'ordre du monde est réglé par la mort, peut-être vaut-il mieux pour Dieu qu'on ne croie pas en lui et qu'on lutte de toutes ses forces contre la mort, sans lever les yeux au ciel où il se tait.

- Oui, approuva Tarrou, je peux comprendre. Mais vos victoires seront toujours provisoires, voilà tout.

Rieux parut s'assombrir.

- Toujours, je le sais. Ce n'est pas une raison de cesser de lutter.

- Non, ce n'est pas une raison. Mais j'imagine alors ce que doit être cette peste pour vous.

- Oui, dit Rieux. Une interminable défaite.

Tarrou fixa un moment le docteur, puis se leva et marcha lourdement vers la porte. Et Rieux le suivit. Il le rejoignait déjà quand Tarrou qui semblait regarder ses pieds lui dit :

- Qui vous a appris tout cela, docteur ?

La réponse vint immédiatement : - La misère. [...]
Rieux eut soudain un rire d'amitié : - Allons Tarrou, dit-il,
qu'est-ce qui vous pousse à vous occuper de cela ?
- Je ne sais pas. Ma morale peut-être.
- Et laquelle ?
- La compréhension.

*
* *

Albert Camus, *L'Étranger*, Editions Gallimard

Publié en 1942, *l'Étranger* retrace l'histoire d'un homme ordinaire, apathique et détaché socialement, soumis à l'absurdité de l'existence et de la condition, dont le meurtre sans motif apparent met en lumière l'absurdité de l'existence et l'étrangeté de l'individu face à la société.

***L'Étranger* I,6,**

Meursault, écrasé par la canicule, devient, sans raison profonde, meurtrier d'un homme qu'il ne connaît même pas.

J'ai marché longtemps. Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de la mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femmes, envie de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais, le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. A l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, parce que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans me soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cym-

bales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongea mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir le feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

*
* *

L'Étranger II,5

*Déféré à la justice, Meursault n'a pas conscience d'être un criminel. Il est un objet de scandale pour le procureur, les juges et même pour son avocat comme **étranger** à leur univers, parce qu'il ignore les valeurs conventionnelles qui donnent un sens à leur propre vie. Dans sa prison, il refuse de voir l'aumônier qui lui fait une visite toute amicale et déclare qu'il ne croit pas en Dieu et qu'en tout cas, dans le doute, il aime mieux réserver le temps qui lui reste à ce dont il est sûr. Il se refuse à prier pour une autre vie et préfère consacrer à la terre ses ultimes instants.*

Comme, en le quittant, l'aumônier lui promet de prier pour lui, Meursault ne se domine plus : il lui crie sa révolte et toutes les certitudes – la plus précieuse, celle d'être vivant ; la plus intolérable, celle de la mort qui va venir – et, proclame le caractère indifférent de nos actes puisque nous sommes tous condamnés à mort. Le prêtre se retire, les yeux pleins de larmes.

Après son départ, le condamné retrouve le calme, s'endort, puis se réveille « avec des étoiles sur le visage » : « Des

bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée... Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux et que je l'étais encore. »

Il s'est adressé à moi en m'appelant « mon ami » : s'il me parlait ainsi ce n'était pas parce que j'étais condamné à mort ; à mon avis, nous étions tous condamnés à mort. Mais je l'ai interrompu en lui disant que ce n'était pas la même chose et que, d'ailleurs, ce ne pouvait être, en aucun cas, une consolation. « Certes, a-t-il approuvé. Mais vous mourrez plus tard si vous ne mourrez pas aujourd'hui. La même question se posera alors. Comment aborderez-vous cette terrible épreuve ? » J'ai répondu que je l'aborderais exactement comme je l'abordais en ce moment.

Il s'est levé à ce mot et m'a regardé droit dans les yeux. C'est un jeu que je connaissais bien. [...] L'aumônier aussi connaissait bien ce jeu, je l'ai tout de suite compris : son regard ne tremblait pas. Et sa voix non plus n'a pas tremblé quand il m'a dit : « N'avez-vous donc aucun espoir et vivez-vous avec la pensée que vous allez mourir tout entier ? – Oui », ai-je répondu.

Alors, il a baissé la tête et s'est rassisi. Il m'a dit qu'il me plaignait. Il jugeait cela impossible à supporter pour un homme. Moi, j'ai seulement senti qu'il commençait à m'ennuyer. Je me suis détourné à mon tour et je suis allé sous la lucarne. Je m'appuyais de l'épaule contre le mur. Sans bien le suivre, j'ai entendu qu'il recommençait à m'interroger. Il parlait d'une voix inquiète et pressante. J'ai compris qu'il était ému et je l'ai mieux écouté.

Il me disait sa certitude que mon pourvoi serait accepté, mais je portais le poids d'un péché dont il fallait me débarrasser. Selon lui, la justice des hommes n'était rien et la

justice de Dieu tout. J'ai remarqué que c'était la première qui m'avait condamné. Il m'a répondu qu'elle n'avait pas, pour autant, lavé mon péché. Je lui ai dit que je ne savais pas ce qu'était un péché. On m'avait seulement appris que j'étais un coupable. J'étais coupable, je payais, on ne pouvait rien me demander de plus. À ce moment, il s'est levé à nouveau et j'ai pensé que dans cette cellule si étroite, s'il voulait remuer, il n'avait pas le choix. Il fallait s'asseoir ou se lever.

J'avais les yeux fixés au sol. Il a fait un pas vers moi et s'est arrêté, comme s'il n'osait avancer. Il regardait le ciel à travers les barreaux. « Vous vous trompez, mon fils, m'a-t-il dit, on pourrait vous demander plus. On vous le demandera peut-être. - Et quoi donc ? - On pourrait vous demander de voir. - Voir quoi ? »

Le prêtre a regardé tout autour de lui et il a répondu d'une voix que j'ai trouvée soudain très lasse : « Toutes ces pierres suent la douleur, je le sais. Je ne les ai jamais regardées sans angoisse. Mais, du fond du cœur, je sais que les plus misérables d'entre vous ont vu sortir de leur obscurité un visage divin. C'est ce visage qu'on vous demande de voir. »

Je me suis un peu animé. J'ai dit qu'il y avait des mois que je regardais ces murailles. Il n'y avait rien ni personne que je connusse mieux au monde. Peut-être, il y a bien longtemps, y avais-je cherché un visage. Mais ce visage avait la couleur du soleil et la flamme du désir : c'était celui de Marie. Je l'avais cherché en vain. Maintenant, c'était fini. Et dans tous les cas, je n'avais rien vu surgir de cette sueur de pierre.

L'aumônier m'a regardé avec une sorte de tristesse. J'étais maintenant complètement adossé à la muraille et le jour me coulait sur le front. Il a dit quelques mots que je n'ai pas entendus et m'a demandé très vite si je lui permettais de m'embrasser : « Non », ai-je répondu. Il s'est retourné et a marché vers le mur sur lequel il a passé sa main lentement :

« Aimez-vous donc cette terre à ce point ? » a-t-il murmuré. Je n'ai pas répondu.

Il est resté longtemps détourné. Sa présence me pesait et m'agaçait. J'allais lui dire de partir, de me laisser, quand il s'est écrié tout d'un coup avec une sorte d'éclat, en se retournant vers moi : « Non, je ne peux pas vous croire. Je suis sûr qu'il vous est arrivé de souhaiter une autre vie. » Je lui ai répondu que naturellement, mais cela n'avait plus d'importance que de souhaiter d'être riche, de nager très vite ou d'avoir une bouche mieux faite. C'était du même ordre. Mais lui m'a arrêté et il voulait savoir comment je voyais cette autre vie. Alors je lui ai crié : « Une vie où je pourrais me souvenir de celle-ci », et aussitôt je lui ai dit que j'en avais assez. Il voulait encore me parler de Dieu, mais je me suis avancé vers lui et j'ai tenté de lui expliquer une dernière fois qu'il me restait peu de temps. Je ne voulais pas le perdre avec Dieu.

*
* *

*Albert Camus, Retour à Tipasa*²¹

Depuis cinq jours que la pluie coulait sans trêve à Alger, elle a fini par mouiller la mer elle-même. Du haut du ciel qui semblait inépuisable, d'incessantes averses, visqueuses à force d'épaisseur, s'abattaient sur le golfe. Grise et molle comme une grande éponge, la mer se boursouflait dans la baie sans contours. Mais la surface des eaux semblait presque immobile sous la pluie fixe. De loin en loin seulement, un imperceptible et large mouvement soulevait au-dessus de la mer une vapeur trouble qui venait aborder au

²¹ *L'été*, un essai d'Albert Camus qui dépeint l'Algérie telle qu'il l'a connue et en particulier la ville d'Oran. Il est publié pour la première fois en 1954. Éditions Gallimard,

port, sous une ceinture de boulevards mouillés. La ville elle-même, tous ses murs blancs ruisselants d'humidité, exhalait une autre buée qui venait à la rencontre de la première. De quelque côté qu'on se tournât alors, il semblait qu'on respirât de l'eau, l'air enfin se buvait.

Devant la mer noyée, je marchais, j'attendais, dans cette Alger de décembre qui restait pour moi la ville des étés. J'avais fui la nuit d'Europe, l'hiver des visages. Mais la ville des étés elle-même s'était vidée de ses rires et ne m'offrait que des dos ronds luisants. Le soir, dans les cafés violemment éclairés où je me réfugiais, je lisais mon âge sur des visages que je reconnaissais sans pouvoir les nommer. Je savais seulement que ceux-là avaient été jeunes avec moi et qu'ils ne l'étaient plus.

Je m'obstinais pourtant, sans trop savoir ce que j'attendais, sinon, peut-être le moment de retourner à Tipasa. Certes c'est une grande folie, et presque toujours châtiée, de revenir sur les lieux de sa jeunesse et de vouloir revivre à quarante ans ce qu'on a aimé ou dont on a fortement joui à vingt. Mais j'étais averti de cette folie. Une première fois déjà, j'étais revenu à Tipasa, peu après ces années de guerre qui marquèrent pour moi la fin de la jeunesse. J'espérais, je crois, y retrouver une liberté que je ne pouvais oublier. En ce lieu, en effet, il y a plus de vingt ans, j'ai passé des matinées entières à errer parmi les ruines, à respirer les absinthes, à me chauffer contre les pierres, à découvrir les petites roses, vite effeuillées, qui survivent au printemps. A midi seulement, à l'heure même où les cigales se taisaient, assommées, je fuyais devant l'avidité flamboyante d'une lumière qui dévorait tout. La nuit, parfois, je dormais les yeux ouverts sous un ciel ruisselant d'étoiles ; je vivais, alors. Quinze ans après, je retrouvais mes ruines, à quelques pas des premières vagues, je suivais les rues de la cité oubliée, à travers des champs couverts d'arbres amers, et, sur les coteaux qui dominent la baie, je caressais encore les colonnes couleur de pain. Mais les ruines étaient maintenant entourées de barbe-

lés et l'on ne pouvait y pénétrer que par les seuils autorisés. Il était interdit aussi, pour des raisons que, paraît-il, la morale approuve, de s'y promener la nuit ; le jour, on y rencontrait un gardien assermenté. Par hasard, sans doute, ce matin-là, il pleuvait sur toute l'étendue des ruines.

Désorienté, marchant dans la campagne solitaire et mouillée, j'essayais au moins de retrouver cette force, jusqu'à présent fidèle, qui m'aide à accepter ce qui est, quand une fois j'ai reconnu que je ne pouvais le changer. Et je ne pouvais, en effet, remonter le cours du temps, redonner au monde le visage que j'avais aimé et qui avait disparu en un jour, longtemps auparavant. Le 2 septembre 1939, en effet, je n'étais pas allé en Grèce, comme je le devais. La guerre en revanche était venue jusqu'à nous, puis elle avait recouvert la Grèce elle-même. Cette distance, ces années qui séparaient les ruines chaudes des barbelés, je les retrouvais également en moi, ce jour-là, devant les sarcophages pleins d'eau noire, ou sous les tamaris détrempés. Elevé d'abord dans le spectacle de la beauté qui était ma seule richesse, j'avais commencé par la plénitude. Ensuite étaient venus les barbelés, je veux dire les tyrannies, la guerre, les polices, le temps de la révolte. Il avait fallu se mettre en règle avec la nuit : la beauté du jour n'était qu'un souvenir. Et dans cette Tipasa boueuse, le souvenir lui-même s'estompait. Il s'agissait bien de beauté, de plénitude ou de jeunesse ! Sous la lumière des incendies, le monde avait soudain montré ses rides et ses plaies, anciennes et nouvelles. Il avait vieilli d'un seul coup, et nous avec lui. Cet élan que j'étais venu chercher ici, je savais bien qu'il ne soulève que celui qui ne sait pas qu'il va s'élancer. Point d'amour sans un peu d'innocence. Où était l'innocence ? Les empires s'écroulaient, les nations et les hommes se mordaient à la gorge ; nous avions la bouche souillée. D'abord innocents sans le savoir, nous étions maintenant coupables sans le vouloir : le mystère grandissait avec notre science. C'est pourquoi nous nous occupons, ô dérision, de morale. Infirme, je

rêvais de vertu ! Au temps de l'innocence, j'ignorais que la morale existât. Je le savais maintenant, et je n'étais pas capable de vivre à sa hauteur. Sur le promontoire que j'aimais autrefois, entre les colonnes mouillées du temple détruit, il me semblait marcher derrière quelqu'un dont j'entendais encore les pas sur les dalles et les mosaïques, mais que plus jamais je n'atteindrai. Je regagnai Paris, et je restai quelques années avant de revenir chez moi.

Quelque chose pourtant, pendant toutes ces années, me manquait obscurément. Quand une fois on a eu la chance d'aimer fortement, la vie se passe à chercher de nouveau cette ardeur et cette lumière. Le renoncement à la beauté et au bonheur sensuel qui lui est attaché, le service exclusif du malheur demande une grandeur qui me manque. Mais, après tout, rien n'est vrai qui force à exclure. La beauté isolée finit par grimacer, la justice solitaire finit par opprimer. Qui veut servir l'une à l'exclusion de l'autre, ne sert personne ni lui-même, et, finalement sert deux fois l'injustice. Un jour vient où, à force de raideur, plus rien n'émerveille, tout est connu, la vie se passe à recommencer. C'est le temps de l'exil, de la vie sèche, des âmes mortes. Pour revivre, il faut une grâce, l'oubli de soi ou une partie. Certains matins, au détour d'une rue, une délicieuse rosée tombe sur le cœur puis s'évapore. Mais la fraîcheur demeure encore et c'est elle, toujours, que le cœur exige, Il me fallut partir à nouveau.

Et, à Alger, une seconde fois, marchant encore sous la même averse qui me semblait n'avoir pas cessé, depuis un départ que j'avais cru définitif, au milieu de cette immense mélancolie qui sentait la pluie et la mer, malgré ce ciel de brumes, ces dos fuyants sous l'ondée, ces cafés dont la lumière sulfureuse décomposait les visages, je m'obstinais à espérer. Ne savais-je pas d'ailleurs que les pluies d'Alger, avec cet air qu'elles ont de ne jamais devoir finir, s'arrêtent pourtant en un instant, comme ces rivières de mon pays qui se gonflent en deux heures, dévastent des hectares de terre et tarissent d'un seul coup ? Un soir, en effet, la pluie s'arrêta.

J'attendis encore une nuit. Une matinée liquide se leva, éblouissante, sur la mer pure. Du ciel, frais comme un œil, lavé et relavé par les eaux, réduit par ces lessives successives à sa trame la plus fine et la plus claire, descendait une lumière vibrante qui donnait à chaque maison, à chaque arbre, un dessin sensible, une nouveauté émerveillée. La terre, au matin du monde, a dû surgir dans une lumière semblable. Je pris à nouveau la route de Tipasa.

Il n'est pas pour moi un seul de ces soixante-neuf kilomètres de route qui ne soit recouvert de souvenirs et de sensations. L'enfance violente, les rêveries adolescentes dans le ronronnement du car, les matins, les filles fraîches, les plages, les jeunes muscles toujours à la pointe de leur effort, la légère angoisse du soir dans un cœur de seize ans, le désir de vivre, la gloire, et toujours le même ciel au long des années, intarissable de force et de lumière, insatiable lui-même, dévorant une à une, des mois durant, les victimes offertes en croix sur la plage, à l'heure funèbre de midi. Toujours la même mer aussi, presque impalpable dans le matin, que je retrouvai au bout de l'horizon dès que la route, quittant le Sahel et ses collines aux vignes couleur de bronze, s'abaissa vers la côte. Mais je ne m'arrêtai pas à la regarder. Je désirais revoir le Chenoua, cette lourde et solide montagne, découpée dans un seul bloc, qui longe la baie de Tipasa à l'ouest, avant de descendre elle-même dans la mer. On l'aperçoit de loin, bien avant d'arriver, vapeur bleue et légère qui se confond encore avec le ciel. Mais elle se condense peu à peu, à mesure qu'on avance vers elle, jusqu'à prendre la couleur des eaux qui l'entourent, grande vague immobile dont le prodigieux élan aurait été brutalement figé au-dessus de la mer calmée d'un seul coup. Plus près encore, presque aux portes de Tipasa, voici sa masse sourcilleuse, brune et verte, voici le vieux dieu moussu que rien n'ébranlera, refuge et port pour ses fils, dont je suis.

C'est en le regardant que je franchis enfin les barbelés pour me retrouver parmi les ruines. Et sous la lumière

glorieuse de décembre, comme il arrive une ou deux fois seulement dans des vies qui, après cela, peuvent s'estimer comblées, je retrouvai exactement ce que j'étais venu chercher et qui, malgré le temps et le monde, m'était offert, à moi seul vraiment, dans cette nature déserte. Du forum jonché d'olives, on découvrait le village en contrebas. Aucun bruit n'en venait : des fumées légères montaient dans l'air limpide. La mer aussi se taisait, comme suffoquée sous la douche ininterrompue d'une lumière étincelante et froide. Venu de Chenoua, un lointain chant de coq célébrait seul la gloire fragile du jour. Du côté des ruines, aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que des pierres grêlées et des absinthes, des arbres et des colonnes parfaites dans la transparence de l'air cristallin. Il semblait que la matinée se fût fixée, le soleil arrêté pour un instant incalculable. Dans cette lumière et ce silence, des années de fureur et de nuit fondaient lentement. J'écoutais en moi un bruit presque oublié, comme si mon cœur, arrêté depuis longtemps, se remettait doucement à battre. Et maintenant éveillé, je reconnaissais un à un les bruits imperceptibles dont était fait le silence : la basse continue des oiseaux, les soupirs légers et brefs de la mer au pied des rochers, la vibration des arbres, le chant aveugle des colonnes, les froissements des absinthes, les lézards furtifs. J'entendais cela, j'écoutais aussi les flots heureux qui montaient en moi. Il me semblait que j'étais enfin revenu au port, pour un instant au moins, et que cet instant désormais n'en finirait plus. Mais peu après le soleil monta visiblement d'un degré dans le ciel. Un merle préluda brièvement et aussitôt, de toutes parts, des chants d'oiseaux explosèrent avec une force, une jubilation, une joyeuse discordance, un ravissement infini. La journée se remit en marche. Elle devait me porter jusqu'au soir.

A midi sur les pentes à demi sableuses et couvertes d'héliotropes comme d'une écume qu'auraient laissée en se retirant des vagues furieuses des derniers jours, je regardais la mer qui, à cette heure, se soulevait à peine d'un mouve-

ment épuisé et je rassasiais les deux soifs qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire aimer et admirer. Car il y a seulement de la malchance à n'être pas aimé : il y a du malheur à ne point aimer. Nous tous, aujourd'hui, mourrons de ce malheur. C'est que le sang, les haines décharnent le cœur lui-même ; la longue revendication de la justice épuise l'amour qui pourtant lui a donné naissance. Dans la clameur où nous vivons, l'amour est impossible et la justice ne suffit pas. C'est pourquoi l'Europe hait le jour et ne sait qu'opposer l'injustice à elle-même. Mais pour empêcher que la justice se racornisse, beau fruit orange qui ne contient qu'une pulpe amère et sèche, je redécouvrais à Tipasa qu'il fallait garder intactes en soi une fraîcheur, une source de joie, aimer le jour qui échappe à l'injustice, et retourner au combat avec cette lumière conquise. Je retrouvais ici l'ancienne beauté, un ciel jeune, et je mesurais ma chance, comprenant enfin que dans mes pires années de notre folie le souvenir de ce ciel ne m'avait jamais quitté. C'était lui qui pour finir m'avait empêché de désespérer. J'avais toujours su que les ruines de Tipasa étaient plus jeunes que nos chantiers ou nos décombres. Le monde y recommençait tous les jours dans une lumière toujours neuve. O lumière ! c'est le cri de tous les personnages placés, dans le drame antique, devant leur destin. Ce recours dernier était aussi le nôtre et je le savais maintenant. Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible.

J'ai quitté à nouveau Tipasa, j'ai retrouvé l'Europe et ses luttes. Mais le souvenir de cette journée me soutient encore et m'aide à accueillir du même cœur ce qui transporte et ce qui accable. A l'heure difficile où nous sommes, que puis-je désirer d'autre que de ne rien exclure et d'apprendre à tresser de fil blanc et de fil noir une même corde tendue à se rompre ? Dans tout ce que j'ai fait ou dit jusqu'à présent, il me semble bien reconnaître ces deux forces, même lorsqu'elle se contrariaient. Je n'ai pu renier la lumière où je suis

né et cependant je n'ai pas voulu refuser les servitudes de ce temps. Il serait trop facile d'opposer ici au doux nom de Tipasa d'autres noms plus sonores et plus cruels : il y a pour les hommes d'aujourd'hui, un chemin intérieur que je connais bien pour l'avoir parcouru dans les deux sens et qui va des collines de l'esprit aux capitales du crime. Et sans doute on peut toujours se reposer, s'endormir sur la colline, ou prendre pension dans le crime. Mais si l'on renonce à une part de ce qui est, il faut renoncer soi-même à être ; il faut donc renoncer à vivre ou à aimer autrement que par procuration. Il y a ainsi une volonté de vivre sans rien refuser de la vie qui est la vertu que j'honore le plus en ce monde. De loin en loin, au moins, il est vrai que je voudrais l'avoir exercée. Puisque peu d'époques demandent autant que la nôtre qu'on se fasse égal au meilleur comme au pire, j'aimerais, justement, ne rien éluder et garder exacte une double mémoire. Oui, il y a la beauté et il y a les humiliés. Quelles que soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais n'être jamais infidèle, ni à l'une ni aux autres.

Mais ceci ressemble encore à une morale et nous vivons pour quelque chose qui va plus loin que la morale. Si nous pouvions le nommer, quel silence. Sur la colline de Sainte-Salsa, à l'est de Tipasa, le soir est habité. Il fait encore clair, à vrai dire, mais, dans la lumière, une défaillance invisible annonce la fin du jour. Un vent se lève, léger comme la nuit, et soudain la mer sans vagues prend une direction et coule comme un grand fleuve infécond d'un bout à l'autre de l'horizon. Le ciel se fonce. Alors commence le mystère, les dieux de la nuit, l'au-delà du plaisir. Mais comment traduire ceci ? La petite pièce de monnaie que j'emporte d'ici a une face visible, beau visage de femme qui me répète tout ce que j'ai appris dans cette journée, et une face rongée que je sens sous mes doigts pendant le retour. Que peut dire cette bouche sans lèvres, sinon ce que me dit une autre voix mystérieuse, en moi, qui m'apprend tous les jours mon ignorance et mon bonheur :

« Le secret que je cherche est enfoui dans une vallée d'oliviers, sous l'herbe et les violettes froides, autour d'une vieille maison qui sent le sarment. Pendant plus de vingt ans, j'ai parcouru cette vallée, et celles qui lui ressemblent, j'ai interrogé les chevriers muets, j'ai frappé à la porte des ruines inhabitées. Parfois, à l'heure de la première étoile dans le ciel encore clair, sous une pluie de lumière fine, j'ai cru savoir. Je savais en vérité. Je sais toujours, peut-être. Mais personne ne veut de ce secret, je n'en veux pas moi-même sans doute, et je ne peux me séparer des miens. Je vis dans ma famille qui croit régner sur des villes riches et hideuses, bâties de pierres et de brumes. Jour et nuit, elle parle haut, et tout plie devant elle qui ne plie devant rien : elle est sourde à tous les secrets. Sa puissance qui me porte m'ennuie pourtant et il arrive que ses cris me lassent. Mais son malheur est le mien, nous sommes du même sang. Infirme aussi, complice et bruyant, n'ai-je pas crié parmi les pierres ? Aussi je m'efforce d'oublier, je marche dans nos villes de fer et de feu, je souris bravement à la nuit, je hèle les orages, je serai fidèle. J'ai oublié, en vérité : actif et sourd, désormais. Mais peut-être un jour, quand nous serons prêts à mourir d'épuisement et d'ignorance, pourrai-je renoncer à nos tombeaux criards, pour aller m'étendre dans la vallée, sous la même lumière, et apprendre, une dernière fois ce que je sais. » (1952)

Bibliographie

- Albert Camus : *la philosophie de l'absurde*, Collection littéraire André Lagarde & Laurent Michard, XXe, Editions Bordas.
- Albert Camus, *Le malentendu*, larousse.fr

- *Principaux ouvrages d'Albert Camus*

- Révolte dans les Asturies (1936).
Essai de création collective
- L'Envers et l'Endroit (1937), essai
- Noces (1939) recueil d'essais et d'impressions sur l'Algérie
- Le Mythe de Sisyphe (1942) essai sur l'absurde
- L'Étranger (1942), roman
- Caligula (première version en 1941), pièce en 4 actes.
- Le Malentendu (1944), pièce en 3 actes.
- Réflexions sur la Guillotine (1947), essai
- La Peste (1947), roman
- L'État de siège (1948) Spectacle en 3 parties.
- Lettres à un ami allemand (1948)
- Les Justes (1949) Pièce en 5 actes.
- L'Homme révolté (1951), essai
- L'Été (1954), essai.
- La Chute (1956), essai
- L'Exil et le Royaume (1957) nouvelles
- Réflexions sur la peine capitale (1957), en collaboration avec A. Koestler
- Le Premier Homme (1994), publié par sa fille, roman inachevé

Pirates et philosophes

Dr Jacques POUYMAYOU

Anesthésie-Réanimation

Ce mercredi 21 octobre 1401, la foule se presse dans le quartier de Grasbrook à Hambourg pour assister à l'exécution de 71 pirates et de leur chef, le fameux Nicolaus (Klaus) Störtebecker, « *Ami de Dieu et Ennemi du Monde* » ainsi que de son acolyte, Magister Wigbold. La flotte réunie par la Ligue Hanséatique vient de les capturer, mettant fin à des années de piraterie sur la mer du Nord et la Baltique, à partir de son bastion, l'île de Rügen. Il avait tenu en échec, par ses alliances successives au gré des circonstances avec les souverains de la région, la fameuse compagnie commerciale et amassé une fortune telle qu'il avait proposé, pour prix de sa liberté, d'entourer la marchande d'une chaîne en or. L'argument n'avait pas convaincu (il faut dire que le bourgmestre pensait mettre la main sur toute sa fortune, ce en quoi il fut déçu) et le bourreau s'apprêtait à une longue séance de décapitations. Le géant roux se tourna alors vers les magistrats et proposa un marché étrange. Une fois décapité, s'il se relevait et marchait vers ses compagnons, il obtiendrait la vie sauve pour tous ceux qu'il pourrait dépasser. Goguenard, le bourgmestre lui accorda cette dernière faveur, et, à la stupéfaction générale, on vit le corps sans tête se relever, à l'instar de certains palmipèdes ainsi mutilés, marcher et dépasser la file de ses compagnons en attente de leur supplice. Le bourreau l'arrêta au onzième. Violant sa promesse, le magistrat ordonna l'exécution de tous les condamnés, sans exception aucune. L'histoire est belle. Est-elle vraie ? Le souvenir du *Corsaire Rouge* perdure sur les rivages de la mer du Nord et la ville de Hambourg lui a fait élever une statue dans le quartier rénové (le second conflit mondial avait quelque peu endommagé l'endroit) au lieu supposé de l'exécution, près du musée maritime.

L'année suivante, son second, Michels Goedecke subira le même sort avec quatre-vingt de ses compagnons, *les frères de victuailles*, mais il n'y aura pas de miracle, si tant est qu'il eût lieu. Ces flibustiers avaient la particularité d'épargner les équipages qui se rendaient sans combattre, chose assez exceptionnelle pour être soulignée dans les mœurs de l'époque. Ceux qui souhaitaient les rejoindre devaient vider, d'un seul trait, un gobelet de quatre litres de vin ou de bière, selon la préférence de l'impétrant !

Depuis la plus haute Antiquité, la piraterie a touché et touche encore toutes les mers du globe. On en retient quelques clichés dont le célèbre drapeau noir à tête de mort et tibias entrecroisés, *le Jolly Roger*, le visage d'Eroll Flynn dans *l'aigle des mers* ou la cruauté de ses représentants qui jetaient à la mer les équipages capturés, voire les torturaient de manière impitoyable tel le Languedocien Monbar. Ce dernier avait pour usage de faire clouer un bout d'intestin du prisonnier au mât et de le gourmander au moyen d'une torche faisant en sorte qu'il dévidait de tout son tube digestif en reculant pour fuir le feu. On raconte que ce spectacle faisait mourir de rire le pirate (le supplicié, pour sa part, mourait, mais d'autre chose), dont la saga a inspiré l'opéra éponyme du compositeur polonais, Ignacz Dobrzynski. Il y a sans doute une grande part d'exagération dans tous ces récits dont la principale source reste, il est bon de le souligner, les écrits de leurs adversaires.

Dans l'Antiquité déjà, le fléau rendait les voyages maritimes périlleux et on ne comptait plus les malheureux disparus à jamais, noyés lors de l'abordage ou vendus comme esclaves sur quelque marché lointain. Car la capture et la revente de prisonniers (et de captives) fut un commerce particulièrement lucratif dans l'histoire de la Méditerranée. Les pirates barbaresques étaient redoutés sur les côtes occidentales et balkaniques avec le plus célèbre de tous Kayr Ad Din Barbe-rousse au seizième siècle.

Miguel Cervantes en fit la douloureuse expérience lors de son retour de Messine en 1575. Rescapé de la terrible *bataille des trois empires*, il retournait enfin en Espagne au bout de quatre années des soins reçus dans le port italien pour la triple arquebusade qui lui avait coûté la main gauche en 1571. La galère du retour, *El Sol*, fut capturée par les barbaresques et il s'en alla passer les cinq années suivantes en Alger où il bénéficia, en raison de la possibilité de rançon, d'un traitement privilégié (maigre consolation). Est-ce là que prit corps *l'ingénieux hidalgo* dont la notoriété allait égaler les plus grands chefs d'œuvre de la littérature mondiale ? On peut le penser, mais l'épreuve fut cependant pénible pour *le manchot de Lépante*.

Bien auparavant, le grand Jules César fut aussi, dans sa jeunesse (il allait à Rhodes étudier la rhétorique), victime des redoutables (et redoutés) pirates illyriens. Devant la perspective d'une bonne affaire, ils permirent à son serviteur d'aller porter la demande de rançon à la famille. La faiblesse relative de la somme vexa, dit-on, le futur grand homme et il le fit savoir à ses geôliers, leur promettant de revenir, une fois libre, pour les châtier. Si les malheureux en sourirent, ils déchantèrent quand, quelques temps plus tard, *le divin chauve* fit les débusquer de tous leurs repaires avec une flotte armée par ses soins (et l'argent de Rome). Les survivants faits prisonniers furent tous crucifiés. Toutefois, en raison du traitement de faveur qui lui avait été réservé, César (magnanime) fit trancher la gorge à ceux qui l'avaient bien traité, avant de faire relever la croix. Il avait tenu parole, mais c'est son rival, Pompée, qui se chargea de purger la Méditerranée des flibustiers et autres corsaires, apportant, pour plusieurs siècles, la paix et la prospérité au commerce de la Mare Nostrum. L'affaire se fit par paliers avec le pardon pour les ports qui se rendaient (comme en Cilicie), dans lesquels on envoyait cependant des colons romains, (on n'est jamais trop prudent) et l'extermination totale pour les récalcitrants. *Ubi solitudinem faciunt pacem appellant**.

Trois siècles plus tôt, Platon, philosophe déjà connu et respecté s'embarqua pour un voyage en Egypte. Les pirates capturèrent le bateau et le fondateur de la philosophie occidentale se retrouva rapidement sur un marché d'esclaves, en bien mauvaise posture, au risque d'être vendu et envoyé au bout du monde. Quant à savoir comment serait son maître et quel sort lui serait réservé ? Il y avait de quoi épouvanter tout individu, même philosophe. Par chance, passa sur le marché un certain Amnicéris, philosophe libyen de l'école épicurienne. Un concurrent ! Reconnaisant Platon, il le racheta sans discuter et lui rendit sa liberté. De retour à Athènes, Platon réunit la somme versée, soit vingt mines attiques (environ 12 kilos d'argent) et se fit un devoir de rembourser Amnicéris qui toujours refusa, à l'argument que *c'était pour lui un honneur d'avoir pu rendre service à un ami de la sagesse*. Platon consacra la somme à acheter le terrain de l'Académie. Pourtant, jamais il ne fit mention d'Amnicéris dans ses œuvres. Avait-il honte de devoir sa liberté et sa carrière à un philosophe qu'il tenait pour mineur alors qu'il n'a pas manqué de citer toutes ses relations ? Comme quoi, on peut être un très grand philosophe et faire preuve d'ingratitude. *Video meliora proboque, détériora sequor***.

*Tacite. Vie d'Agricola 30

**Astérix chez les Goths. Page 20

Quelle est ta révolte, Antigone ?

Dr Michel MIGUERES

Pneumo-Allergologue - Toulouse

Écrite par Sophocle en 441 av. J.-C., la pièce Antigone met en scène une jeune femme rebelle, dont l'engagement symbolise, à travers les siècles, le refus obstiné de la soumission à l'ordre établi. Son histoire illustre le destin tragique de celle qui dit non. Et sa figure fascinera écrivains et philosophes. Mais au nom de quoi Antigone exprime-t-elle ce refus catégorique ?

Œdipe, roi de Thèbes a quatre enfants que lui donne Jocaste, sœur de Créon : deux filles, Antigone et Ismène, et deux garçons Polynice et Étéocle. À sa mort, il est convenu que les deux garçons se partageront une royauté alternée. Mais Étéocle refuse de céder le trône à son frère qui, s'alliant aux Argiens, lève une armée contre Thèbes pour recouvrer la royauté dont il a été privé. Les deux frères s'entretuent. Créon, devenu Roi, interdit qu'on ensevelisse Polynice en tant que traître à sa patrie, ayant levé les armes contre elle, tandis qu'on accorde à Étéocle qui a combattu pour défendre la cité contre les assaillants, des funérailles grandioses. Antigone désobéit, refusant de céder à la loi tyrannique de son oncle, devenu le maître absolu de Thèbes.

Antigone est donc fille d'Œdipe, lequel est aussi son demi-frère, car il a conformément à la malédiction d'Apollon, tué son père Laïos puis couché avec sa mère Jocaste qu'il épouse, ignorant ces parentés.

Que peut-il arriver aux enfants d'un tel couple, marqués au sceau de l'inceste et du parricide, frappés par la malédiction des Labdacides ? Celle-ci fait suite au viol de Chrysis, fils du roi Pélopes, par Laïos, père d'Œdipe, déclenchant le courroux des dieux qui envoient une succes-

sion de fléaux, à plusieurs années d'intervalle, car les dieux ont la rancune tenace :

- la malédiction d'Apollon selon laquelle Laïos aura un fils qui le tuera et qui épousera sa mère, il s'agit d'Œdipe ;
- la sphinx, un monstre carnivore, à tête de femme et corps de lion ailé qui terrorise les habitants de Thèbes en les soumettant à une énigme insoluble et en les dévorant. Œdipe en viendra à bout ;
- la peste qui frappe la cité, décimant les Thébains, jusqu'à ce que soit connu le nom de l'assassin du roi Laïos. C'est l'argument de la pièce Œdipe Roi, où Œdipe mène l'enquête qui va conduire à sa propre mise en cause.

Œdipe était pourtant au sommet du bonheur et de la bonne fortune, conjuguant souveraineté, prestige d'avoir relevé le défi de la Sphinx, grande sagesse, beau mariage. Antigone ayant enfreint le décret de Créon doit être punie de mort. Le tyran refuse de revenir sur sa décision, malgré les supplications de son propre fils Hémon, le fiancé d'Antigone et les lamentations du chœur des vieillards. Les présages du devin Tirésias le feront trop tardivement changer d'avis : Antigone se suicide, imitée par son fiancé Hémon, puis par Eurydice, la mère de ce dernier.

Sophocle (495-406) est avec Eschyle et Euripide un des trois grands poètes tragiques du V^e siècle athénien. Contemporain de Périclès, il eut un rôle politique important et fut même deux fois stratège. La pièce s'inscrit dans le cycle thébain, précédée par Œdipe Roi et Œdipe à Colone. Elle a fait l'objet de multiples adaptations et réécritures, au fil des siècles, par Sénèque, Rotrou et Racine. Au XX^e siècle, le mythe a inspiré Cocteau, Anouilh, Brecht, Bauchau... Si Sophocle n'a pas créé le personnage d'Antigone dont on trouve les premières mentions, sous forme de fragments, dans les épopées, il semble qu'il ait inventé le thème de sa révolte contre Créon. Le sens de celle-ci se prête à différentes conjectures.

Au nom de quoi Antigone s'engage-t-elle ?

Elle s'engage, tout d'abord, au nom de la sororité qui a un statut privilégié par rapport aux autres situations humaines : « Un mari mort, dit-elle, je pouvais en trouver un autre. Mais mon père et ma mère, une fois dans la tombe, nul autre frère ne me fut jamais né. Le voilà le principe pour lequel je t'ai fait passer avant tout autre ».

De toutes les créatures réelles ou fictives Antigone est, selon Goethe, celle qui possède l'âme la plus sororale. Elle est la sœur, par excellence, les liens entre frère et sœur dévaluant toutes les autres relations familiales ou conjugales, faisant écho à l'apostrophe baudelairienne : « mon enfant, ma sœur ». Hegel, lui aussi, dans « L'Esthétique », illumine le statut particulier de la sœur. Elle se sent le devoir, en tant que sœur, de prendre soin du corps sans vie de son frère Polynice.

Chez Sophocle, les lignes de force de la parenté courent horizontalement, et non pas verticalement, comme dans la construction freudienne où Œdipe, on le sait, est prééminent, supplantant Antigone.

Il y a dans la tragédie grecque une passion entre frère et sœur, entre Oreste et Electre, comme entre Antigone et Polynice, tandis qu'on retrouve dans les œuvres de Sophocle une opposition récurrente entre sœurs, entre Antigone et Ismène, entre Électre et Chrysothémis. Cette dernière et Ismène symbolisent le respect de l'autorité. Elles ne défient pas le destin, ne désobéissent pas aux lois de la cité.

Antigone défend les liens du sang. Ses pulsions fondamentales ne sont pas celles de la guerre et du sacrifice patriotique, mais celles de la préservation de la famille. Les premiers mots d'Antigone qui ouvrent la pièce illustrent la force de ce lien : « sang commun, sang fraternel, Ismène ». En privilégiant les liens du sang, elle fait passer l'intérêt de la famille avant celui de la Cité, à la différence de son oncle Créon. Elle agit au nom de la *Philia*, sentiment noble qui unit

les membres d'une même famille ou d'un même clan, distinct de l'Éros qui relève d'une pulsion sexuelle, et de l'Agapè, qui exprime l'amour du prochain.

Antigone défend les lois divines contre les lois humaines. Ces dernières, telles celle de Créon interdisant d'ensevelir Polynice sont des lois particulières, définies par chaque peuple. Elles s'opposent, dans le commentaire qu'Aristote fait de la pièce, aux lois divines qui sont universelles. Lois communes, qui sont naturelles : « Car il y a une justice et une injustice dont tous les hommes ont comme une divination et dont le sentiment leur est naturel et commun. C'est le cas d'Antigone qui affirme qu'il est juste d'ensevelir Polynice. C'est un droit naturel qui est éternel et dont personne ne connaît l'origine ». Elle se dresse contre le roi, s'insurgeant contre ce qui lui semble une injustice, au nom des lois divines, non écrites. Incarnation du courage, elle est résolue à faire ce qui est beau, quel qu'en soit le prix. Elle oppose aux principes moraux de l'état qui sont temporels des impératifs éthiques, intemporels : la temporalité du côté de Créon, l'éternité du côté d'Antigone.

Elle protège aussi la coutume panhellénique qui consiste à respecter les cadavres. Il faut s'arrêter de sévir contre le corps sans vie d'un ennemi. Achille qui refusait de rendre le corps d'Hector attaché à son char et trainé autour du tombeau de Patrocle, comprend que cela n'est pas digne d'un grand héros, de l'aristos Achaïon, le meilleur des achéens. De sorte qu'il restitue le corps à Priam et accepte une trêve, propre à permettre les funérailles de son ennemi troyen pour que son âme ne demeure pas en perdition, à errer sans fin.

Antigone s'engage au nom des divinités souterraines, les Erinyes, déesses vengeresses qui punissaient les manquements à la piété familiale. Les Erinyes représentent la mémoire de la faute. Cronos, le plus jeune des titans, coupe pour libérer sa mère Gaïa, les parties génitales de son père Ouranos. Du membre viril mutilé des gouttes de sang

tombées sur le sol donnent naissance aux Erinyes qui punissent les crimes contre la famille. Elles vont, comme le rapporte la tragédie d'Eschyle, poursuivre Oreste, lequel avait, avec sa sœur Électre, commis le matricide. Il obéissait ainsi à Apollon qui lui avait commandé de venger l'assassinat d'Agamemnon par son épouse Clytemnestre. Antigone prend donc le parti des divinités souterraines contre les divinités célestes. Celui des Erinyes plutôt que celui d'Apollon.

L'engagement d'Antigone peut aussi être compris comme une insurrection contre l'ordre des adultes. Les différentes versions d'Antigone ramènent selon Georges Steiner à sa jeunesse insoumise. La jeunesse d'Antigone, étroitement liée à sa féminité virgine, ajoute au scandale de sa rébellion politique et publique. Le conflit de la jeunesse et de la vieillesse met en opposition Créon et le chœur des anciens d'un côté, Antigone et son fiancé Hémon, fils de Créon, de l'autre. Celui-ci ne parvient pas à se faire entendre de son père qui se réfugie derrière sa légitimité d'adulte et de souverain et demande s'il faut que des hommes de son âge subissent les leçons de ceux de l'âge d'Hémon.

Antigone incarne la révolte des femmes, tandis que la domination masculine est soutenue par Créon qui tient des propos hostiles au pouvoir des femmes, sinon misogynes. Il est abject, dit-il à son fils Hémon « de prendre une femme pour alliée... Il est impardonnable de se laisser asservir par une femme ». En épousant la cause d'Antigone, Hémon s'est avili, selon son père. Il a cédé le pouvoir à une femme à qui il est désormais inférieur.

Les images tutélaires de cette révolte des femmes sont celles des lacédémoniennes, compagnes d'armes de leurs héroïques maris et des matrones de la République romaine. Il faut rappeler la position de la femme, à l'époque de la pièce, Sophocle ayant lui-même écrit : « La parure des femmes, femme, c'est le silence ». A l'Église, seuls les hommes étaient invités à prendre la parole, or, c'est bien ici une femme qui s'exprime, ce que conteste violemment Créon :

« Jamais avoir le dessous devant une femme ; jamais ne passer pour moins fort qu'une femme ; de mon vivant, une femme ne fera pas la loi »

La révolte d'Antigone peut également se lire comme une contestation du pouvoir absolu d'un seul, une protestation contre la tyrannie qui était le régime politique honni à Athènes. L'ostracisme était d'ailleurs principalement déclaré contre les citoyens suspects de vues tyranniques. Antigone qui semble avoir le soutien et la sympathie de son peuple, représente la liberté, le choix individuel, comme l'exprimera Marguerite Yourcenar dans *Antigone ou le choix*. Cette rébellion contre la tyrannie s'illustre particulièrement dans la confrontation finale entre Créon et son fils, en un violent affrontement vers à vers ou stichomythie. Hémon déclare « qu'aucune cité n'est la propriété d'un homme », tandis que Créon interroge : « La cité n'appartiendrait pas à son chef ? ». Et il reproche à Tirésias, le devin qui le met en garde, d'être la voix du peuple.

Selon Georges Steiner, Antigone est le seul texte exprimant la totalité des principales constantes des conflits inhérents à la condition humaine, au nombre de cinq, et qui renvoient dos à dos les hommes et femmes, la jeunesse et la vieillesse, la société et l'individu, les vivants et les morts, les hommes et les dieux. Les conflits résultant de ces affrontements ne sont pas négociables.

Antigone, un personnage androgyne

Ceïpe et ses fils étant morts, Antigone et sa sœur Ismène sont les seules survivantes de la maison de Laïos. Ismène s'efface derrière Antigone tout comme Chrysothémis s'était effacée derrière Électre, laquelle avait choisi de venger la mort d'Agamemnon, tué par leur mère Clytemnestre. Ismène, à l'inverse d'Antigone, est un être totalement féminin de par sa soumission au pouvoir des hommes et l'importance qu'elle accorde à sa faiblesse physique. Par

contraste, Antigone agit comme un homme, par son geste d'opposition politique, bravant seule le danger. Les rites funéraires qu'elle accomplit pour son frère Polynice sont cependant une fonction traditionnellement féminine. Et à mesure que la pièce avance, sa féminité s'affirme.

Dans son dialogue avec le chœur elle revient sur ce qui l'empêchera d'être épouse et mère. Elle n'aura pas sa part de chants nuptiaux, elle va se marier avec l'Achéron, le fleuve des enfers. Son suicide a une aura féminine, la mort choisie de plein gré s'entendant comme une réponse féminine à l'inhumanité et à l'aveuglement des hommes. Le suicide d'Eurydice, femme de Créon, fera écho à celui d'Antigone.

Malgré Ajax le grand, Roi de Salamine, héros de la guerre de Troie, qui se donne la mort pour n'avoir pas hérité des armes d'Achille, la sensibilité antique attache au suicide une connotation féminine (Phèdre, Ariane, Jocaste, Eurydice, Antigone...)

L'évolution et la complexité des personnages

Antigone est un personnage en révolte, Antigone signifiant étymologiquement « née contre ». Elle a l'orgueil de l'intransigeance. Néanmoins, elle finira par se lamenter sur son sort et s'effondrer devant la mort dans un long passage scandé par le chef du chœur. Créon incarne l'image du chef voué à sa cité qui veut faire un exemple, honorant Étéocle qui s'est battu pour sa patrie, et privant Polynice de sépulture parce qu'il avait dirigé ses armes contre sa terre maternelle. Démosthène rend hommage à Créon, modèle du chef dévoué à sa cité, argument qu'il oppose à Eschine, son adversaire politique. Mettant en avant les intérêts de la cité, il n'a aucune clémence pour les envahisseurs, quelles que soient les circonstances, méconnaissant le tort qui avait été fait à Polynice, privé du trône auquel il avait droit. La célèbre phrase de Goethe fait écho à sa détermination : « Je préfère com-

mettre une injustice que de tolérer un désordre ». Le devin Tirésias déclare à Créon que sa conduite va le précipiter dans les malheurs les plus affreux. Celui-ci finira par reconnaître son erreur et céder, mais trop tard, tout comme Agamemnon qui avait renoncé trop tard à sacrifier sa fille Iphigénie pour que les vents soient favorables aux navires grecs en partance vers Troie.

Il y a au fil de la pièce une contagion de l'héroïsme qui touche Ismène et Hémon. Ismène qui se ravise, offrant elle aussi de rendre au mort son intégrité et de mourir au côté d'Antigone. Hémon qui fait d'abord d'énormes efforts de diplomatie, tentant vainement d'amener son père à la raison, car il est dans l'entre deux, fils de l'un, fiancé de l'autre. Mais sa médiation est vouée à l'échec. Il va s'opposer frontalement à son père, lui cracher au visage, tenter de l'occire d'un coup d'épée avant de retourner sa lame contre lui. Cette évolution de la sensibilité des personnages ajoute à la subtilité de la pièce, qui dépasse ce qu'on retient.

Le dernier chant du chœur célèbre le pouvoir de l'homme qui semble avoir le choix de son destin, sa décision pouvant le conduire au désastre ou au succès. Pourtant les personnages d'Antigone ne parviennent pas à se défaire de cette fatalité, victimes qu'ils sont de la malédiction des Labdacides.

Pour Schelling, philosophe Allemand, la tragédie grecque rend hommage à la liberté humaine qui autorise ses héros à lutter contre la puissance infiniment supérieure du destin. Le fatum est une puissance invisible, hors de portée des forces naturelles et qui s'impose aux dieux eux-mêmes.

Le conflit de Créon et d'Antigone

Antigone fille de Roi et fiancée d'Hémon devrait, à plus d'un titre, prêter obéissance aux commandements du Prince. Créon, en tant que père et époux, devrait respecter le caractère sacré du sang. C'est en tant que frère de Jocaste,

épouse d'Œdipe et mère d'Antigone et de Polynice, qu'il hérite du pouvoir à Thèbes. Créon dénie l'importance de la parenté à qui il doit son pouvoir. Il méconnaît la source même de sa légitimité. Chez l'un et l'autre, on trouve ce contre quoi chacun s'élève alternativement. Le tragique naît du conflit interne aux deux personnages dont les aveuglements respectifs se font face. Rien ne passe de l'un à l'autre. Leur dialogue est un dialogue de sourds. Chacun a sa vision immuable de la vérité qui s'illustre par le style, affrontement vers à vers ou stichomythie. Deux totalités s'affrontent, familiale pour Antigone, civique pour Créon. Sacralité d'un côté, réalité politique de l'autre. Et dans sa grande confrontation avec Créon, Antigone ne mentionne pas le nom de Polynice, l'anonymat répondant à une tactique d'universalité.

Antigone, un personnage chrétien

Selon Georges Steiner, Antigone doit être interprétée comme une figure christique, enfant de Dieu et messagère précédant l'apocalypse. Hegel a vu en elle la plus haute présence qui soit entrée dans le monde des hommes. Dans son cours d'Histoire de la philosophie, il évoque la céleste Antigone, la plus noble figure qui soit apparue sur terre. Thomas de Quincey la qualifie de sainte païenne, fille de Dieu avant que Dieu ne fût connu, fleur du paradis, idolâtre et pourtant chrétienne, franchissant seule dans l'esprit du martyre les gouffres béants de la tombe. « Je ne suis pas faite pour haïr mais pour aimer » déclare-t-elle. Et si elle est punie pour avoir enterré son frère, elle reposera près de lui, « saintement criminelle ».

L'Antigone d'Anouilh

Écrite en 1944, période très sombre de l'occupation, la pièce ajoute la dimension de l'absurde. Les valeurs sacrées et religieuses ne sont plus présentes. Antigone n'est plus l'héroïne du devoir, défendant les lois divines. L'accent est

mis sur sa jeunesse : elle a une nounou, un gros chien... Elle fait ce geste « pour elle », ne sait pas pourquoi elle meurt. Le décor est neutre, n'évoquant pas l'Agora de Thèbes. Le ton est familier. L'anachronisme est cultivé avec des cafés, des films, des cigarettes, des voitures de courses.... L'auteur joue avec la connaissance que le public a de la pièce. Le Prologue explique « les personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone » et il annonce, par avance, le dénouement tragique. L'intérêt du spectacle ne procède pas de la surprise. A la fin, Créon retourne à ses activités quotidiennes, sans remords, tandis que le Créon de Sophocle, désespéré, reconnaît sa faute.

Mallarmé disait qu'un livre ne commence ni ne finit jamais, tout au plus fait-il semblant. À l'instar de l'histoire d'Antigone dont la relecture est incessante. A la différence d'Héraclès, Jason ou Thésée, elle ne terrasse pas de monstre, pas d'hybride suréquipé ni dragon, ni chimère, ni chien à deux têtes. Elle tient juste tête à un tyran qui n'écoute personne, qui s'angoisse à l'idée qu'une jeune fille puisse lui résister. Antigone est l'incarnation du courage, Andréia, une des quatre vertus platoniciennes avec la justice, la sagesse, et la tempérance. Le courage étant l'état de l'âme qui ne se laisse pas ébranler par la crainte, la résolution à faire ce qui est beau, quel qu'en soit le prix. Telle est la révolte d'Antigone, une âme pure et intransigeante qui contredit la Phèdre d'Euripide lorsqu'elle déclare : « Nous comprenons ce qui est juste et convenable mais nous ne le faisons pas entrer dans nos actes ».

Daniel Cordier

(1920-2020)

Brigitte HEDEL SAMSON

Conservateur honoraire

Comment aborder ce personnage aux multiples facettes : libre, engagé, indépendant, si attentif aux autres et aux créateurs. L'engagement qu'il a choisi à l'âge de vingt ans en rejoignant le général de Gaulle à Londres est toujours présent dans toutes ses actions, de résistant bien sûr, de collectionneur, de marchand, de mécène, d'écrivain et aussi d'historien. Il est témoin d'une histoire et ses propos dérangent. Sa liberté et sa recherche de la vérité n'ont pas toujours été admises par les groupes établis, en particulier les marchands d'art ou les universitaires qui défendent une méthode académique. Son admiration pour Jean Moulin l'accompagnera toute sa vie, il sera son guide dans de nombreuses décisions et déclarations publiques. C'est aussi Jean Moulin qui lui ouvre une nouvelle voie en lui offrant l'ouvrage édité par Christian Zervos aux *Cahiers d'art* en 1938 à Bâle : *Histoire de l'art contemporain*.

Dès son retour à Paris, après la guerre, il est un fidèle visiteur de la galerie Jeanne Bucher. Il commence sa propre collection par des oeuvres d'artistes défendus dans cette galerie comme, Nicolas de Staël, Hartung, Estève, Arp Julius Bissier. Puis, en 1946, pour mieux comprendre la peinture, il s'inscrit à l'atelier de la Grande Chaumière et suit les cours du peintre Jean Dewasne qui devient un ami et lui présente de nombreux artistes. Rapidement, Daniel Cordier s'aperçoit qu'il n'est pas peintre et que c'est avant tout la création artistique qui l'intéresse.

Il commence comme courtier, devient marchand et ouvre rapidement une première galerie à Paris, rue Duras, dont le commanditaire est Ely de Rothschild. Quelques

années plus tard, la galerie de la rue Duras est trop étroite. Il s'installe rue de Miromesnil. Puis, deux ans plus tard, il ouvre une seconde galerie à Francfort et une troisième à New York. Pendant huit ans, il a défendu ses artistes, en dehors des modes et des tendances et fidélisé les créateurs et les collectionneurs qui le suivent dans ses engagements. Deux artistes, Jean Dubuffet et Henri Michaux sont défendus par Daniel Cordier et présentés dans les trois galeries : Paris, Francfort et New York. Ils sont aussi des amis très proches avec qui il entretient un dialogue permanent comme le montrent leurs longues correspondances journalières. Intéressé par la création artistique mais aussi par la musique et la littérature, il organisera un concert de John Cage en 1960 dans sa galerie de Francfort.

Il refuse l'ordre établi et travaille beaucoup pour mettre en évidence une nouvelle création marquée par les événements tragiques de la guerre comme dans les dessins de Dado, les collages de Horst Egon Kalinowski, les oeuvres de Riquichot. Il n'est donc pas étonnant que le mouvement surréaliste l'intéresse. En 1959, il organisera une grande exposition dans sa propre galerie, et acquerra les oeuvres surréalistes de Simon Hantaï, en particulier. C'est par Jean Dubuffet qu'il découvre l'art brut et aussi l'*art autre* comme le disait Michel Tapié. Des formes diverses d'expressions, de matériaux multiples de récupérations et de déchets sont regardés et accolés autrement.

Par son indépendance d'esprit et d'action, il refuse les catégories dans le domaine artistique, surprend, trouble, dérange et aussi intrigue le monde de l'art comme le monde des historiens établis. Il est définitivement catalogué comme autodidacte. Curieux et enthousiaste, il continue à découvrir des oeuvres de plus en plus libres comme les oeuvres de Bernard Schultze. Par exemple, « partant d'un dessin libre sur papier à l'encre de chine et pastel, ce dessin devient soutenu par des fils de fer, une membrane dentelée fragile et d'une forte présence ». La même préoccupation d'un corps

rongé, malade, détérioré dans les oeuvres de Richard Stan-kiewicz qui peuvent rejoindre certaines sculptures de Tinguely, avec une même tragédie, utilisant des déchets pour de nouvelles créations. Certaines découvertes l'enchantent, comme la rencontre de Louise Nevelson dans son atelier, ou les collages de Robert Rauschenberg, lors de séjours à New York, deux artistes présentés en France grâce à la galerie de Daniel Cordier en 1960.

Pendant huit ans, il présente les artistes de son choix et les défend avec ferveur. En 1964, la galerie parisienne ferme. Ses choix artistiques sont parfois surprenants, liés à une rencontre, un vécu, une émotion, comme il l'écrit dans la préface d'un de ses catalogues. Pour mieux défendre les artistes de ses galeries, à Paris, à Francfort et à New York, les expositions sont accompagnées d'un dépliant ou d'un catalogue, selon un format 12x30 cm, une mise en page et une typographie signées par les graphistes Hachler ou Jean Abegg et d'un texte écrit par un journaliste, un écrivain ou un critique, quelque fois par Daniel Cordier, lui-même.

Après la fermeture de ses galeries, Daniel Cordier reste profondément collectionneur. Il achète, par exemple, les oeuvres d'artistes du mouvement support /surface, mouvement qui refuse la tradition picturale bien implantée comme l'École de Paris, ou d'artistes en lien avec l'art brut, comme Georgik, Gabritschewsky, découvert par Jean Dubuffet ou Michel Nedjar, à la fin des années 80.

Peu d'oeuvres d'artistes de la collection Daniel Cordier sont dans les collections publiques en 1970. Invité à participer à certaines commissions d'achats du Musée National d'Art moderne, il aide financièrement à l'acquisition d'oeuvres souhaitées par les conservateurs. Voyant que les artistes qu'il défend ne sont pas dans les collections publiques, dès 1977, il commence à faire des donations de sa propre collection et permet ainsi de faire reconnaître certains artistes. La dernière donation, en 2005, en y en a eu plusieurs,

représente plus de 2000 oeuvres et objets donnés au Musée National d'Art moderne.

Il quitte Paris à la fin des années 1990 pour Antibes et Cannes et voyage surtout en Asie. Cet intérêt pour l'Asie vient aussi des nombreuses discussions avec Henry Michaux. Ses collections s'orientent vers des pièces liées à d'autres civilisations, objets ethnographiques, textiles, art populaire, art africain. Sa curiosité, son désir compulsif le poussent à acquérir certains objets et certaines oeuvres en série. Habitant Antibes puis Cannes, son intérêt pour les artistes *autres*, est toujours présent. Il est un grand habitué de la galerie Chave à Vence, qu'il connaît depuis les années 60, quand il venait voir Jean Dubuffet « *dans la brousse* », comme disait ce dernier, de son séjour vençois.

Une grande partie de cette collection nationale a été mise en dépôt au musée des Abattoirs à Toulouse avec des clauses très précises de présentation permanente. L'intérêt de cette collection est dans le choix et le nombre des œuvres pour chaque artiste défendu et sur la curiosité et l'enthousiasme permanents que le collectionneur manifeste jusqu'à la fin de sa vie.

Depuis 1977, concernant la Résistance, son intérêt profond est de rétablir la vérité historique en publiant son témoignage. Il y aura plusieurs volumes reconnus, contestés, ignorés parfois. Sa vie s'exprime avec la même force, la même détermination, le même engagement et surtout la même liberté.

Après sa mort en 2020, plusieurs ventes publiques ont dispersé les oeuvres qu'il avait voulu garder dont un grand nombre d'œuvres érotiques et sensuelles qui n'étaient pas très nombreuses dans les collections acceptées et données au Musée National d'Art moderne. Ces oeuvres révèlent la sensibilité du personnage vivant avec humour et élégance.

La lecture de ses nombreuses correspondances avec les artistes, ses collaborateurs à Francfort, à New York et à

Paris met en valeur sa profonde attention aux autres dans un vocabulaire chaleureux, élégant et généreux. Toutes ses correspondances sont heureusement conservées dans différentes archives nationales et surtout lisibles grâce aux tapuscrits car son écriture peu lisible est plus proche d'un dessin. Une galerie Christian Gaillard, à Paris, a acheté un grand nombre de ses oeuvres et a présenté pendant deux ans, par roulement, ce fonds remarquable.

Bien que très critiqué, envié, jaloué pour son indépendance d'esprit et d'action, il est assez révélateur de voir apparaître, à côté de certaines oeuvres présentées chez certains marchands, depuis 2020, la mention « *ancienne collection Daniel Cordier* » comme une référence de qualité.

Pour les lecteurs de cet article, la première recommandation est de lire les écrits de Daniel Cordier et d'écouter les diverses émissions radiophoniques en libre accès sur France Culture. Sa curiosité, sa sensibilité et son engagement sont d'une rare présence.

Ouvrages

- Jean Moulin : *l'Inconnu du Panthéon*, Paris, 1989-1993, éditions Jean-Claude Lattès, 3 vol. :

- T.I : *Une ambition pour la République : juin 1899 - juin 1936*, 1989.

- T.II : *Le choix d'un destin : juin 1936 - novembre 1940*, 1989.

- T.III : *De Gaulle, capitale de la Résistance : novembre 1940 - décembre 1941*, 1993.

- Jean Moulin, *La République des catacombes*, Paris, 1999, éditions Gallimard.

- *Alias Caracalla : Mémoires 1940-1943*, Paris, 2009, éditions Gallimard.

- *De l'Histoire à l'histoire*, avec la collaboration de Paulin Isnard, Paris, 2013, éditions Gallimard

- *Les Feux de Saint-Elme, Paris 2014*, éditions Gallimard.

- *La Victoire en pleurant : Alias Caracalla 1943-1946*, Paris, 2021, éditions Gallimard.

- France Culture : *Les Vies de Daniel Cordier* une série radiophonique inédite proposée par Jérôme Clément, 2013 (en libre accès sur France-Culture).

Lectures

David Le Breton, *Des visages. Une anthropologie*, Editions Métailié, 400 pages.



Une édition revue et actualisée de ce classique de l'anthropologie du corps consacré aux visages. À travers les visages des siècles dans la peinture et les écrits philosophiques, David Le Breton mène l'histoire du visage, ce lieu central de notre communication, de l'invention du visage avec le miroir et la photographie à sa signification sociale. Il explore son ambivalence dans le face à face, le dévisager et le mauvais œil. Ses paradoxes avec la ressemblance, la beauté et la laideur, le voilé, dévoilé, et enfin ces dernières années, le masque. Il nous conduit à la réflexion ultime que l'un des caractères de la violence symbolique mise en place par le racisme consiste d'abord en la négation chez l'autre de son visage. Une réflexion remise à jour par l'usage des masques des deux dernières années et les troubles qui en ont résulté.

Un parcours fascinant.

David Le Breton, *À corps perdu... Penser le sport*, Entretien conduit par François Lyvonnet, sous la direction de Benjamin Pichery, Editions Amphora, Collection Penser le sport, 112 pages.

PENSER LE SPORT

DAVID LE BRETON

À CORPS PERDU...



Entretien conduit par
FRANÇOIS LYVONNET

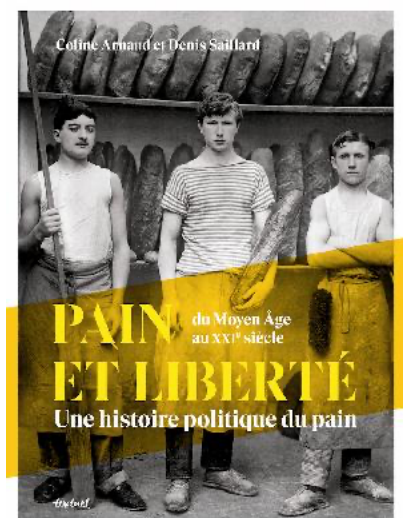
Sous la direction de
BENJAMIN PICHÉRY

AMPHORA

INSEP

« Supprimons le corps, nous supprimerons la mort, la maladie, le vieillissement. Voilà la pensée des technoprophètes. (...) La technique devient une religiosité, un technoprophétisme, une voie de salut pour délivrer l'homme de ses anciennes limites, posées désormais comme des pesanteurs. Exigence d'une liberté que plus rien ne borne sinon le désir, et surtout pas la responsabilité. Mais dans le contexte social du technocapitalisme où il importe toujours d'augmenter les performances dans l'indifférence aux autres, en aucun cas il ne s'agit d'augmenter le goût de vivre. » Le sportif de haut niveau est-il cet « extrême contemporain » condamné à voir disparaître son propre corps par épuisement à vouloir être à la hauteur des performances et des innovations techniques ? L'homme sensible doit-il céder et s'hybrider à la machine, à l'inerte, pour satisfaire aux performances physiques attendues sur les stades ? Charge à l'exosquelette de battre les successeurs d'Usain Bolt ?

Coline Arnaud et Denis Saillard, *Pain et liberté, une histoire politique du pain*, Editions Textuel, 304 pages.



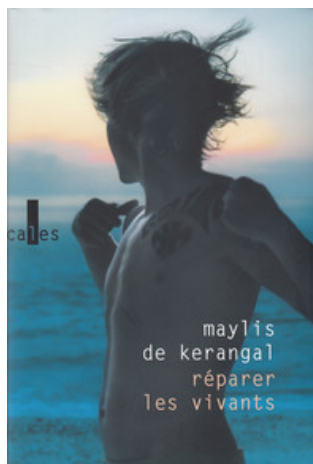
Gage de stabilité politique au cours des siècles, le pain devient le combustible des révolutions lorsqu'il vient à manquer. Le peuple le réclame alors aux cris de slogans éloquents : « Du pain ou du plomb » (1848), « Du pain et des roses » (1912), « Du travail et du pain » (1932), « Le pain, la paix, la liberté » (1936), « Pain, liberté, dignité » (2011) ... Les historiens Coline Arnaud et Denis Saillard retracent, à travers une iconographie aussi riche que passionnante, l'histoire politique et sociale de cet aliment cardinal de la culture française, objet d'un vif engouement à l'étranger. Qu'il soit question de l'évolution des lois encadrant la production du blé, la vente du pain et la profession des boulangers (autrefois appelés « talemeliers ») ou qu'il s'agisse de l'attention portée à sa composition, son prix et son goût, le pain est au fond bien plus que du pain : un symbole.

Sophie Galabru, *Faire famille, une philosophie du lien*, Allary Editions, 240 pages.



Mieux comprendre les liens familiaux et mieux les vivre. La famille est par essence sous tension car s'entrecroisent en elle l'identité et la différence, la protection et la liberté, la transmission et de la séparation. Comment composer avec les départs et les arrivées ? Comment transmettre et recevoir ? Quelle est la valeur des liens de sang ? Cet essai aborde l'ensemble des thématiques qui traversent, un jour ou l'autre, chaque membre d'une même famille. Il est question de répartitions des tâches et des biens, de rapports hiérarchiques de protection et de violence, des nouvelles façons de faire famille comme de la persistance des schémas traditionnels. En mêlant souvenirs intimes, pop culture, classiques de la philosophie et études sociologiques récentes, Sophie Galabru permet à chacun de comprendre ses liens familiaux et de mieux les vivre.

Maylis de Kerangal, *Réparer les vivants*, collection Minimaux, 288 pages.



"Le coeur de Simon migrerait dans un autre endroit du pays, ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps." Réparer les vivants est le roman d'une transplantation cardiaque. Telle une chanson de geste, il tisse les présences et les espaces, les voix et les actes qui vont se relayer en vingt-quatre heures exactement. Roman de tension et de patience, d'accélération paniques et de pauses méditatives, il trace une aventure métaphysique, à la fois collective et intime, où le coeur, au-delà de sa fonction organique, demeure le siège des affects et le symbole de l'amour.

Ce roman a reçu dix prix littéraires parmi lesquels le prix du Roman des étudiants France Culture-Télérama 2014, le Grand Prix RTL- Lire 2014, le prix des lecteurs L'Express - BFMTV 2014 et le prix Relay des Voyageurs 2014 avec Europe1.

Mauricette Michallet, avec la contribution de **Christine Durif Brucker**, *Faire face à la maladie grave. L'engagement d'une femme médecin*. Editions érès, 176 pages.

Mauricette Michallet
avec **Christine Durif-Bruckert**

Faire face à la maladie grave

L'engagement d'une femme médecin



L'autrice parle de son métier, de la manière dont elle le vit de l'intérieur : les tâches cliniques et thérapeutiques, les règles et les normes qui régissent la fonction hospitalo-universitaire où s'articulent la recherche, l'enseignement et le soin mais aussi ses relations avec les patients et leur famille ainsi qu'avec les associations de malades. A travers des récits vivants et sensibles, elle met en évidence les enjeux thérapeutiques, relationnels et déontologiques de son engagement auprès des malades atteints de leucémie notamment.

Mauricette Michallet est professeure agrégée émérite de l'université Claude Bernard Lyon 1, ancien chef de service d'hématologie des hospices civils de Lyon (programme Leucémie et allogreffe de l'adulte), praticien hospitalier en hématologie au Centre de lutte contre le cancer Léon Bérard, checheure du Centre de recherche contre le cancer de Lyon.

Gérard Pirlot, *Je rêve, donc je suis*, Édition Imago, 272 pages.



Dans la nuit du 10 au 11 novembre 1619, soldat sous la bannière du duc de Bavière, le jeune René Descartes, âgé de vingt-trois ans, profita d'une trêve pour s'enfermer dans un « poêle ». Il fit alors trois rêves qui, de son propre aveu, le marquèrent durablement et confirmèrent sa vocation de philosophe. Cette expérience irrationnelle, déterminante pour ce penseur de la raison, n'a cessé de susciter maintes interprétations, auxquelles ne manque pas même celle de Freud. Gérard Pirlot, en psychanalyste, reprend à son tour le dossier de ces célèbres songes. Il souligne avec force les liens entre ces messages de la nuit, la biographie du grand homme, et certaines figures de son oeuvre, tels le « Malin génie » ou le « Dieu trompeur ». Il s'attache surtout à montrer en quoi l'impression d'une réalité vacillante, en partie due à sa situation d'orphelin de mère, a inspiré sa quête d'une science universelle. Ainsi, selon l'auteur, derrière la fameuse formule servant de socle au rigoureux esprit cartésien - « Je pense, donc je suis » -, se cache une autre vérité, plus intuitive, plus intime, plus secrète : « Je rêve, donc je suis. »

Gérard Pirlot, *L'affect et ses troubles de pensée*, Éditions In Press, 224 pages.

COLLECTION

OUVERTURES PSY

L'affect et ses troubles de pensée

Cliniques névrotiques, psychosomatiques, addictives & criminologiques

Gérard Pirlot



La vie émotionnelle se trouve exacerbée aujourd'hui par une société des affects : des médias aux réseaux sociaux, tout est affect... et jusqu'à la clinique. Comment s'expriment ces affects dans la dynamique, l'économie et le fonctionnement psychiques, et donc dans la pensée ? Illustrant son propos d'exemples cliniques, Gérard Pirlot explore les différentes facettes de la vie affective et émotionnelle pour répondre à ces questions.

Comment naissent les affects ? Quelle est leur place au carrefour de la psyché et du somatique ? Qu'en est-il des affects dans les névroses, les addictions, dans la clinique criminologique, ou dans la passion ? Comment le cadre analytique peut-il permettre de représenter l'affect ? Comment adapter la clinique à ces nouvelles formes d'affect ?

Un livre qui ouvre de nouvelles voies de réflexion sur la vie affective et émotionnelle pour la clinique et la pratique thérapeutique.

Instruire, c'est former le jugement²²

« Savoir par cœur n'est pas savoir », dit Montaigne. Au lieu d'encombrer la mémoire de l'élève, il faut former son esprit, *lui apprendre à penser*.

A un enfant de maison²³ qui recherche les lettres, non pour le gain, ni tant pour les commodités externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer audedans, ayant plutôt envie d'en tirer un habile homme qu'un homme savant, je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y²⁴ requit tous les deux, mais plus les mœurs²⁵ et l'entendement que la science ; et qu'il se conduisit en sa charge d'une nouvelle manière.

On ne cesse de crier à nos oreilles, comme qui verserait dans un entonnoir ; et notre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais qu'on corrigeât cette partie, et que, de belle arrivée²⁶, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la montre²⁷, lui faisant goûter les choses, les choisir et discerner d'elle-même; quelquefois lui ouvrant le chemin, quelquefois le lui laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Arcésilas²⁸ faisaient premièrement parler leurs dis-

²² **Montaigne, collection littéraire Lagarde et Michard** : L'Essai XXVI, livre I - De l'Institution des enfants - est dédié à Diane de Foix, comtesse de Gurson, qui allait être mère. C'est dire que Montaigne pense avant tout à la formation des jeunes nobles. Pourtant, la plupart de ses idées sont *universellement valables*.

²³ De grande maison, *noble*.

²⁴ Chez le précepteur.

²⁵ La valeur morale.

²⁶ Dès l'abord.

²⁷ Il lui fit faire un « galop d'essai ».

²⁸ Philosophe grec (III^e siècle av. J.-C.).

ciples, et puis ils parlaient à eux. « *Le plus souvent, qui veut s'instruire est gêné par l'autorité de ceux qui enseignent* »²⁹.

Il est bon qu'il le fasse trotter devant lui pour juger de son train, et juger jusques à quel point il se doit raval³⁰ pour s'accomoder de sa force. A faute de cette proportion, nous gâtons tout ; et de la savoir choisir et s'y conduire bien mesurément, c'est l'une des plus ardues besognes que je sache ; et est l'effet d'une haute âme et bien forte, savoir condescendre à ses allures puériles et les guider. Je marche plus sûr et plus ferme à mont qu'à val.

Ceux qui, comme porte³¹ notre usage, entreprennent, d'une même leçon et pareille mesure de conduite, régenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes, ce n'est pas merveille si, en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque juste fruit de leur discipline.

Qu'il ne lui demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance ; et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais de sa vie³². Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le lui fasse mettre en cent visages et accomoder à autant de divers sujets, pour voir s'il l'a encore³³ bien pris et bien fait sien, prenant l'instruction de son progrès des pédagogismes de Platon³⁴. C'est témoignage de crudité et indigestion que de regorger la viande³⁵ comme on l'a avalée ; l'estomac n'a pas fait son opération, s'il n'a fait changer la façon et la forme à ce qu'on lui avait donné à cuire.

Notre âme ne branle qu'à crédit³⁶, liée et contrainte à l'appétit des fantaisies d'autrui, serve et captivée sous

²⁹ *De la nature des dieux*, I, V.

³⁰ Rabaïsser (pour se mettre à la portée de l'enfant).

³¹ Le comporte.

³² « Le vrai miroir de nos discours est le cours de nos vies ».

³³ Déjà.

³⁴ Jugeant de ses progrès d'après la *pédagogie* de Platon.

³⁵ Rendre la nourriture.

³⁶ Ne s'ébranle que sur l'autorité d'autrui.

l'autorité de leur leçon ; on nous a tant assujettis aux cordes que nous n'avons pas plus de franches allures ; notre vigueur et liberté est éteinte : « *Nunquam tutelae siae fiunt* »³⁷. (...)

Qu'il lui fasse tout passer par l'étamine³⁸, et ne loge rien en sa tête par simple autorité et à crédit ; les principes d'Aristote, non plus que ceux des Stoïciens ou Épicuriens. Qu'on lui propose cette diversité de jugements : il choisira, s'il peut, sinon il en demeurera en doute. Il n'y a que des fols certains et résolus.

Car, non moins que savoir, douter me plaît.

Car s'il embrasse les opinions de Xénophon et de Platon par son propre discours³⁹, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege ; sibi quisque se vindicet*⁴⁰. Qu'il sache qu'il sait, au moins. Il faut qu'il emboive⁴¹ leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs préceptes ; et qu'il oublie hardiment, s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La vérité et la raison sont communes à un chacun, et ne sont non plus à qui les a dites premièrement qu'à qui les dit après : ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons et voyons de même. Les abeilles pillotent de ça de là les fleurs, mais elles en font après le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thym ni marjolaine ; ainsi les pièces empruntées d'autrui, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à savoir son jugement. Son institution, son travail et étude ne vise qu'à le former.

³⁷ Jamais ils ne deviennent leurs propres maîtres » (Sénèque, *Lettres*, XXXIII).

³⁸ Au crible.

³⁹ Raisonnement.

⁴⁰ « Nous ne sommes pas sous un roi ; que chacun soit son propre maître » (Sénèque, *Lettres*, XXXIII).

⁴¹ S'imprègne de.

Qu'il cède tout ce de quoi il a été secouru, et ne produise que ce qu'il en a fait. Les pillleurs, les emprunteurs mettent en parade leurs bâtiments, leurs achats, non pas ce qu'ils tirent d'autrui ; vous ne voyez pas les épices⁴² d'un homme de parlement : vous voyez les alliances qu'il a gagnées et honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette⁴³ ; chacun y met son acquêt. Le gain de notre étude, c'est en être devenu meilleur et plus sage. C'est disait Epicharmus⁴⁴, l'entendement qui voit et qui oit, c'est l'entendement qui profite tout⁴⁵, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne ; toutes autres choses sont aveugles, sourdes et sans âmes. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne lui laisser la liberté de rien faire de soi⁴⁶.

Parfums impérissables⁴⁷

Aussi le côté de Méséglise et le côté de Guermantes restent-ils pour moi liés à bien des petits événements de celle de toutes les diverses vies que nous menons parallèlement, qui est la plus pleine des péripéties, la plus riche en épisodes, je veux dire la vie intellectuelle. Sans doute elle progresse en nous insensiblement, et les vérités qui en ont changé pour nous le sens et l'aspect, qui nous ont ouvert de nouveaux chemins, nous en préparions depuis toujours la découverte ; mais c'était sans le savoir ; et ne datent pour nous que du jour, de la minute où elles nous sont devenues visibles. Les fleurs qui jouaient alors sur l'herbe, l'eau qui passait au soleil, tout le paysage qui environna leur apparition continue à accompagner leur souvenir de son visage inconscient ou distrait ; et cetres, quand ils étaient longuement contemplés par cet humble passant, par cet enfant qui rêvait - comme

⁴² Cadeaux offerts par les plaideurs.

⁴³ Ce qu'il a reçu d'autrui.

⁴⁴ Poète grec (Ve siècle av. J.-C.).

⁴⁵ Met tout à profit.

⁴⁶ Tout seul, spontanément.

⁴⁷ **Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, éditions Gallimard.**

l'est un roi, par un mémorialiste perdu dans la foule, - ce coin de nature, ce bout de jardin n'eussent pu penser que ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre en leurs particularités les plus éphémères ; et pourtant ce parfum d'aubépine qui butine le long de la haie où les églantiers le remplaceront bientôt, un bruit de pas sans écho sur le gravier d'une allée, une bulle formée contre une plante aquatique par l'eau de la rivière et qui crève aussitôt, mon exaltation les a portés et a réussi à leur faire traverser tant d'années successives, tandis qu'alentour les chemins se sont effacés et que sont morts ceux qui les foulèrent et le souvenir de ceux qui les foulèrent. Parfois ce morceau de paysage amené ainsi jusqu'à aujourd'hui se détache, si isolé de tout, qu'il flotte incertain dans ma pensée comme une Délos fleurie, sans que je puisse dire de quel pays, de quel temps - peut-être tout simplement de quel rêve - il vient. Mais c'est surtout comme à des gisements profonds de mon soi mental, comme aux terrains résistants sur lesquels je m'appuie encore, que je dois penser au côté de Méséglise et au côté de Guermantes. C'est parce que je croyais aux choses, aux êtres, tandis que je les parcourais, que les choses, les êtres qu'ils m'ont fait connaître sont les seules que je prenne encore au sérieux et qui me donnent encore de la joie. Soit que la foi qui crée soit tarie en moi, soit que la réalité ne se forme que dans la mémoire, les fleurs qu'on me montre aujourd'hui pour la première fois ne me semblent pas de vraies fleurs. Le côté de Méséglise avec ses lilas, ses aubépines, ses bluets, ses coquelicots, ses pommiers, le côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or, ont constitué à tout jamais pour moi la figure des pays où j'aimerais vivre, où j'exige avant tout qu'on puisse aller à la pêche, se promener en canot, voir des ruines de fortifications gothiques et trouver au milieu des blés, ainsi qu'était Saint-André-des-Champs, une église monumentale, rustique et dorée comme une meule ; et les bluets, les aubépines, les pommiers qu'il m'arrive, quand je voyage, de rencontrer encore dans les

champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur. Et pourtant, parce qu'il y a quelque chose d'individuel dans les lieux, quand me saisit le désir de revoir le côté de Guermentes, on ne les satisferait pas en me menant au bord d'une rivière où il y aurait d'aussi beaux, de plus beaux nymphéas que dans la Vivonne, pas plus que le soir en rentrant - à l'heure où s'éveillait en moi cette angoisse qui plus tard émigre dans l'amour, et peut devenir à jamais inséparable de lui - je n'aurais souhaité que vint me dire bonsoir une mère plus belle et plus intelligente que la mienne. Non ; de même que ce qu'il me fallait pour que je pusse m'endormir heureux, avec cette paix sans trouble qu'aucune maîtresse n'a pu me donner depuis, puisqu'on doute d'elles encore au moment où on croit en elles et qu'on ne possède jamais leur cœur comme je recevais dans un baiser celui de ma mère, tout entier, sans la réserve d'une arrière-pensée, sans le remiquat d'une intention qui ne fût pas pour moi - c'est que ce fût elle, c'est qu'elle inclinât vers moi ce visage où il y avait au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut, et que j'aimais à l'égard du reste ; de même ce que je veux revoir c'est le côté de Guermentes que j'ai connu, avec la ferme qui est un peu éloignée des deux suivantes serrées l'une contre l'autre, à l'entrée de l'allée des chênes ; ce sont des prairies où, quand le soleil les rend réfléchissantes comme une mare, se dessinent les feuilles des pommiers, c'est ce paysage dont parfois, la nuit dans mes rêves, l'individualité m'étreint avec une puissance presque fantastique et que je ne peux plus retrouver au réveil. Sans doute pour avoir à jamais indissolublement uni en moi des impressions différentes, rien que parce qu'ils me les avaient fait éprouver en même temps, le côté de Méséglise ou le côté de Guermentes m'ont exposé, pour l'avenir, à bien des déceptions et même à bien des fautes. Car souvent j'ai voulu revoir une personne sans discerner que c'était simplement parce qu'elle me rappelait une haie d'aubépines, et j'ai

été induit à croire, à faire croire à un regain d'affection, par un simple désir de voyage. Mais par là même aussi, et en restant présents en celles de mes impressions d'aujourd'hui auxquelles ils peuvent se relier, ils leur donnent des assises, de la profondeur, une dimension de plus qu'aux autres. Ils leur ajoutent aussi un charme, une signification qui n'est que pour moi. Quand par les soirs d'été le ciel harmonieux gronde comme une bête fauve et que chacun boude l'orage, c'est au côté de Méséglise que je dois rester de seul en extase à respirer, à travers le bruit de la pluie qui tombe, l'odeur d'invisibles et persistants lilas.

L'art et la vie⁴⁸

La grandeur de l'art véritable, au contraire, de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilétante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue et qui est tout simplement notre vie. La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature ; cete vie qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez l'artiste. Mais ils ne la voient pas, parce qu'ils ne cherchent pas à l'éclaircir. Et ainsi leur passé est encombré d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas « développés ». Notre vie, et aussi la vie des autres ; car le style pour l'écrivain, aussi bien que la couleur pour le peintre, est une question non de technique mais de vision. Il est la révélation,

⁴⁸ **Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, éditions Gallimard.**

qui serait impossible par des moyens directs et conscients, de la différence qualitative qu'il y a dans la façon dont nous apparaît le monde, différence qui, s'il n'y avait pas l'art, resterait le secret éternel de chacun. Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre, et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et, autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini et qui, bien des siècles après qu'est éteint le foyer le foyer dont il émanait, qu'il s'appelait Rembrandt ou Van Meer, nous envoient encore leur rayon spécial.

Ce travail de l'artiste, de chercher à apercevoir sous de la matière, sous de l'expérience, sous des mots, quelque chose de différent, c'est exactement le travail inverse de celui que, à chaque minute, quand nous vivons détournés de nous-mêmes, l'amour-propre, la passion, l'intelligence, et l'habitude aussi accomplissent en nous, quand elles amassent au-dessus de nos impressions vraies, pour nous les cacher entièrement, les nomenclatures, les buts pratiques que nous appelons faussement la vie. En somme, cet art si compliqué est justement le seul art vivant. Seul il exprime pour les autres et nous fait voir à nous-même notre propre vie, cette vie qui ne peut pas s'« observer », dont les apparences qu'on observe ont besoin d'être traduites et souvent lues à rebours et péniblement déchiffrées.

Liberté⁴⁹

Sur les champs de l'horizon
Sur les ailes oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches de couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

⁴⁹ **Paul Eluard**, Poésie et Vérité (1942).

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer : **LIBERTÉ**

*
* *

Le savetier et le financier⁵⁰

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir ;
C'était merveilles de le voir
Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des Sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor ;
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour, parfois il someillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaiganit
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger ou le boire,
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire, Grégoire,
Que gagnez-vous par an ? – Par an ? Ma foi, monsieur,
Dit avec un ton rieur,

⁵⁰ Jean de La Fontaine, *Les Fables*.

Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
 Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année ;
 Chaque jour amène son pain.
 - Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi par journée ?
 - Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
 L'une fait tort à l'autre ; et monsieur le Curé
 De quelque nouveau saint, charge toujours son prône. »
 Le financier, riant de sa naïveté,
 Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin. »
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait, depuis plus de cent ans,
 Produit pour l'usage des gens.
 Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
 L'argent, et sa joie à la fois.
 Plus de chant : il perdit la voix,
 Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines,
 Le sommeil quitta son logis ;
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines ;
 Tout le jour, il avait l'œil au guet ; et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
 « Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus. »

***Nous remercions tous les intervenants
qui ont bien voulu participer à la rédaction de la
Revue Médecine et Culture***

Véronique Adoue, INSERM, Toulouse ; **Pr Jacques Amar**, INSERM 558, Service de Médecine Interne et d'Hypertension Artérielle, Pôle Cardiovasculaire et Métabolique CHU-Toulouse ; **Pr Ausseil Jérôme**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Dr Richard Aziza**, IUCT-Oncopole Toulouse ; **Dr Françoise Bienvenu**, Laboratoire d'Immunologie, centre hospitalier Lyon Sud ; **Dr Buy X**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr François Carré**, PU-PH, responsable de l'UPRES EA 3194, Université de Rennes 1, Hôpital Ponchaillou ; **Dr R.L Cazzato**, Institut Bergonié-Bordeaux ; **Me Décultot Cécile**, Interne en M.G, Faculté de Rouen ; **Pr Alain Didier**, **Drs Roger Escamilla**, **Christophe Hermant**, **Marlène Murriss**, **Kamila Sedkaoui** : Service de Pneumo-Allergologie, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Julien Mazières**, **Valérie Julia**, **Anne Marie Basque** : Unité d'Oncologie Cervico-Thoracique Hôpital Larrey, CHU-Toulouse ; **Dr Sandrine Pontier**, Service de Pneumologie et Unité des Soins Intensifs, Clinique des voies respiratoires, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Pr Bruno Degano**, Pneumologie - CHRU de Grenoble ; **Dr Hervé Dutau**, Unité d'endoscopie thoracique, CHU de Sainte Marguerite, Marseille ; **Pr Meyer Elbaz**, Service de cardiologie B, Fédération cardiologie CHU Rangueil Toulouse ; **Dr Martine Eismein**, Conseil Général de la Haute-Garonne ; **Dr Régis Fuzier**, Département d'anesthésie, IUCT-Oncopole ; **Pr Michel Galinier**, Pôle cardiovasculaire et métabolique CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Hermil Jean-Loup**, PU-MG, Faculté de Rouen ; **Pr Jean-Pierre Louvet**, **Pierre Barbe**, **Antoine Bennet**, UF de Nutrition, Service d'Endocrinologie, Maladies métaboliques et Nutrition, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Mathieu Molinard**, Département de Pharmacologie, CHU Bordeaux, Université Victor Segalen, INSERM U657 ; **Pr Jean-Christophe Pagès**, Université Toulouse III, UFR de Médecine, CHU de Toulouse ; **Pr Jean-Philippe Raynaud**, **Marie Tardy**, Service universitaire de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, CHU de Toulouse-Hôpital La Grave ; **Pr Daniel Rivière**, **F. Pillard**, **Eric Garrigues**, Service d'Exploration de la Fonction Respiratoire et de Médecine du Sport, Hôpital Larrey, CHU Toulouse ; **Drs Fabienne Rancé**, **A. Juchet**, **A. Chabbert-Broué**, **Géraldine Labouret**, **G. Le Manach**, Hôpital des Enfants, Unité d'Allergologie et de Pneumologie Pédiatriques, Toulouse ; **Dr Jean Le Grusse**, **Dr Dominique Mora**, **Dr H. Naoun**, **M. Antonucci-Infirmière**, CLAT, Hôpital J.D, Toulouse ; **Dr J.P. Olives**, gastro-entérologue, Hôpital des Enfants, Toulouse ;

Drs Thierry Montemayor, Michel Tiberge, Unité des troubles du sommeil et Epilepsie, CHU Rangueil Toulouse ; **Pr Norbert Telmon**, Service de Médecine légale, CHU Rangueil Toulouse ; **Dr J. Palussiere**, Institut Bergonié, Bordeaux ; **Pr Jean-Jacques Voigt**, chef de service d'Anatomie et Cytologie pathologique ; **Pr Elizabeth Cohen-Jonathan Moyal**, département des radiations IUCT-Oncopole Toulouse ; **Christine Toulas**, Laboratoire d'oncogénétique ; **Laurence Gladieff**, service d'oncologie médicale ; **Viviane Feillel**, service de radioséniologie : IUCT-Oncopole - Toulouse. **Pr Rosine Guimbaud**, Oncologie digestive et Oncogénétique, CHU Toulouse et IUCT-Oncopole - Toulouse ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue, Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan –Toulouse ; **Jean Claude Quintin**, chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **Valérie Siroux**, INSERM U 823, Grenoble ; **Paul Valdiguié**, Professeur des Universités.

Alexandre Aranda, neurologue, clinique de l'Union, Toulouse ; **Edmond Attias**, ORL, chef de service au C.H. d'Argenteuil ; **P. Auburgan**, Médecine du Sport, Centre hospitalier de Lourdes ; **Maurice Benayoun**, Docteur en sciences odontologiques, Toulouse ; **André Benhamou**, Chirurgien dentiste, Toulouse, Directeur d'International Implantologie Center ; **Stéphane Beroud**, Médecine du sport, Maladies de la Nutrition et Diététique, Tarbes ; **Anne Chapell**, médecin, enseignante en éthique, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Jamel Dakhil**, Pneumo-Allergologue, Tarbes, praticien attaché Hôpital Larrey ; **Daniel D'Herouville**, médecin chef, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Carol Guinet-Dufflot**, art-thérapeute, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Fanny**, infirmière, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Thomas Ginbourger**, Dr en STAPS/sociologie, Université Paul Sabatier Toulouse III. **Vincent Gualino**, Chirurgie de la rétine, CHU Pierre Paul Riquet, Toulouse ; **P.Y Farugia**, kinésithérapeute, La Rochelle ; **Françoise Fournial**, Pneumologue, Isis médical, Toulouse ; **Gilles Jebrak**, service de pneumologie et de transplantation, Hôpital Bichat, Paris ; **Cyril Louvrier**, chirurgien ORL, Toulouse ; **Madeleine**, aide-soignante, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Christian Martens**, Allergologue, Paris ; **Marion Narbonnet**, psychomotricienne, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Michel Olivier**, Anesthésiste-Réanimateur-Algologue , Hôpital Pierre Paul Riquet, CHU Purpan – Toulouse ; **Jean-Claude Quintin**, Clinique Honoré Cave, Montauban ; CHU Lariboisière, Paris ; **Béatrice Raffegau**, bénévole, Maison Jeanne Garnier, Paris ; **Nouredine Sahraoui**, Laboratoire Teknimed, Toulouse ; **Pr Simon Schraub**, Professeur d'oncologie radiothérapie, Faculté de Médecine Université de Strasbourg ; **Laurence Van Overvelt**, chercheur Laboratoire Stallergènes ; **Camille Vatie**, Faculté de médecine et Centre de recherche St Antoine, Paris ; **Marie Françoise Verpillieux**, Recherche Clinique et Développement, Novartis Pharma ; **Bernard Waysenson**, Docteur en Sciences Odontologiques.

Laurence Adrover, Pneumologue ; **David Attias**, Pneumologue-Allergologue ; **Franç Berthoumieu**, chirurgie thoracique et vasculaire ; **Jacques Besse**, **Matthieu Lapeyre**, **Daniel Colombier**, **Michel Levade**, **Daniel Portalez**, Radiologues ; **Benjamin Elman**, Urologue ; **Vincent Misrai**, Urologue ; **Christophe Raspaud**, Pneumologue ; **Jacques Henri Roques**, Chirurgie générale et digestive ; **Michel Demont**, Médecine du Sport ; **Anne Marie Salandini**, **Florence Brannet-Hartmann**, **Christine Rouby**, **Jean René Rouane**, Neuroendocrinologie ; **Jean-Paul Miquel**, **Nicolas Robinet**, **Bernard Assoun**, **Bruno Dongay**, Cardiologie ; **Bruno Farah**, **Jean Fajadet**, **Bernard Cassagneau**, **Jean Pierre Laurent**, **Christian Jordan**, **Jean-Claude Laborde**, **Isabelle Marco-Baertich**, **Laurent Bonfils**, **Olivier Fondard**, **Philippe Leger**, **Antoine Sauguet**, Unité de Cardiologie Interventionnelle ; **Jean-Paul Albenque**, **Agustín Bortone**, **Nicolas Combes**, **Eloi Marijon**, **Jamal Najjar**, **Christophe Goutner**, **Jean Pierre Donzeau**, **Serge Boveda**, **Hélène Berthoumieu**, **Michel Charrançon**, service de Rythmologie ; **Thierry Ducloux**, Médecine Nucléaire ; **Raymond Despax**, Oncologie ; **Dr Philippe Dudouet**, service de Radiothérapie, Clinique Pasteur, Toulouse.

Jacques Arlet, Professeur des Universités, Ecrivain ; **Laurent Arlet**, Rhumatologue, Toulouse ; **Elie Attias**, Pneumo-Allergologue, Toulouse ; **Sébastien Baleizao**, médecin généraliste ; **Paul Bellivier**, artiste-peintre ; **Olivier Bendries**, informaticien ; **Reine Benzaquen**, peintre-sculpture ; **Jean-Paul Bounhoure**, Professeur à l'Université, Membre de l'Académie Nationale de Médecine ; **Clara Boutet**, doctorante en sociologie ; **Jean-Jacques Brossard**, chercheur associé, centre d'études et recherches sur la police ; **Brigitte Hede Samson**, conservateur honoraire ; **Pierre Carles**, Professeur Honoraire des Universités ; **Jean Cassigneul**, Gastro-entérologue, Toulouse ; **Pierre-André Delpla**, PCU-PH, Médecine légiste et psychiatre - CHU Rangueil, Toulouse ; **Hamid Demmou**, Université Paul Sabatier ; **Jean Pierre Donzeau**, Cardiologie-Rythmologie, Toulouse ; **Pascal Dupond**, Professeur agrégé de Philosophie ; **Arlette Fontan**, Docteur en philosophie, Enseignante à l'ISTR de Toulouse ; **Alain B.L. Gérard**, Juriste, philosophe ; **Jean-Philippe Derenne**, Professeur des universités, Ancien chef de service de pneumologie et réanimation à la Salpêtrière-Paris, **Jocelyne Deschaux**, Conservateur du Patrimoine écrit à la B.M. de Toulouse ; **Didier Descouens**, ORL, Toulouse ; **Stéphane Dutournier**, Acrobate ; **Pr Yves Glock**, Chirurgie cardio-vasculaire, CHU Rangueil Toulouse ; **Nicole Hurstel**, Journaliste, écrivain ; **Serge Krichewsky**, hauboïste à l'Orchestre National du Capitole de Toulouse ; **Hugues Labarthe**, Enseignant à l'université, Saint Etienne ; **Marie Larpent-Menin**, journaliste ; **Vincent Laurent**, Docteur en droit privé, Toulouse ;

David Le Breton, Professeur de sociologie à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, Membre de l'UMR "Cultures et sociétés en Europe" ; **Paul Léophonte**, Professeur des Universités, correspondant national (Toulouse) de l'Académie de Médecine ; **Isabelle Le Ray**, Peintre, créatrice de Tracker d'Art ; **Christian Marc**, Comédien ; **Jezabel Martinez**, Cardiologue, Coutras ; **Michel Martinez**, Agrégé de Lettres, docteur d'Etat en Littérature ; **Charlotte Maubrey-Hebral**, Professeure agrégée de Lettres Modernes ; **Simone Mergui**, Docteur en chimie-physique ; **Jean Miguères**, Professeur honoraire des Universités ; **Michel Miguères**, Pneumo-Allergologue, Nouvelle Clinique de L'Union-Saint-Jean ; **Sophie Mirouze**, Festival International du Film de la Rochelle ; **Montebello Guy**, neurolo-psychiatre, Toulouse ; **Morué Lucien**, **Domingo Mujica**, alto-solo, orchestre national du Capitole de Toulouse ; **Florence Natali**, professeure agrégée de philosophie ; **Georges Nouvet**, Professeur Honoraire des Universités ; **Henri Obadia**, Cardiologue, Toulouse ; **Christophe Pacific**, docteur en Philosophie ; **Mireille Pénochet** ; **Sophie Pietra-Fraiberg**, Docteur en philosophie ; **Laurent Piétra**, Docteur en philosophie ; **Gérard Pirlot**, Professeur de psycho-pathologie Université Paris X, Psychanalyste, Membre de la Société psychanalytique de Paris, Psychiatre adulte, qualifié psychiatre enfant/adolescent. ; **Anne Pouymayou**, Professeur de Français ; **Jacques Pouymayou**, Anesthésiste-Réanimateur, IUCT-Oncopole ; **Aristide Quérián**, chirurgien cardio-vasculaire ; **Lucien Ramplon**, Procureur général honoraire, "Président des toulousains de Toulouse" ; **Claire Ribau**, Docteur en éthique médicale ; **Isabelle Richard**, doyenne de la faculté de médecine d'Angers ; **Guy-Claude Rochemont**, Professeur, membre fondateur, ancien président et membre de Conseil d'administration de l'Archive ; **Nicolas Salandini**, Doctorant en philosophie ; **Manuel Samuelides**, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Pr honoraire de mathématiques appliquées à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace ; **Didier Sicard**, Ancien président du comité consultatif d'éthique ; **Stéphane Souchu**, Critique de cinéma ; **Pierre-Henri Tavoillot**, Maître de conférence en philosophie morale et politique à l'université Paris-Sorbonne, président du Collège de Philosophie ; **Ruth Tolédano-Attias**, Docteur en chirurgie dentaire, DEA de philosophie, Docteur en Lettres et Science Humaines ; **Emmanuel Toniutti**, Ph.D. in Théologie, Docteur de l'Université Laval, Québec, Canada ; **Shmuel Trigano**, Professeur de sociologie-Université Paris X-Nanterre, Ecrivain Philosophe ; **Marc Uzan**, Endocrinologue, Toulouse ; **Jean Marc Vergnes**, DRE INSERM-U825 ; **Pierre Weil**, Agronome et chercheur ; **Christian Virenque**, Professeur émérite, Université Paul Sabatier - Toulouse ; **Muriel Welby-Gieusse**, Médecin phoniatre, choriste et pianiste ; **Muriel Werber**, Dermatologue, Toulouse.

Sommaire de tous les articles parus dans la revue *Médecine et Culture*

Numéro 1 :

B.P.C.O.

R. Escamilla, A. Didier, M. Murris

Médecine et Ethique

E. Attias

Concepts fondamentaux des religions monothéistes

R. Toledado-Attias, L. Pietra, H. Demmou

Le tenor est en prison

J. Pouymayou

Etat des lieux du cinéma français

S. Mirouze

Numéro 2

Recommandations pour le suivi médical des patients asthmatiques

Anaes et Afsaps

La désensibilisation allergénique : intérêt de la voie sublinguale

M. Miguères

Orientations diagnostiques du cancer de la prostate

B. Elman

L'endocardite infectieuse d'origine dentaire

M. Benayoun

Les citrons de Sicile

J. Pouymayou

Laïcité, religions, incroyance : les valeurs

E. Attias, A. Fontan, H. Demmou, A.B.L. Gérard

La mutation numérique du cinéma

S. Souchu

Numéro 3

Sport et Médecine

F. Carré, D. Rivière, A. Didier, E. Garrigue, B. Waysenson

Le sport est-il dangereux pour la santé ?

D. Rivière

Sport : société et économie

E. Attias

Réflexion sur le sport

E. Attias, R. Toledano-Attias

Milon de Croton

J. Pouymayou

Sculpture

J. Miguères

Cinéma

Une brève présentation de la cinémathèque de Toulouse

G.-C. Rochemont

La Rochelle, pour le seul plaisir du cinéma

S. Mirouze

Pour filmer la boxe, le cinéma prend des gants

S. Souchu

Musique

Derrière le mur du son

S. Krichewsky

Numéro 4

Ronchopathie et apnées du sommeil

T. Montemayor, M. Tiberge, B. Degano, E. Attias, J. Amar
A.M. Salandini, , Ch. Rouby, F. Branet, J.R. Rouane,
A.Didier, K. Sedkaoui, F. Fournial

Procès médicaux en France

L. Vincent

La superstition

E. Attias, L. Piétra, N. Salandini, E.Toniutti,
Ch. Raspaud, L. Remplon,

Les Sybarites

J. Pouymayou

Musique : Mozart

D. Descouens, S. Krichewsky

Photo

L. Arlet

Numéro 5

L'obésité

J.P. Louvet, P. Barbe

Poids, troubles du comportement alimentaire et fonction ovarienne

J.P. Louvet, A. Bennet

La gastroplastie

F. Branet-Hartmann, Ch. Rouby, A.M. Salandini, J.H. Roques

Le concept d'alexithymie

M. Tardy, J.Ph. Raynaud

Le dossier médical personnel

V. Laurent

Le corps

D. Le Breton, E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra,
S. Beroud, H. Obadia

Le ballet du capitole de Toulouse

Nanette Glushahk, Michel Rahn

Les croissants

J. Pouymayou

Cinéma : le burlesque contemporain des frères Farrelli

S. Souchu

Peinture

H. Obadia

Numéro 6

Nouveautés en cardiologie

J.P. Albenque, A. Bortone, N. Combes, E. Marijon, J. Najjar, Ch. Goutner,
J.P. Donzeau, S. Boveda, H. Berthoumieu, M. Charrançon M. Galinier, M. Elbaz,
J. Amar B. Farah, J. Fajadet, B. Cassagneau, J.P. Laurent, Ch. Jordan, J.C. Laborde,
I. Marco-Baertich, L. Bonfils, O. Fondard, Ph. Leger, A. Sauguet
J.-P. Miquel, N. Robinet, B. Assoun, B. Dongay, D. Colombier

Le cœur dans tous ses états

R. Tolédano-Attias, L. Piétra, G. Pirlot, Y. Glock 37

Dix jours en Octobre

J. Pouymayou

Théâtre et société : de Sophocle à Koltès

Ch. Marc

Toubib Jazz Band

L. Arlet

Hommage : Albert Richter

E. Attias

Numéro 7

Journée Toulousaine d'Allergologie

Pr A. Didier, M. Miguères, J. Dakhil,
F. Rancé, A. Juchet, A. Chabbert-Broué,
G. Le Manach

Les Allergènes Recombinants

L. Van Overvelt

Le syndrome obésité-hypoventilation

S. Pontier, F. Fournial, L. Adrover

L'orthèse d'avancée mandibulaire

G. Vincent

Imagerie de l'aorte abdominale

M. Levade, D. Colombier

Les médecins philosophes

E. Attias, H. Labarthe 29

Musique : Le Piano

P. Y. Farrugia

Les Cénobites ; OK

J.Pouymayou

Numéro 8

Nouveautés en Oncologie

J.-J. Voigt, R. Aziza, N. Sahraoui D. Portalez,

T. Ducloux, R. Despax, J. Mazières 20

Réflexions sur les âges de la vie

P.-H. Tavoillot, G. Pirlot, L. Piétra

E.R.A.S.M.E.

J. Deschaux

Les athlètes du son

P. Y. Farrugia

Le coureur de Marathon

J. Pouymayou

Le festival de Cannes

E.Attias

Numéro 9

Nouveautés en oncologie

H. Dutau, Ch. Hermant, Ch. Raspaud, Ph. Dudouet,

E. Cohen-Jonathan Moyal, Ch. Toulas, R. Guimbaud,

L. Gladieff, V. Feillel, V. Julia, A.-M. Basque, J. Mazières

La responsabilité

E. Attias, S. Pietra-Fraiberg, R. Tolédano-Attias

V. Laurent, N. Telmon

Phedou

C. Ribau, P. Dupond, J.-P. Marc-Vergnes

La police scientifique

J.J. Brossard

Musique

Deux générations de musiciens : L. Morué, D. Mujica.

Bon anniversaire, Maestro

J. Pouymayou

Peinture

P. Bellivier

Un personnage du bain turc d'Ingres

P. Léophonte

Numéro 10

La BPCO en 2009

G. Jebrak

La violence

R. Tolédano-Attias, E. Attias

D. Le Breton, G. Pirlot, P.A Delpla

Katherine Mansfield

P. Léophonte

La Sultane Créole

J. Pouymayou

Musique : de la violence et autres dissonances

S. Krichewski

L'école du cirque

S. Dutournier

Le cinéma en DVD

S. Mirouze

Numéro 11

Etude sociologique du recours aux médecines parallèles en cancérologie

S. Schraub

Journée toulousaine d'Allergo-Pneumologie

L. Têtu, M. Lapeyre-Mestre, A. Juchet, M. Miguères

L'Institut Pasteur

S. Mergui

Les rapports humains

R. Tolédano-Attias, E. Attias

Hector Berlioz

M. Penochet

Le français qui sauva Bismarck

J. Pouymayou

Charlie Chaplin

E. Attias

Numéro 12

Sport et maladies graves

D. Rivière

Anévrisme athéromateux de l'aorte abdominale

Ph. Léger, A. Sauguet, Ch. Jordan

Montaigne

E. Attias, R. Tolédano-Attias, G. Pirlot

Peinture : Le Pastel

P. Bellivier

Musique : Carlo Gesualdo

M. Penochet

Le tyran, le savant et la couronne

Curzio Malaparte "une vie de héros"

J. Pouymayou

Chopin et la maladie des passions tristes

P. Léophonte

L'étrange docteur Maï

C. Corman

Numéro 13

Comment mettre en place la VNI dans l'IRC

S. Pontier-Marchandier

L'orthèse d'avancée mandibulaire

R. Cottancin

Aspects atypiques du myocarde en scanner et en IRM

D. Colombier, O. Fondard, M. Levade, J. Besse, M. Lapeyre

La Justice

E. Attias, R. Tolédano-Attias, S. Pietra-Fraiberg

Musique : Robert Schumann

M. Penochet

Le plus beau tableau du monde ou le peintre, l'écrivain et le soldat

J. Pouymayou

La peste à Venise (1347-1630)

P. Léophonte

Numéro 14

Agriculture et santé durable

Pierre Weil

Allergie au Ficus Benjamina

D. Attias

Voltaire

E. Attias, R. Tolédano-Attias,

Ch. Maubrey, A. Pouymayou

L'affaire Druaux

S. Baleizao, G. Nouvet

Le Collège de France

R. Tolédano-Attias

Buster Keaton

E. Attias

Franz List

M. Penochet

Coq au vin

J. Pouymayou

Le mot de la fin

P. Léophonte

Numéro 15

Vers une reconnaissance de l'allergie

Ch. Martens

La pompe à insuline chez le patient diabétique

C. Vattier

Crise des transmissions

R. Tolédano-Attias, E. Attias, M. Martinez, D. Le Breton

M. Samuelides, G. Pirlot

Les jardins d'Eyrignac

E. Attias

La dague de miséricorde

J. Pouymayou

Une lecture de Frédéric Prokosch

P. Léophonte

Numéro 16

La tuberculose hier et aujourd'hui

J. Le Grusse

Vivre coliqueux à Rome

À partir du journal de voyage de Michel de Montaigne

J. Martinez

Réflexions sur la mort

N. Telmon, E. Attias, L. Pietra,

G. Pirlot, D. Le Breton,

Ch. Maubrey-Hebral 1

La voix de la mort

J. Pouymayou

Les gladiateurs et la médecine cannibale

J. Ph. Derenne

Jules Verne

M. Uzan

Laurel et Hardy

E. Attias

Entretien avec Joan Jorda, peintre et sculpteur

P. Léophonte

Numéro 17

La tuberculose pédiatrique

D. Mora, G. Labouret, H. Naoun,

M. Antonucci, M. Esmein

Jean de la Fontaine : la vie, l'oeuvre, les fables

E. Attias, S. Fraiberg-Pietra, Ch. Hebral, R. Toledano-Attias

La Castapiane

J. Pouymayou

Harold Lloyd

M. Uzan

L'histoire des castrats et Farinelli

M. Pénochet

Pontormo et le syndrome de Stendhal

P. Léophonte

Numéro 18

La vieillesse

E. Attias, D. Le Breton, R. Toledano-Attias, J. Marinez

Soins palliatifs et fin de vie

E. Attias

Verdi, deux siècles sans une ride

J. Pouymayou

Amadeus, Don Giovanni, Don Giacomo

P. Léophonte

Numéro 19

Syndrome d'apnée du sommeil : étude pluri-disciplinaire

D. Attias, A. Aranda, C. Louvrier,
V. Misrai, J.C. Quintin, V. Gualino

L'art thérapie en soin palliatif

C. Guinet-Duflot

Regards sur l'individualisme contemporain

R. Tolédano-Attias, L. Pietra, E. Attias

Victor Hugo : L'itinéraire politique d'un grand poète

J.P. Bounhoure

Les clés de la Bastille

P. Pouymayou

Aimer, admirer ou plaindre Emma : une lecture de Madame Bovary

P. Léophonte

Numéro 20

Journée toulousaine d'Allergologie

V. Adoue, V. Siroux, F. Bienvenu, M. Miguères, J.-P. Olives

J'ai vécu la médecine d'urgence

Ch. Virenque

Deux médecins méridionaux, pionniers de la cardiologie

J.-P. Bounhoure

Socrate

E. Attias, R. Tolédano-Attias, L. Piétra

L'effet Papillon

J. Pouymayou

Christian de Duve

P. Léophonte

Numéro 22

L'hypnose est-elle efficace contre le tracchez les artistes ?

M. Welby-Gieusse

La Liberté

E. Attias, D. Le Breton, L. Pietra, Ch. Hebral, J.P Bounhoure

Être libre sous le joug...

P. Léophonte

Les poissons rouges et la poudre blanche

J. Pouymayou

Georges Brassens

E. Attias

Numéro 21 : Morceaux choisis 1

David Le Breton

Obsolécence contemporaine du corps :

Visages du vieillir

Que transmettre aujourd'hui ?

Pierre Henri Tavoillot

Philosophie des âges de la vie

Ruth Tolédano-Attias

Quel est l'impact de l'individualisme sur les rapports humains

Réflexions sur la violence

Crise ou rupture des transmissions

Socrate : la tâche du philosophe

Elie Attias

La superstition : analyse et dérapages

A la découverte de Voltaire

Réflexions sur la Justice

L'Amitié

Gérard Pirlot

Violence et « biolence » à l'adolescence

Montaigne : Le « je » subjectif construit dans la réverbération mélancolique... des absents

Laurent Piétra

Quelques variations sur le thème de « l'homme sans âge » de Mircéa Eliade et F.F Coppola

« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »

Jézabel Martinez

Le regard littéraire sur la vieillesse à la Renaissance

Sophie Fraiberg-Piétra

La responsabilité : approche éthique

Charlotte Hébral

Le chêne et le roseau

Paul Léophonte

D'un labyrinthe de curiosités au fleuve Alphée avec Roger Caillois

Amadéus, Don Giovanni, Don Giacomo

Pontormo et le syndrome de Stendhal

Jean Paul Bounhoure

Goya : sa maladie, son œuvre

Sébastien Baleizao et Georges Nouvet

L'affaire Druaux

Serge Krichewsky

De la violence et autres dissonances

Anne et Jacques Pouymayou

Voltaire et Calas

Elie Attias

Charlie Chaplin

Jacques Pouymayou

Les clés de la Bastille

Le coq au vin

Numéro 23 : Morceaux choisis 2

Ruth Tolédano-Attias

Approche philosophique des rapports humains

L'élaboration du concept de *responsabilité* dans la philosophie platonicienne

Elie Attias

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

David Le Breton

Violences et jeunes des quartiers de Grands Ensembles

Du cadavre

Gérard Pirlot

La mort qui ronge inconsciemment dans les manifestations psychiques

Laurent Piétra

D'où vient que la superstition ne meurt point ?

L'individualisme

Charlotte Hebral

La mort dans *Les Fleurs du mal*

Micromégas (1752)

Sophie Fraiberg-Piétra

Légalité et légitimité

Jézabel Martinez

« Vivre coliqueux à Rome ».

A partir du Journal de voyage de Michel de Montaigne

Jean Paul Bounhoure

Victor Hugo : l'itinéraire politique tortueux d'un grand poète

Paul Léophonte

Un personnage du bain turc d'Ingres

Chopin et la maladie des passions tristes

Jacques Pouymayou

Le plus beau tableau du monde

Le coureur de Martahon

Marc Uzan

Lire ou relire Jules Verne aujourd'hui

Jacques Arlet

Poètes toulousains de la Belle Epoque

Numéro 24 :

Jacques Pouymayou

A la poursuite de l'antalgie

Michel Olivier

Douleur et Urgence

Muriel Welby-Giesse

Chant et reflux

Elie Attias

Comment définir le bonheur ?

Ruth Tolédano-Attias

Peut-on rechercher le bonheur à l'heure de l'arbitraire ?

Laurent Piétra

Le bonheur doit-il être achevé ?

Charlotte Hebral

La littérature et le bonheur

Paul Léophonte

Un souvenir de Sviatoslav Richter (1915_1977)

Pierre Carles

Beaux tuberculeux

Elie Attias

Pierre Dac

Numéro 25

Guy Laurent, Gisèle Compaci

L'accompagnement des patients en cancérologie

Jean Paul Bounhoure

Maladie coronaire et sexe féminin

Aristide Querian

Histoire de la chirurgie cardiaque

Elie Attias

Réflexions sur la jalousie

Gérard Pirlot

La jalousie : du pathologique à la « normalité » d'un affect inscrit au plus profond de l'humain et de l'humanité

Paul Léophonte

Un génie presque oublié, Laennec

Pierre Carles

Et Zeus nomina les étoiles

Jacques Pouymayou

L'homme qui détourna le fleuve

Apopthéose, A Denis Dupoirron

Numéro 26 : Un cheminement philosophique de Ruth Tolédano-Attias

La “juste mesure” et la démesure
Approche philosophique du corps
Le cœur politique : le courage, la cordialité, l’amitié et la justice dans la cité
L’amour courtois : le cœur en émoi pour des amours impossibles
Réflexions sur la violence
Approche philosophique des rapports humains
« Des cannibales » : le paradoxe de Montaigne. Qui est le plus barbare ?
La justice avec ou sans la démocratie
Voltaire : *Candide ou l’optimisme*
Crise ou rupture des transmissions
Peut-on parler de la dimension philosophique des Fables de La Fontaine ?
Vieillesse et sagesse
Quel est l’impact de l’individualisme sur les rapports humains ?
Peut-on rechercher le bonheur à l’heure de l’arbitraire ?
Socrate : la tâche du philosophe
Lectures et commentaires :
- *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, de Christian Salmon
- *Expériences de la douleur : Entre destruction et renaissance* de David Le Breton.
- *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* de David Le Breton
- *Tous gros demain ?* (2007) et *Mon assiette, ma santé, ma planète* (2010) de Pierre Weill.

Numéro 27 :

Paul Léophonte

Une brève histoire de la tuberculose

Jean Paul Bounhoure

La mort de Gustave Mahler

Bref rappel sur l’histoire des endocardites malignes

Cécile Décultot, Jean-Loup Hermil, Sébastien Baleizao

Comment les médecins généralistes appliquent la bientraitance lors des visites à domicile

Ruth Tolédano-Attias

Rire/Aimer/Joie

David Le Breton

Quand le rire fait police

Charlotte Hebral

Le rire en littérature

Elie Attias

Le Burlesque

Christian Virenque

Double anniversaire

Pierre Carles

Les voyageurs de Jules Verne sont malades

Jacques Pouymayou

La souris du paradis

Numéro 28 :

Jean Paul Bounhoure

Manifestations cardio-vasculaires et substances récréatives

Christian Virenque

Kéraunopathologie et médecine kéraunique

Thomas Ginsbourger

Activité physique et cancer

Ruth Tolédano-Attias

Mensonge : malaise et aliénation

Laurent Pietra

Le mensonge comme action

Charlotte Hebral

Mensonge littéraire. Une voie véritable ?

Elie Attias

Superstition et Mensonge

Paul Léophonte

Huitième Commandement et mensonge médical vertueux,
ou vérité nuancée

Jacques Pouymayou

Le peintre et les architectes

Numéro 29 : Pensées et Réflexions de Elie Attias

Sport et Économie

Réflexion sur le sport. Jusqu'où la performance ?

Le corps dans tous ses états

Les médecins philosophes

Ma responsabilité envers autrui ou le devoir de responsabilité

La violence à travers des citations

L'amitié

Michel de Montaigne

Réflexion sur la justice

À la découverte de Voltaire

Observation et analyse de la crise de transmission

La mort dans tous ses états

Jean de La Fontaine

Vieillesse et perte d'autonomie

Soins palliatifs et fin de vie : Réflexion

Individualisme et Solitude

Le procès de Socrate

Réflexions sur la liberté

Réflexions sur la jalousie

Comment définir le bonheur

Le rire : le Burlesque

Mensonge et superstition

Chroniques

- La Laïcité

- Albert Richter : champion et humaniste

- Le festival de Cannes

- Charlie Chaplin

- Buster Keaton

- Stan Laurel et Olivier Hardy

- Georges Brassens

- Pierre Dac

Numéro 30 :

Jacques Pouymayou

Analgésie périnerveuse et douleurs du cancer

L'analgésie intrathécale en douleur cancéreuse

Régis Fuzier

Analgésie périnerveuse continue et douleur carcinologique

Ruth Tolédano-Attias

Que peut la raison face aux émotions ?

Elie Attias

Quand l'émotion l'emporte sur la raison

Florence Natali

La fragilité de Médée

Charlotte Hebral

Ce que dit l'émotion à la raison

Manuel Samuelidès

Histoire de la raison scientifique

Paul Léophonte

Chronique : L'Art d'Hammershoi

Jacques Pouymayou

Nouvelle : Un monde connecté ou l'avenir numérique radieux

Numéro 31 :

Christian Virenque

Une brève histoire du SAMU 31

Louis Lareng ; Hommage

Richard Aziza, R.L. Cazzato, X.Buy, J.Palussiere

Perspectives du radiologue interventionnel dans la prise en charge des métastases osseuses

Florence Natali

Difficile vérité

Laurent Pietra

Le Léviote d'Ephraïm de Rousseau : texte clef

Manuel Samuelidès

Développement de l'intelligence artificielle

Ruth Tolédano-Attias

Un paradoxe contemporain : la culpabilité héréditaire

Charlotte Hebral

Le mentir-vrai au théâtre : un jeu pour la vérité

Paul Léophonte

Un miracle toscan

Jacques Pouymayou

L'aviateur et le philosophe

Brigitte Hedel-Samson et Michèle Tosi

Œuvres ultimes

Elie Attias

Editorial

A lire

Numéro 32 : Nouvelles : Jacques Pouvmavou

Incipit

Le ténor est en prison

Les citrons de Sicile

Milone de Crotone

Les Sybarites

Les croissants

Dix jours en octobre

Les cénobites tranquilles

OK

Le coureur de Marathon

Bon anniversaire, Maestro

La sultane créole

Le français qui sauva Bismarck

Le tyran, le savant et la couronne

C.Malaparte, « une vie de héros »

Le plus beau tableau du monde

Coq au vin

La dague de la miséricorde

La voix du mort

La castapiane

Verdi, deux siècles sans une ride

Les clefs de la Bastille

L'effet papillon

Les poissons rouges et la poudre blanche

Le coureur de Marathon

L'homme qui détourna le fleuve

Apothéose

La souris du paradis

Le peintre et les architectes

Un monde connecté

L'aviateur et le philosophe

Le Nobel inattendu

Numéro 33 :

Elie Attias

Editorial

Paul Léophonte

Les fléaux infectieux, une fatalité de la condition humaine

Philocalie

Jean Cassigneul

Petite histoire des grandes épidémies

Jean Paul Bounhoure

L'apport de Claude Bernard à la physiologie et à la pensée médicale

Histoire de la cardiologie à Toulouse (2020)

Christian Virenque

Vivre, survivre, revivre

Ruth Tolédano-Attias

Passage d'une question épistémologique à une question éthique : Apparence et Virtuel

Florence Natali

Du visage au regard

Charlotte Hebral

Le professeur et le visage virtuel

Laurent Pietra

Le visage virtuel : une face dans la foule ?

Jacques Pouymayou

Le bras de la pompe

Incipit : solutions

Poèmes du covid

Serge Krichewsky

Beethoven

Elie Attias

A lire, les Livres

Numéro 34

Elie Attias

Editorial

Jacques Pouymayou

Médecine et Culture

Jean-Christophe Pagès et Jérôme Ausseil

L'ARN, molécule aux origines de la vie et médicament de la médecine ciblée

Jean Pierre Donzeau

Balade des virus à Paris

Elie Attias

Molière, sa vie, son œuvre, ses idées, sa philosophie

Florence Natali

L'Impromptu de Versailles de Molière

Ruth Tolédano-Attias

Tartuffe : le voile se lève sur l'imposteur

Charlotte Hebral

Molière est-il comique ?

Paul Léophonte

La comédie médicale au temps de Molière

Louis Codet

Le prince de Ligne

Michel Miguères

Périclès

Guy Montebello

Gaëtan Gatian de Clérembault

Du masque à la personne

Jacques Pouymayou

Le mot de la fin

Poquelin

Elie Attias

Lectures. Hommage au Pr Jean Miguères

Numéro 35

Elie Attias

Editorial

Christian Virenque

Quand les soignants viennent du ciel

Pierre Valdiguié

L'hydrogène, source d'énergie

Charlotte Hebral

La maison, cet obscur objet du désir

Florence Natali

Peut-on vivre sans exister ?

Ruth Tolédano-Attias

La dialectique platonicienne comme forme de purification du logos

A lire : Le mythe d'Er. La responsabilité du choix

Laurent Pietra

La connaissance éthique

Elie Attias

A la rencontre d'Aristote...A lire : Aristote, La vertu

Clara Boutet

Co-construire la prévention en santé à partir des représentations sociales

Paul Léophonte

Portraits de femmes

Jacques Pouymayou

A l'ombre des géants... Le dernier condottière

Numéro 36

Elie Attias

Editorial

Jean Paul Bounhoure

Bref rappel historique de l'infarctus du myocarde

Paul Léophonte

Serment d'Hippocrate, bonne mort et pratique médicale

Elie Attias

Diderot : la vie, l'œuvre...

David Le Breron

Diderot et l'apprentissage de la vue : autour de la Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.

Florence Natali

Diderot, Le Supplément au voyage de Bougainville : Que cache l'hospitalité ?

Charlotte Hebral

Jacques le fataliste et son maître

Ruth Tolédano-Attias

Le paradoxe du comédien

Jean Paul Bounhoure

Madame de Staël

Paul Léophonte

Une amazone au destin balzacien

Jacques Pouymayou

Des chansons et des guerres

Elie Attias

Lectures.

Numéro 37

Elie Attias

Editorial

Jean-Pierre Donzeau

Histoire de la rythmologie

Elie Attias

Victor Hugo : la vie, l'œuvre,

Laurent Pietra

Victor Hugo : le modèle du grand-père

Florence Natali

Hugo et l'écriture de l'histoire : une lecture de Claude Gueux

Ruth Tolédano-Attias

L'abolition de l'esclavage : une question en suspens dans l'œuvre de Victor Hugo

Paul Léophonte

Un poète et romancier pour *Happy Few*

Jean Paul Bounhoure

Gambetta

Honoré et la médecine

Michel Miguères

Qui êtes-vous Madame Bovary ?

Jacques Pouymayou

Le repos du militaire

Librettiste à l'insu de son plein gré

Elie Attias

Lectures.

Numéro 38

Elie Attias

Editorial

Paul Léophonte

L'air le souffle, la vie

Jean-Paul Bounhoure

Honoré de Balzac et la médecine

Napoléon III, visionnaire ou imposteur ?

Florence Natali

L'empathie : un intérêt bien compris

Ruth Tolédano-Attias

Spinoza : La liberté et la raison au fondement de l'État

Laurent Pietra

Qu'est-ce qui fonde une croyance ?

Elie Attias

Albert Camus : la vie, l'œuvre,

Jacques Pouymayou

Pirates et philosophes

Michel Miguères

Quelle est ta révolte Antigone ?

Brigitte Hedel Samson

Daniel Cordier

Elie Attias

Lectures

Achevé d'imprimer

G.N. Impressions - 31340 Villematier

Email : gnimpressions@gmail.com

Dépôt légal : décembre 2023

